



Aujourd'hui le Moyen Age, archéologie et vie quotidienne en France Méridionale

Gabrielle Démians d'Archimbaud, Yves Esquieu, Danièle Foy, Lucy Vallauri,
Hervé Aliquot, Henri Amouric, Georges Castel, Yann Codou, Françoise
Feracci, Michel Fixot, et al.

► **To cite this version:**

Gabrielle Démians d'Archimbaud, Yves Esquieu, Danièle Foy, Lucy Vallauri, Hervé Aliquot, et al.. Aujourd'hui le Moyen Age, archéologie et vie quotidienne en France Méridionale. France. Laboratoire d'archéologie médiévale méditerranéenne pp.125, 1981. <halshs-01377546>

HAL Id: halshs-01377546

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01377546>

Submitted on 17 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

AUJOURD'HUI LE MOYEN AGE



archéologie et vie quotidienne
en france méridionale

AUJOURD'HUI LE MOYEN AGE

archéologie et vie quotidienne

ouvrage publié avec le concours
de la Direction du Patrimoine
(Sous-Direction de l'Archéologie)

1981 - 1983
Sénanque / Marseille / Arles / Toulon
Perpignan / Montpellier / Nice / Gap.

Abbaye de Sénanque, Centre Culturel, juin-septembre 1981
Marseille, Vieille Charité, octobre-décembre 1981
Arles, Cloître Saint-Trophime, janvier-mars 1982
Toulon, Musée d'Art et d'Histoire, avril-juin 1982
Perpignan, Saint-Dominique, juillet-septembre 1982
Montpellier, Musée Fabre, octobre-décembre 1982
Nice, Galerie des Ponchettes, janvier-Mars 1983
Gap, Musée Départemental, avril-août 1983

Cette exposition a été conçue et réalisée par :

le Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne (U.R.A. n° 6 du C.R.A., C.N.R.S. - Université de Provence, Aix-en-Provence) dont en particulier *Gabrielle Démians d'Archimbaud, Yves Esquieu, Danièle Foy, Lucy Vallauri*. Avec l'aide de *Florence Richez* pour la documentation et *Danielle Rouvier* pour le secrétariat.

Avec l'accord et la collaboration :

- des Directions des Antiquités Historiques de Provence, Côte d'Azur, Languedoc et Rhône-Alpes.
- de l'Association des Amis de Sénanque, des musées d'Arles, Gap, Marseille, Montpellier, Nice, Perpignan et Toulon.

Avec le concours technique :

- du Centre Camille Jullian (C.N.R.S., Aix-en-Provence) pour les photographies,
- du laboratoire de Conservation, Restauration et Recherches de Draguignan (C.R.A. ; C.N.R.S.) (*R. Boyer, W. Mourey, C. Gelbsarb et G. Grévin*) ; de l'Atelier de restauration du Centre Municipal et d'Etudes archéologiques de Vienne (*M.C. Depassiot, M. Blüher*) ; de *J.M. Grau, F. Philibert, M. Vieille* pour les restaurations de céramiques, verre et métal.

Avec l'appui et l'aide financière :

- du Secrétariat d'Etat à la Recherche : *Direction Générale de la Recherche Scientifique et Technique,*
- du Ministère de la Culture et de la Communication : *Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie, Service des Expositions, Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites, Fonds d'Intervention Culturelle,*
- du Centre National de la Recherche Scientifique, *Direction Régionale de la 12e Circonscription et Centre de Recherches Archéologiques,*
- du Ministère de l'Education : *Mission d'Action Culturelle en milieu scolaire,*
- de la Mission Interministérielle de l'Information Scientifique et Technique,
- de l'Université de Provence (Aix-Marseille I),
- de l'Institut Géographique National,
- de l'Etablissement Public Régional de Provence,
- du Conseil Général de Vaucluse,
- de l'Association des Amis de Sénanque.

PRETEURS

Archives départementales des Bouches-du-Rhône, des Hautes-Alpes.
Centre de documentation archéologique du Var (CDAV), Toulon.
Dépôts archéologiques d'Alba, de Viviers.
Direction des Antiquités Historiques de Côte d'Azur, du Languedoc-Rousillon.
Groupe de recherche archéologique de Montségur et environs (GRAMÉ).
Laboratoire d'archéologie de l'institut catholique à Toulouse.
Laboratoire d'archéologie médiévale méditerranéenne.
Société archéologique de Montpellier.
Société d'histoire et d'archéologie de Beaucaire.

Musées :

Antibes : Musée d'histoire et d'archéologie.
Arles : Musée Réattu et Museon Arlaten.
Avignon : Musée Calvet, Musée du Petit-Palais, Musée du Vieil Avignon.
Carpentras : Musée Duplessis et Bibliothèque Inguimbertaine.
Gap : Musée départemental.
Grasse : Musée d'art et d'histoire de Provence.
Hyères : Musée.
Marseille : Musée d'archéologie de Marseille (château Borély), Musée Grobet-Labadie.
Martigues : Musée
Perpignan : Musée H. Rigaud.
Pont-Saint-Esprit : Musée Paul Raymond.
Salon : Musée de l'Empéri.
Villeneuve-lez-Avignon : Musée.

Fouilleurs et Particuliers :

Abbaye de Lérins, Alpes de Lumière, M.-A. Ardilouze, J. et C. Baudoin, A. Borne, G. Castel, R. Delaire, M. Genty, P. Jaume, N. Lambert, M. Malignon, L. Poumeyrol, Prieuré de Ganagobie, H. Reynier, H. Ribot, G. Savès.

Les objets provenant de la fouille de l'Hôtel de Brion en Avignon (*Coll. de Brion*) sont dévolus au Musée Calvet.

Les objets provenant de la fouille du Petit-Palais en Avignon sont dévolus au Musée du Petit Palais.

avant propos

Quand donc l'histoire s'est-elle souciée du quotidien ? Lorsqu'ils nous viennent d'une période aussi reculée que le Moyen Age, tous les discours qui ne sont pas perdus, parce que les contemporains les avaient jugés dignes d'être fixés par l'écriture, parlent de l'exceptionnel, de ce qui sort des banalités de l'existence.

Lorsque, tout récemment, les historiens ont voulu traiter la société médiévale comme les sociétés exotiques étaient depuis quelque temps traitées par les ethnologues, lorsqu'ils sont redevenus curieux, comme leurs prédécesseurs d'il y a un siècle, des manières qu'avaient Philippe Auguste ou le roi René de se vêtir, de se chauffer, de boire et de manger, lorsque le goût pour le "populaire" les a saisis et qu'ils ont cherché à atteindre, en contrebas des attitudes de mondanité, la religion des pauvres et les gestes des travailleurs, ils ont dû solliciter d'autres témoignages.

L'écrit leur est devenu moins utile que d'autres vestiges : des images, les traces laissées dans le sol par le passage des hommes et, surtout, l'objet lui-même, dont le mot seul qui le nomme ne dit rien. L'archéologie — une archéologie cessant de concentrer son étude sur le monumental, attentive, suivant l'exemple des pré-historiens, à recueillir tous les indices, et par prédilection les plus humbles — est devenue la grande pourvoyeuse d'information. Il y a des années, je suggérais à Gabrielle Demians d'Archimbaud d'inaugurer dans la Provence des investigations de cette sorte. L'exposition dont elle est aujourd'hui l'initiatrice montre comme, en deux décennies, l'élan donné, des équipes singulièrement actives ont mis au jour ce dont nos "sources" habituelles ne révélaient que l'accident ou l'ostentatoire : la vie.

Georges DUBY

Membre de l'Institut

introduction

Aujourd'hui le Moyen Age : titre ambitieux que corrige immédiatement le sous-titre, indicatif réel du contenu de cette exposition, de ses orientations et de ses limites. L'on ne saurait cependant voir dans cette dualité un simple souci d'effet ou une contradiction inutile. Le fait est que — l'histoire s'écrivant dans le présent — il paraît maintenant possible et utile d'attirer l'attention sur l'apport de recherches récentes, plus orientées vers le quotidien que vers l'exceptionnel et soucieuses avant tout de pénétrer l'organisation d'une société, les racines d'un paysage dont nous sommes issus ou dans lequel nous vivons. Recherches difficiles où l'archéologie tient une large place. Complétant les sources écrites ou l'iconographie d'interprétation toujours délicate, elle introduit dans le champ de la connaissance historique des séries de données nouvelles, variables suivant les aires culturelles et les périodes et de mieux en mieux utilisables à mesure que les enquêtes s'étendent, que les confrontations deviennent possibles.

Les travaux sont en effet inégalement développés selon les régions — les pays non-méditerranéens si actifs au Moyen Age connaissant sur ce point une avance parfois très sensible. La spécificité des terres méridionales encourageait cependant à une recherche particulière. Commencée voici près de vingt ans à l'Université de Provence sous l'impulsion de Georges Duby, celle-ci produisait peu à peu, à mesure que l'équipe se renforçait, que d'autres s'y intéressaient, des informations dont le nombre et la diversité, la complémentarité aussi devenaient remarquables. En privilégier quelques axes choisis parmi les plus significatifs dans leur méthodologie ou leurs résultats et tenter de les évoquer de façon globale dans le cadre d'une exposition à valeur régionale : tel fut l'objectif recherché en ce temps où de multiples travaux s'achèvent, autorisant synthèses et nouvelles recherches mais obligeant aussi, bientôt, à disperser la documentation obtenue dans de multiples dépôts de fouille ou musées, de localisation et d'accès plus ou moins aisés.

Et dans cette optique, que choisir de plus significatif pour une telle approche que l'habitat et les gestes de la vie quotidienne tels qu'ils nous sont perceptibles au travers des vestiges laissés dans le sol par nos prédécesseurs des Xe-XVe siècles ? Grande période où s'élaboraient en nos régions de nouveaux cadres de vie, une nouvelle société, à l'émergence et au développement plus complexes qu'il ne pouvait sembler de prime abord. Conceptualisables dès l'ouverture de la première enquête réalisée en Provence sur le terroir de Rougiers — fouille expérimentale d'une grande richesse, la première en France ouverte sur un site de village déserté — ces temps de croissance ou de crise ne cessent de se préciser à mesure que les recherches s'étendent, sur les habitats du Xe-XIIe siècles comme sur les sites plus isolés, bastides ou maisons-fortes à la multiplicité significative au cours des derniers siècles du Moyen Age. L'apparition du village groupé, en pierre, centré matériellement et symboliquement en ces temps "féodaux" autour du château et de l'église, constitue cependant alors un des faits majeurs de l'évolution du paysage rural méridional, comme l'est sur un autre plan le rapide développement des villes. D'origine ancienne ou de création récente, celles-ci se structurent alors de façon caractéristique et forment des pôles d'attraction, des centres économiques et culturels de valeur diverse dont le rayonnement et l'emprise sur le terroir ne pouvaient manquer d'être évoqués, au moins sommairement. Mais plus encore que ces fonctions, c'est le cadre fondamental de la vie, la maison et ses dépendances qui apparaît avec une vigueur et une originalité insoupçonnées, dans sa pauvreté comme déjà, ses richesses. Images tardives certes, peu étant vraiment connues avant le tournant des années 1200, mais combien précoces par rapport à la documentation jusqu'ici exploitée de façon rétrospective et souvent hasardeuse.

C'est cependant sur les activités, les moyens de production et de subsistance et le travail même de l'homme en particulier en milieu rural que l'apport se révèle peut-être le plus inattendu et le plus divers. Quantité de données directes ou indirectes

peuvent ici être exploitées, de l'outil agraire le plus simple au matériel artisanal déjà complexe, de l'objet de pierre ou d'os presque archaïque dans sa conception au verre fragile, à la céramique éclatante, au bijou précieux. Travaux des champs, des bois et de la pierre, arts du feu, techniques de toute espèce se révèlent ainsi au travers d'une documentation de première main, d'origine locale, régionale ou d'importation. Apport irremplaçable, aussi bien par son caractère concret et maintenant sériel que par les confrontations devenues possibles entre ces sources et celles acquises en d'autres régions ou par d'autres moyens, dont les textes si pauvres parfois à première lecture sur ces sujets mais au réexamen désormais indispensables et fructueux.

Le phénomène se retrouve au niveau de l'analyse des gestes quotidiens dont quelques traits peuvent être évoqués ici. De la jeunesse — l'enfant étant si rarement perceptible dans ce type de documentation — à la mort. De la toilette à l'alimentation, de la chasse (très proche dans son équipement de la défense ou même de la guerre) aux jeux, des fêtes aux actes de piété individuels... Témoignages ténus cependant et sans doute bien modestes. Comment en effet s'attendre à recueillir dans des fouilles de ce type et sur des sites désertés le plus souvent sans abondance brutale des vestiges explicites et nombreux de ce qui marqua les temps forts d'une vie, d'une pensée, d'un art ? Mais l'admirable est peut-être justement qu'à partir de ces seules et toujours émouvantes découvertes, aussi inégales et humbles fussent-elles, il soit possible d'entrevoir, de reconstituer parfois comme un art de vivre dont l'évolution, la qualité et même le luxe relatif ne sont parfois pas sans surprendre. La simultanéité des découvertes en des centres divers — la cité d'Avignon comme le village de Rougiers ou l'abbaye Saint-Félix de Montceau près de Gigean, voire même Toulouse — atteste cependant alors l'extension de cette "civilisation matérielle" aux concepts presque semi-urbains dans l'ensemble de ces régions méridionales. Une rupture se produit ainsi avec les siècles antérieurs à l'économie plus difficile, plus fermée aussi, et aux clivages sociaux plus marqués, en particulier dans les campagnes. Ainsi se dessinent peu à peu, sur la longue durée, comme les caractéristiques concrètes d'une culture profondément méditerranéenne dont l'originalité apparaît mieux si on la compare aux résultats obtenus en d'autres régions plus septentrionales, Bourgogne ou Rhône-Alpes par exemple pour ne citer que les plus proches...

L'on ne saurait cependant sous-estimer les limites bien évidentes de cette approche, aux causes multiples. Certaines tiennent à l'impossibilité même de tout évoquer, de présenter tous les travaux effectués récemment sur cette période cependant limitée. Choix volontaires et sans doute discutables, comme l'est l'option initiale. Du moins permettaient-ils, en évitant de surcharger certaines parties de l'exposition, d'en affirmer la spécificité au moment où d'autres présentations insistent, à Paris comme à Aix ou à Tarascon, sur le temps du roi René et son importance pour la Provence. Complémentarité nécessaire et heureuse, qui illustre bien les multiples facettes de cette histoire globale saisie ici sous son aspect le plus commun, le plus usuel. Mais d'autres difficultés existent, inhérentes à cette approche presque encore expérimentale. Lentes et coûteuses, les recherches archéologiques sont dévoreuses de temps et d'efforts ; non-reproductibles, elles imposent une attention particulière et l'emploi de techniques de plus en plus complexes où la part des sciences exactes devient de jour en jour plus importante. Or de tels travaux dépendent étroitement des moyens techniques et humains dont disposent les groupes qui les animent. Présenter ici, essentiellement quelques-uns des résultats obtenus par un Laboratoire, même soutenu par de multiples appuis complémentaires — chercheurs isolés ou non, Musées, Dépôts d'archives que l'on ne saurait trop remercier de leur collaboration amicale et de leurs apports — ne peut qu'entraîner un déséquilibre bien évident, thématiquement comme spatialement. Bien d'autres domaines eussent pu être abordés plus réellement, dont l'évolution du château et de l'église, des villes, voire même de la vie seigneuriale à peine évoquée indirectement ici. Une plus longue durée et le rappel des structures politiques auraient pu mieux faire apparaître l'importance des mutations qui se produisirent tandis qu'une action plus forte menée en particulier en Haute Provence, dans le Comtat ou en Languedoc-Roussillon aurait aidé à préciser certains phénomènes.

Du moins les quelques exemples choisis à partir de la documentation la plus accessible permettent-ils peut-être de définir certaines orientations de recherche et de souligner les possibilités de connaissance qu'ils offrent en des domaines parfois encore peu explorés. Puissent-ils aussi attirer l'attention sur l'intérêt de ces vestiges souvent considérés comme mineurs et par là-même peu protégés. L'un des buts de cette exposition serait atteint si une prise de conscience pouvait se faire de la valeur réelle de ce patrimoine fragile et chargé d'histoire, dont l'exploitation commence à peine.

1^{ere} PARTIE

le cadre de vie

1. Principaux lieux de fouille (Xe-XVe siècles) en Provence et vallée rhodanienne, reportés sur la carte dite de Cassini (échelle 1/86 400).

Dressée par ordre du roi Louis XV, la "Carte de Cassini" ou "de l'Académie" est la plus ancienne des cartes géométriques de la France à l'échelle topographique établie en s'appuyant sur une triangulation géodésique. Celle-ci fut mesurée par Cassini de Thury de l'Académie Royale des Sciences de 1683 à 1744. Les travaux sur le terrain et la gravure de la carte sur cuivre furent réalisés de 1750 à 1815. Les feuillets concernant le Midi méditerranéen

sont parmi les plus anciennes ; elles apportent de précieux renseignements sur l'évolution de la toponymie, des habitats et des terroirs comme des voies de communication. Malgré leur imprécision relative en particulier sur le plan de nivellement, elles constituent donc une base documentaire précieuse pour situer les principales fouilles réalisées en Provence et vallée rhodanienne — seules les recherches les plus importantes et les plus récentes étant ici mentionnées.

Cartes anciennes de l'Institut Géographique National, I.G.N. Paris, 1978, p. 9.

la campagne

Peu de paysages ont plus changé — et de façon fondamentale — que ceux des campagnes occidentales au cours des Xe-XVe siècles, le Midi ne faisant pas exception. A l'aube de cette période, le cadre de vie reste en bien des contrées méditerranéennes encore fidèle à des traditions nées du haut Moyen Age, voire même de la dislocation du monde antique dont les souvenirs persistent dans l'organisation de certains noyaux de peuplement en plaine tandis que le substrat proto-historique a guidé la réoccupation de quelques sites de hauteur souvent implantés à la croisée de très anciens chemins toujours utilisés. L'habitat, encore mal connu d'ailleurs dans sa réalité concrète, semble alors diffus et ouvert ou tout au moins peu structuré et fort mal défendu, comme tendent à le montrer les recherches effectuées en Provence dans le terroir d'Apt, à Cucuron et Pélissanne, dans la région de Saint-Maximin. Ceci même si l'apparition d'une nouvelle organisation sociale (le premier âge féodal) tend à confier la défense et le contrôle de ces "territoires" souvent encore peu peuplés

à un seul "seigneur", choisi parmi les "fidèles" des princes détenteurs du pouvoir légitime (marquis, comtes ou vicomtes) ou héritier des terres et par là-même désireux d'affirmer sa force, de manière cependant bien faible encore (*cf.* mottes et enceintes primitives, telles Sannes, Saint-Martin de la Brasque, Cadrix, n° 4-7).

Mais bientôt, et plus ou moins rapidement dans ces régions en fonction des données politiques, démographiques et économiques, une évolution capitale se produit dont la matérialisation est accentuée ici par le développement technologique de ces provinces où le travail de la pierre, très ancienne tradition, atteint à un art véritable. Dès la 2e moitié du XIIe ou le début du XIIIe siècle, le paysage est radicalement transformé. Partout des *castra* neufs, de pierre, se sont organisés. Souvent perchés comme à Rougiers (n° 9-11), ils dominent le plat pays cultivé et la *terre gaste* forestière, imposant la force de leurs tours — dont le donjon symbole de puissance politique et militaire, de leur(s) église(s) (chapelle castrale et surtout église pa-

roissiale), de leur rempart qui désormais enclot et protège les habitations paysannes regroupées. Le village véritable — création médiévale — est alors né, suivant un faciès caractéristique et appelé à durer longuement.

Cet *incastellamento* plus ou moins précoce et radical était tout à la fois efficace, coûteux et contraignant, voire même dangereux. Répondant à l'apogée d'une organisation sociale spécifique et à un temps de grande croissance, il comportait aussi des risques bien évidents et des limites. Parmi celles-ci, les causes toujours indiquées lors des déperchements de fait ou officiels : l'éloignement des zones cultivées souvent développées en contre-bas, dans les plaines ou vallées également traversées par les principales voies de passage ; les difficultés d'approvisionnement en eau ; le manque d'espace pour rentrer troupeaux et récoltes. Le château lui-même ne correspondait bientôt plus, dans sa version encore profondément militaire, aux besoins de ses possesseurs tandis que le développement de nouveaux prieurés monastiques issus des anciens ordres religieux (bénédictins) ou de congrégations plus récentes (cisterciens, chartreux, templiers et hospitaliers) multipliaient les centres religieux autour desquels pouvaient s'agglomérer des noyaux de population.

Un double mouvement s'amorce alors qui correspondait d'une part à la fondation de "bastides" (au sens provençal du terme) isolées souvent à la limite des terroirs, d'autre part à la lente descente des populations rurales vers des *burgata*, des habitats ouverts plus ou moins proches du castrum original ou vers des "écarts" parfois forestiers, en particulier en montagne. Mouvement bien perceptible dès le XIIIe siècle, sous l'une ou l'autre forme. Réalisé de façon timide ou bien affirmée, cette évolution nuançait la carte du peuplement à l'intérieur de chaque terroir ; elle entraînait souvent aussi des phénomènes de double résidence entre le hameau de plaine et l'habitation dans le *castrum* ancien jamais totalement abandonnée, ne fut-ce que pour des raisons juridiques et de prudence. En cas de troubles en effet — et ceux-ci ne manquèrent pas au cours des difficiles XIVe et XVe siècles — la réoccupation de ces lieux fortifiés aux enceintes vite remises en état pouvait se faire tandis que les hameaux ouverts étaient abandonnés transitoirement, voire même détruits afin d'éviter l'implantation des bandes armées qui ravageaient alors le plat pays. Dstructions ordonnées souvent au cours de la 2e moitié du XIVe siècle mais semble-t-il rarement exécutées sinon dans les zones d'habitat par trop dispersé : la conscience était déjà prise en effet que c'était autour de ces habitats hors-les-murs, de pied-de-pente ou de plaine,

que devait s'organiser la nouvelle vie rurale dont la mise en place en germe dès le XVe siècle prélude à la grande vague de reconstruction immédiatement postérieure.

Conjointement à cette évolution, la structure et les fonctions des villages et des habitations se modifient. Sources écrites et données archéologiques se conjuguent ici encore pour préciser l'image de ces *castra* fortement bâtis, suivant un plan global qui permet dès l'origine une utilisation maximale de l'espace. De façon très caractéristique, peu de place est alors réservée à la vie communautaire (bâtiements collectifs ou, surtout, espaces ouverts) et même aux bergeries et jardins domestiques apparemment inconnus à l'intérieur des murs d'enceinte — rues charretières et passages souvent en escalier étant eux-mêmes réduits au minimum. Les habitations, surtout les plus modestes, se pressent en revanche et se superposent les unes aux autres suivant une conception qu'autorisent aussi bien le relief souvent très accentué que l'emploi d'une construction en hauteur (2 ou 3 niveaux) facilitée par la qualité déjà très réelle de la maçonnerie, luxe de ces pays calcaires. Une certaine hiérarchisation des demeures apparaît cependant, reflet sans doute de clivages socio-économiques. Les plus importantes, fort proches des modestes logis seigneuriaux étudiés en quelques cas, se distinguent ainsi par leur conception plus ample, la largeur de leur emprise au sol qu'accentue encore, à l'origine au moins, la présence de cours latérales et d'annexes où s'implantent de multiples foyers de cuisine, souvent à même le sol ou dans un creux de rocher à peine aménagé : signes révélateurs aussi bien de la crainte permanente du feu que de la recherche d'espaces complémentaires, mieux éclairés et au total plus utilisables pour les gestes de la vie quotidienne que ces maisons souvent sombres, humides et froides. Les cloisonnements postérieurs, résultant sans doute de partages successoraux comme de la volonté de vivre en noyaux familiaux plus réduits (famille conjugale), accentuent l'entassement des murs et des habitations curieusement ainsi de plus en plus réduites au fil du temps à l'intérieur de l'espace fortifié non-extensible. Point qui n'est pas sans justifier encore l'attrait des zones extérieures, propices à l'établissement des bâtisses toujours groupées mais mieux adaptées aux conditions réelles de la vie et du travail agricole. Ainsi se dessine précocement une organisation de l'habitat qui rapproche ces villages méridionaux des schémas urbains suivant une conception inconnue alors dans les provinces plus nordiques mais qui se retrouve en bien des points de l'aire méditerranéenne, Italie et Espagne en particulier.

2. Carte des prieurés monastiques dans la région de Saint-Maximin (Var). XIe s. (localisations d'après la carte de Cassini).

Cette région a été choisie dans la mesure où des fouilles récentes s'y sont déroulées (Rougiers, La Gayole, Sceaux, Cadrix). Elle donne aussi une bonne image de la densité du réseau des prieurés ruraux désignés par les termes *cella*, *ecclesia*, ou *capella* dans les textes du XIe siècle. Ces lieux de culte impriment encore leur marque au paysage monumental des finages villageois, après neuf ou dix siècles. On ne peut cependant, de leur répartition, tirer des conclusions sur la forme qui était celle des peuplements contemporains, sur la tendance à la dispersion ou au groupement. Leur présence archéologique est encore aisément repérable pour le plus grand nombre d'entre eux, en particulier à l'aide de la carte de Cassini. Leurs élévations cependant ont été maintes fois réparées et transformées. Ces édifices ou leurs vestiges engagent à considérer la campagne du XIe siècle comme innervés par cette pénétration religieuse qui constitue en même temps les ramifications extrêmes d'un réseau de prélèvement de la richesse sur la campagne au profit du monastère. En dehors d'une certaine thésaurisation, la redistribution est assurée par la fonction d'assistance ou par des manifestations somptuaires que sont les constructions. Souvent même, ces prieurés sont un legs de l'antiquité dans le paysage rural. Nombreux sont ceux dont le site a repris celui d'une *villa* antique ; on notera parmi eux, La Gayole, Saint-Maximin, Saint-Mitre, Sceaux, Saint-Estève, Notre-Dame de Brue. E. Baratier, 1966.

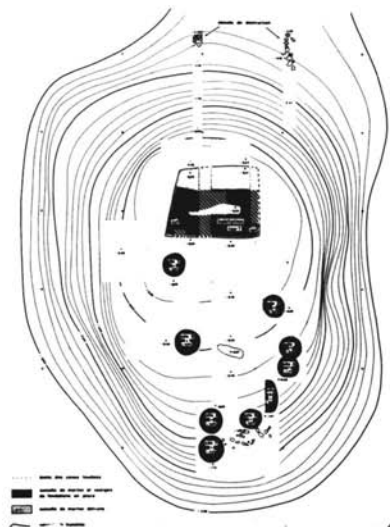
3. L'impact urbain : le terroir d'Apt au XIème siècle.

Les moyens manquent pour apprécier l'importance de la fonction des villes ou pour chercher à donner une image concrète de leur aire d'influence sur la campagne à la fin du haut Moyen Age. L'étude de la charge épiscopale ou de la fonction comtale ne suffit pas. A la recherche d'indices délicats à manier, l'exemple présenté se fonde sur un essai de cartographie des donations

faites à la cathédrale d'Apt où à ses chanoines. Le cartulaire de l'Eglise d'Apt fournit pour cela une documentation dès la fin du Xe siècle. De même que l'archéologie montre la faiblesse des organismes urbains autour de l'an mil, les textes semblent montrer l'emprise très réduite de la ville sur la campagne. La très grande majorité des possessions de l'église cathédrale se concentre à l'intérieur d'un cercle dont le rayon ne dépasse pas 5 km autour de la cité. Cette concentration, qui est bien loin d'atteindre les limites de l'évêché s'oppose à l'extrême dispersion des dépendances monastiques, à travers toute la campagne. On pourrait se demander s'il s'agit là d'une illustration véritable de l'influence urbaine, ou si l'on ne touche pas plutôt l'attitude des donateurs qui préférèrent confier leur salut à la prière des moines plutôt qu'à celle des chanoines. Mais, même s'il ne s'agissait que d'un impact concernant davantage l'histoire de la piété, on voit ici comment se limite le contenu symbolique de l'image de la ville lorsque celle-ci ne possède pas, pour l'enrichir, un grand monastère suburbain, conservant la relique d'un martyr.

N. Didier et *al.*, 1967 ; M. Fixot, 1973-1974.

4. Motte castrale. Milieu XIe siècle. Sannes (Vaucluse). Le Castelas. Quelques textes médiévaux et modernes et la fouille aussi donnent de bonnes raisons d'identifier cette motte féodale comme partie du *castrum* mentionné dès 1045. Selon une forme fréquente en Provence, la fortification appartient au type de la motte d'éperon. Le caractère artificiel du tertre provient aussi du façonnement du rocher. Un fossé simple l'isolait du plateau et aucune basse-cour ne semble avoir été aménagée. La fouille a révélé l'existence d'une semelle de fondation d'une tour de 6 m de long sur 5,50 m de large. Des silos étaient creusés à la surface du tertre, qui fit fonction d'aire d'ensilage encore au XIIIe siècle. Le château n'a pas regroupé autour de lui l'habitat paysan, et l'église paroissiale était à 500 m de là à l'est. Avec celle de Clermont (Apt), la motte de Sannes est la plus ancienne en Provence. Ce



type de fortification fut usuel jusqu'au début du XIIIe siècle. Il est assez bien représenté dans cette région de la basse Durance grâce aux sites voisins de Saint-Martin-de-la-Brasque (cf. n° 5), la Motte d'Aigues, Le Tourel (Pertuis), Puyvert et Tournefort (Rognes). M. Fixot, 1975 ; *id.*, 1976 ; Inventaire Général..., 1981.

5. Motte castrale. XIe-XIVe siècles. Saint-Martin-de-la-Brasque (Vaucluse). Le Castelas. Le lieu est mentionné, sous le terme *castrum*, à la fin du XIe siècle. Le terroir était commandé par cette motte isolée à l'extrémité d'un éperon naturel par deux fossés concentriques entaillés dans le rocher. La motte proprement dite est façonnée dans le substrat géologique. Sa plateforme sommitale fut aussi régularisée par un apport de terre limité. Une bâtisse en pierre s'y élevait : peut-être, comme à Sannes, une tour. Elle fut détruite, et les matériaux réutilisés au XIVe siècle lors de la reconstruction d'une maison fortifiée, composée d'une tour et d'une grande salle adjacente. Aucune basse-cour ne compléta jamais la motte. L'entrée témoigne aussi de la faculté ou du goût pour adapter l'habitat selon des aménagements rupestres. Une rampe, taillée d'abord en souterrain dans l'escarpe partait du fond du



fossé pour déboucher sur le flanc du tertre. Elle fut réaménagée à différentes reprises.

Le village se trouvait à l'origine à peu de distance à l'est, en pied de pente. Récemment des habitations rupestres ou semi-rupestres, et des silos ont été détruits par de nouvelles constructions. L'église était dans la vallée, à l'emplacement d'une parcelle qui a conservé le nom de Saint-Blaise, tandis que la paroisse avec son titre émigrait au début du XVI^e siècle sur son site actuel. Création médiévale, l'habitat était en dépendance de la fortification. Eglise et fortification topographiquement dissociées entre plaine et hauteur donnent une image somme toute assez fréquente et nuancée par rapport à la vision traditionnelle d'une occupation resserrée sur la hauteur.

M. Fixot, 1975 ; *id.*, 1976 ; Inventaire Général..., 1981.

6. Entrée souterraine de la fortification. XI^e siècle. Saint-Martin-de-la-Brasque (Vaucluse). Le Castelas.

7. Fonds de cabane et aire d'ensilage. XI^e siècle. Cucuron (Vaucluse). Le Castelas.

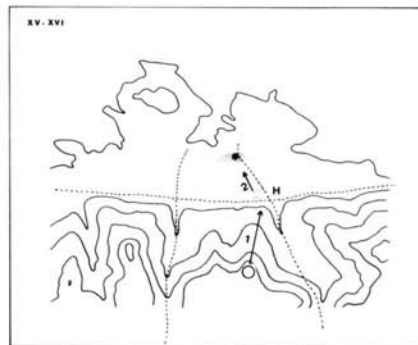
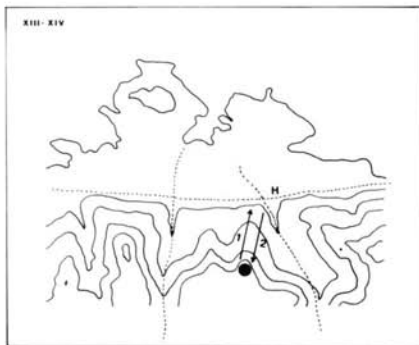
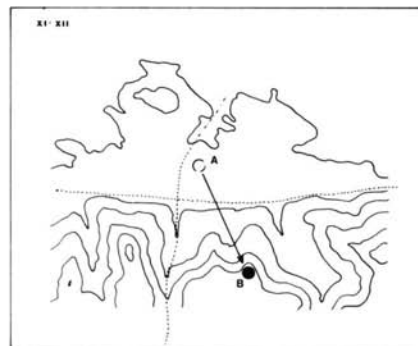
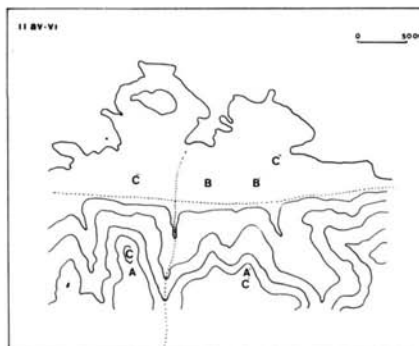
La fouille, peu spectaculaire en apparence, donne cependant des informations rares pour la reconstitution du paysage humanisé aux environs de l'an mil. Elle fournit l'image, un peu effacée, d'un écart dont l'aspect fruste n'exclut pas l'organisation assez complexe. Comme dans des habitats plus complexes, du type du *castrum*, se trouvent associés l'habitation de pied de pente, proche de la plaine cultivée, et la hauteur qui sert ici de grenier, et la hauteur qui sert ici de grenier, et le lieu d'élevage proche de la forêt, éven-

tuellement de refuge. Ces fonctions rapprochent le site paysan du Castelas de Cucuron de la petite motte castrale de Sannes (*cf.* n° 4). De l'habitat de pied de pente reste seulement une partie de fond d'une cabane de plan rectangulaire, avec foyer central. De l'occupation de hauteur demeurent dix sept silos abrités par trois cabanes dont l'élévation s'appuyait à des murs de pierres sèches.

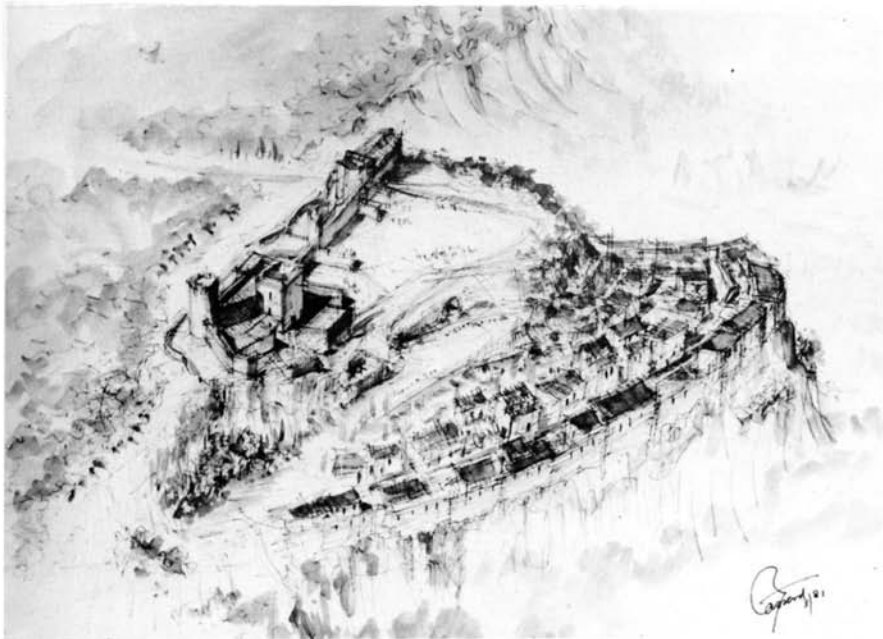
M. Fixot, 1980 ; E. Faure-Boucharlat et *al.*, 1980.

8. Mobilité, perchements et déperchements. Rougiers (Var). Commencée dès 1961, l'étude de ce terroir situé sur le flanc nord de la Sainte-Baume mit en évidence de nombreux traits caractéristiques de l'évolution et de la structure de l'habitat au cours du Moyen Age. L'importance du substrat antique et la mobilité des lieux habités à l'intérieur de ce cadre territorial, autour de très anciennes croisées de chemins, forment un pe-

mier acquis rendu plus sensible par les phénomènes d'alternance entre plaine et hauteurs, occupées et réoccupées à diverses époques. Si l'oppidum de Piégu semble totalement abandonné après les Ve-VI^e siècles, la crête voisine utilisée anciennement sert de lieu d'implantation au *castrum* féodal, créé vers la fin du XII^e siècle après la destruction en 1150 d'un habitat antérieur, vraisemblablement peu fortifié et en plaine. Une lente descente vers des lieux ouverts se dessine ensuite, vers le Plan d'abord (autour du prieuré Saint-Honorat cité dès 1308 mais certainement plus ancien) puis vers les Quatre-Cantons, agglomération en rapide développement au cours des XV^e-XVI^e siècles (village actuel). Ce processus fut cependant contrecarré au XIV^e siècle par l'implantation d'un atelier de verrier (v. 1330-1345) sur le site de hauteur, puis par des réoccupations partielles (v. 1360-1375 puis 1390-1420) peut-être dues aux difficultés et troubles qui agitaient alors la Provence.



II^e s. av. - VI^e s. ap. J.C. : A-A' : oppidum II-I s. ; B-B' : I-III s. ; C-C'-C'' : V-VI s.
 XI^e-XII^e s. : A : castrum XI-début XII s. (localisation incertaine) ; B : castrum fin XII s.
 XIII^e-XIV^e s. : ● : castrum ; H : prieuré Saint-Honorat et hameau.
 XV^e-XVI^e s. : ○ : castrum déserté ; H : Saint Honorat ; ● : les 4 Cantons (auberge).



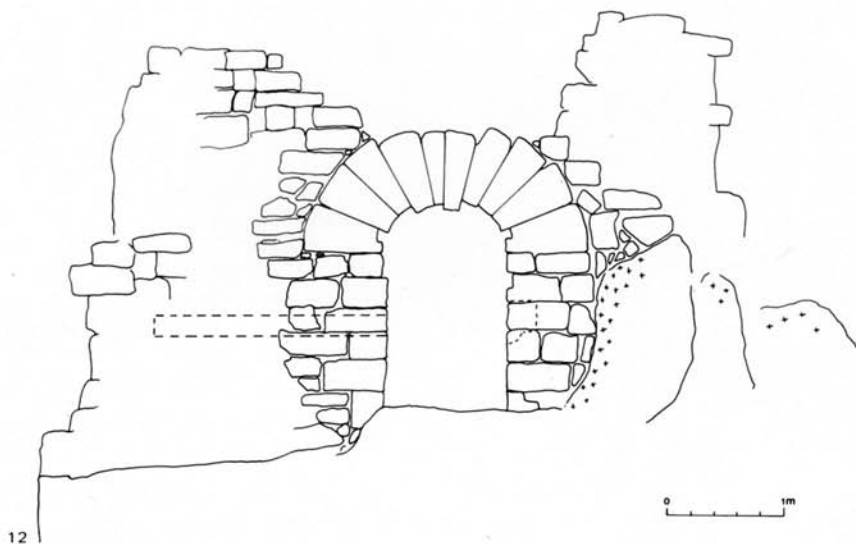
9-10- Le castrum de Rougiers.

11. Plan, maquette et restitution font bien apparaître l'organisation de ce grand castrum de pierre, typique de l'*incastellamento* méridional. Le château au petit donjon carré entouré du logis seigneurial et de dépendances aménagées parfois au dépens des enceintes forme un premier ensemble, isolé mais très lié à la basse-cour qui comme lui s'organise sur la crête dans une position défensive évidente (noter la chapelle seigneuriale construite le long du rempart, partiellement à l'étage). Le village en-serré dans une enceinte continue s'étage en contrebas suivant un plan qui s'adapte étroitement au relief et aux conditions climatiques (la protection contre le vent étant plus recherchée que l'ensoleillement). L'ensemble adopte une structure très ramassée : maisons-blocs en hauteur et à double entrée vers les ruelles latérales, au niveau du rez-de-chaussée et à l'étage ; peu de voies de circulation dont une seule rue charretière et plusieurs passages en escalier ; pas de places ni de jardins. Tout l'espace disponible est ainsi utilisé intensivement suivant un schéma bien méditerranéen, ce phénomène étant encore accentué par les cloisonnements et les morcellements qui se produisent

au cours du XIV^e siècle. Une certaine hiérarchisation des habitations apparaît cependant, les plus importantes sem-



blant avoir été aménagées entre la rue principale et l'enceinte inférieure du village. La partie centrale de celui-ci semble en revanche avoir été occupée surtout par des paysans, des éleveurs de bétail ou des artisans, en particulier lors des dernières périodes d'occupation du site. La rareté des installations à fonction purement agraire reste cependant remarquable, peut-être parce que les troupeaux étaient gardés à l'extérieur du village (pas de véritable bergerie ou étable détectable dans les fouilles) et que la plupart des opérations agricoles se déroulaient en plaine. La présence d'une grotte-citerne, de fosses (réserves de grains ou dépotoirs) et de véritables silos soigneusement construits à l'intérieur ou à proximité des habitations atteste cependant de préoccupations de subsistance. Des traces d'activité métallurgique existent également ; jointes au travail du verre bien attesté au XIV^e s., elles contribuent à l'intérêt de ce site où fut trouvé une documentation matérielle extrêmement abondante dont beaucoup d'éléments sont présentés par ailleurs ici même. L'on ne saurait



12

enfin négliger l'intérêt que représentent les techniques de construction utilisées ici, tout l'ensemble ayant été bâti très soigneusement, avec l'aide sans doute d'équipes professionnelles bien entraînées.

G. Démians d'Archimbaud, 1978 ; *id.*, 1981.

12. Bastide. 1ère moitié XIIIe siècle. Péli-sanne (Bouches-du-Rhône). La Penne. Tour de plan rectangulaire de 7 sur 5m qui est bâtie à l'extrémité d'une étroite arête calcaire. Un replat exigu lui servait de basse-cour, à l'est. Un escalier taillé dans le rocher y menait, depuis le fond du fossé nord. La porte d'entrée était au rez-de-chaussée, remar-

quable par son arc aux longs claveaux allongés. L'accès occidental était gardé par six archères percées en quinconce sur deux niveaux dans le mur face à l'entrée. La trace d'un premier étage sur plancher est encore visible. L'intérêt de cette ruine est d'autant plus grand qu'elle est mentionnée dans un texte de 1246 sous la forme *bastida de Penna*. C'est l'un des plus anciens emplois du terme, qui désigne en Provence une fortification périphérique : forme d'habitat dispersé dont le *territorium* s'enclave à l'intérieur du finage villageois, de préférence sur ses marges.

M. Fixot, 1973-1974 ; N. Coulet, 1980 ; 1980-1 ; *id.* 1980-2.

la ville

La définition de la ville médiévale n'est pas facile à établir. La même enceinte fortifiée protège villes et villages. Certes, la ville a des fonctions administratives, intellectuelles, commerciales, artisanales qui font défaut au village ; mais que dire du village de Trets (Bouches-du-Rhône) qui ne comportait que 145 feux mais englobait une juiverie et un *studium* papal avec sa population d'étudiants ? A l'inverse, Arles contenait une importante population d'élèves et d'agriculteurs. De toute façon, le rempart ne séparait pas rigoureusement les mondes de la ville et de la campagne : des espaces habités s'étendaient hors de l'enceinte pendant qu'en ville des jardins, des vergers et des poulaillers s'inséraient dans les pâtés de maisons et que des troupeaux parcouraient les rues.

A l'intérieur des murs, considérons d'abord les points d'accrochage essentiels du paysage urbain. Le plus évident est quelquefois le château, dressé sur une éminence, surtout si la ville est issue d'un bourg castral : à Foix, Salon, Beaucaire. Ailleurs, c'est la cathédrale avec le quartier épiscopal et canonial qui l'entoure ; ce quartier est obligatoirement

remment clos d'une enceinte qui apparaît quelquefois solidement fortifiée : Viviers possède l'un des rares quartiers de ce type à avoir été relativement conservé (cf. n° 28) ; à l'intérieur de ce *claustrum*, outre la cathédrale sont groupés le cloître canonial, le palais épiscopal - en général une tour prolongée par un bâtiment rectangulaire (Narbonne, Béziers, Arles, Viviers) - les maisons des chanoines, des officiers et des serviteurs du chapitre.

Dans la cité laïque, les églises paroissiales et, à partir du XIIIe siècle, les couvents des ordres mendiants constituent d'autres points de repère fondamentaux. Les couvents des quatre ordres mendiants se sont installés systématiquement dans tous les centres urbains les plus peuplés ; mais on trouve aussi un ou deux couvents dans des villes de moindre importance (Barcelonnette, Salon, Draguignan). Au départ, les mendiants se sont installés hors de l'enceinte, pas à cause du manque de place mais plutôt en raison du prix du terrain et de l'hostilité du clergé ; cette situation exposée et marginale ne dure pas : au XIVe siècle, les couvents intègrent la cité, soit que le rempart les enveloppe (Avignon), soit qu'ils changent eux-mêmes d'emplacement (Arles).

La juiverie constitue une partie de la ville bien caractérisée, qu'elle reste ouverte (Narbonne, Beaucaire) ou qu'elle soit isolée à l'intérieur d'une muraille, cas le plus fréquent.

La place du marché est l'une des rares places de la ville ; elle perpétue parfois l'ancien *forum* (Béziers) ; dans les bastides du Languedoc elle est entourée de *couverts* et les halles en occupent le milieu.

Entre ces points essentiels du paysage, les rues développent leur réseau : rues assez étroites, quelquefois en partie couvertes par des maisons qui les enjambent (Viviers). Le sol est de terre ; à la fin du Moyen Age il peut être caladé (Avignon, Toulouse). Les échoppes s'ouvrent directement sur la rue comme on les voit encore dans les *medina* arabes. Les métiers sont groupés par rues ou par quartiers, de façon plus ou moins stricte (cf. n° 15).

Hors des remparts, les bourgs constitués autour d'une abbaye sont des pôles attractifs notables (Saint-Sernin à Toulouse, Saint-Paul à Narbonne, Saint-Victor à Marseille...) ; ils conservent parfois une allure calme, voire semi-rurale, à proximité de l'agitation urbaine. Ces bourgs monastiques constituent souvent l'amorce de l'extension du périmètre urbain : au nord de Béziers le bourg Saint-

Aphrodise est rattaché à la ville en 1188 ; au sud le bourg Saint-Jacques sera intégré à la fin du Moyen Age. Les faubourgs des villes abritent encore les activités malodorantes (tanneries, boucheries) ; pour les mêmes raisons d'hygiène et pour permettre aux voyageurs et pèlerins arrivés après la fermeture des portes de la ville de trouver un refuge, on y implante les hospices : à Aix-en-Provence, les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Malte sont sur la route d'Italie ; à Toulouse, l'hospice de Grava est de l'autre côté de la Garonne, à Béziers l'hospice de Saint-Julien est de l'autre côté de l'Orb, au débouché du pont.

Hors les murs, ces faubourgs sont particulièrement menacés, fréquemment abandonnés ou rasés volontairement pour qu'ils ne servent pas de point d'appui à des assaillants (à Carcassonne lors de la Croisade de 1209, à Béziers par crainte du Prince Noir en 1355, à Viviers par crainte des Grandes Compagnies au début du XVe siècle).

Les fouilles urbaines méridionales ont jusqu'à présent touché avant tout la zone des cathédrales ou des abbayes suburbaines (Fréjus, Aix, Viviers, Marseille, Béziers) ; la fouille du Petit Palais d'Avignon, encore située dans un quartier ecclésiastique, nous donne cependant une ouverture sur un quartier urbain d'habitation.



13. Vue de Salon. 1590-1594. Dessin à la plume par Ercole Negro. *Archivo di Stato di Torino, J B 1/5, n° 6.*

Sur une éminence qui domine la ville, se dresse le château, reconstruit au XIII^e siècle par les archevêques d'Arles ; le château lui-même est au nord (ici à gauche), prolongé au sud par une plate-forme fortifiée. La ville s'est développée au pied du château à partir du XII^e siècle. A l'extrémité nord, l'église Saint-Laurent a été fondée vers 1344 ; dans cette zone l'habitat paraît moins dense. La ville est fortifiée d'une enceinte à tours rondes ou carrées ; les portes sont précédées de barbicanes. A la périphérie s'étendent des vergers et sans doute des jardins, isolés dans des enclos.

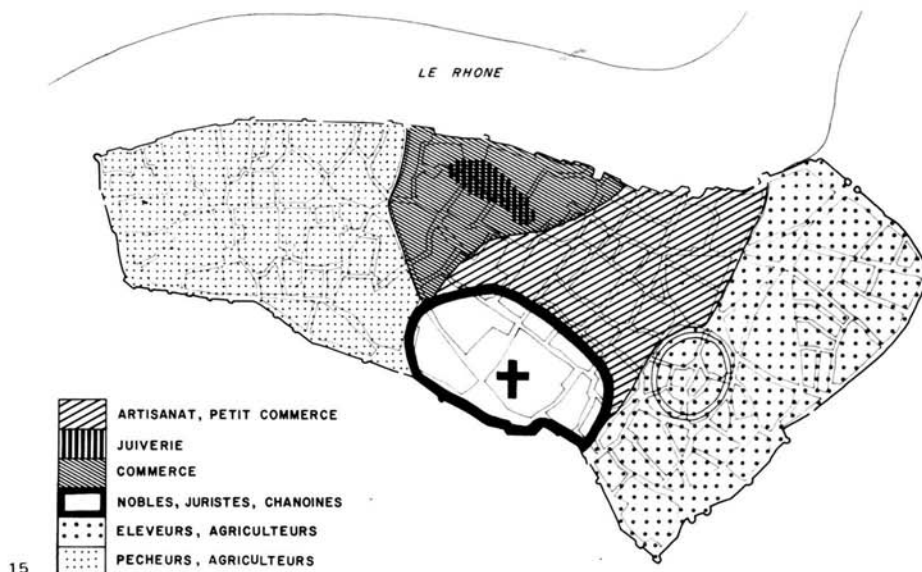
R. Brun, 1924.

14. Vue de Marseille. 1590-1594. Dessin à la plume par Ercole Negro. *Archivo di Stato di Torino, Jb 1-5, Architettura militare, t.3, Francia, f° 19-20 r°.* Le document a été réalisé avec une grande recherche dans la composition. Il montre la cité médiévale sur la rive nord du port, entièrement enfermée à l'intérieur de ses remparts, et entourée d'un terroir planté de vignes. L'aqueduc conduit l'eau jusqu'à la porte d'Aix. Malgré la très grande précision d'ensemble des indications, le réseau

orthogonal des rues donne une vision trop simplifiée. On sent cependant le tissu plus dense des habitations dans les quartiers bas proches du port. Dans la partie haute, en revanche, églises et monastères forment un maillage moins serré : on y trouve l'Hopital Saint-Antoine, l'Observance, la Tour de l'Horloge, l'Eglise des Accoules. En suivant la colline des moulins, on



14 arrive à Saint-Laurent. La cathédrale, La Major, est isolée au bord de mer. Le port s'ouvre entre la tour élevée près de l'église de la Commanderie de Saint-Jean et la chapelle Saint-Nicolas.



15

Aucun quartier suburbain ne s'est développé autour de l'abbaye de Saint-Victor, fortifiée depuis la seconde moitié du XIVe siècle. L'ancien prieuré victorien de Notre-Dame de la Garde a été entouré d'un fort d'époque moderne.

F. de Dainville, 1969, pp. 366-368.

15. Les quartiers de la ville d'Arles. XIVE-XVe siècles.

On a représenté ici de façon très simplifiée la répartition des activités économiques et des groupes socio-professionnels. Le centre de la ville, le quartier qui correspond à la partie occidentale de la cité, est peuplée de marchands, de juristes, de clercs, de nobles ; il renferme aussi la Juiverie. La partie orientale de la Cité (la *Hauture*) et le nord du Bourg Neuf sont surtout habités par des éleveurs et des agriculteurs. Le sud du Bourg Neuf et une partie de la Cité autour de la place du Setier (l'actuelle place de Forum) sont des quartiers d'artisans et de boutiquiers. Le Vieux Bourg, au

sud-ouest de la ville, est le secteur le plus original avec ses pêcheurs et ses travailleurs de la terre qui exploitent le sol de la Camargue. Même s'il n'y a pas à Arles une répartition très stricte des métiers, il ne fait pas de doute que l'activité de ses habitants donne à chaque quartier sa physionomie particulière et est un élément essentiel du paysage urbain.

L. Stouff, 1979, fig. 130-139.

16. Trois maquettes schématisent l'évolution topographique de la ville de Grasse. L'échelle est de 2 millimètres par mètre, cependant les hauteurs entre les courbes de niveau ont fait l'objet d'une exagération et sont portées à 4 millimètres par mètre, soit une courbe par mètre, pour mieux mettre en évidence le relief naturel qui a joué un rôle déterminant dans l'aspect de l'habitat.

La première maquette montre l'agglomération au milieu du XIe siècle. Sa représentation est entièrement hypothétique ; on connaît seulement, par

des textes, l'existence d'un château, d'une église et d'un village groupés sur un sommet.

La deuxième maquette représente la ville de la seconde moitié du XIIIe siècle. Le site primitif est principalement occupé par les bâtiments épiscopaux, dont l'ensemble forme un château. Sur le tracé des deux principaux accès à la ville, à l'ouest et au nord-ouest, deux donjons ont été construits dans le courant du XIIe siècle. Ils sont reliés entre eux par un rempart qui s'accroche au château de l'évêque et enferme la ville. Trois couvents ainsi qu'un hôpital, ont été édifiés à l'extérieur de celle-ci vers le milieu du XIIIe siècle. La troisième maquette représente Grasse au XVIIIe siècle. La ville est enfermée dans un rempart dont le tracé, à quelques détails près, remonte au XIVe siècle et qui se limite à la protection des couvents et de leurs quartiers périphériques. Le gain de surface par rapport au XIIIe siècle n'est pas très important ; par contre, l'accroissement démographique des XVIIe et XVIIIe siècles a provoqué un développement des maisons en hauteur.

la maison

Centre de la vie journalière, la maison médiévale méridionale est restée longtemps et reste encore en bien des points insuffisamment connue dans sa réalité concrète, reflet de sa signification sociale. Son approche est en effet complexe et il peut être significatif que l'étude ait été tentée successivement dans nos régions par des historiens soucieux d'exploiter les multiples sources écrites la concernant, par des géographes désireux de rechercher les sources de l'importance de certains décors - peu de documents matériels étant cependant réellement exploités sinon en quelques cas privilégiés, urbains pour la plupart. Aussi est-il important que l'archéologue introduise dans cette approche des données neuves.

C'est avec l'apparition des grandes *castra* de pierre que se précise la structure des habitations privées rurales dont la typologie antérieure reste encore objet de recherche (cf. n° 4-7). Les exemples deviennent dès lors relativement nombreux et significatifs. L'organisation globale décelable à Rougiers se retrouve ainsi à la Môle, à Taradeau ou même à Rognac (ce dernier site étant cependant mieux connu par

les textes dans sa physionomie du XIVe siècle que par les données concrètes). L'on pourrait sans peine y ajouter d'autres cas, dont les Baux dont l'étude exacte reste cependant à faire dans la mesure où elle est encore possible après les transformations tardives. Ces villages évoluèrent en effet et leur intérêt est d'autant plus grand que leur conservation est suffisante, permettant d'atteindre non seulement l'état terminal mais la conception originelle qui marqua le temps de la création. Ainsi en est-il à Rougiers dont la fouille très largement développée permit de déceler, outre le logis seigneurial, 29 maisons occupées au XIVe siècle, qui correspondaient en fait à l'implantation de 17 îlots d'habitation à l'origine : cloisonnements et reconstructions révélateurs, toute analyse régressive devant ainsi être effectuée avec prudence.

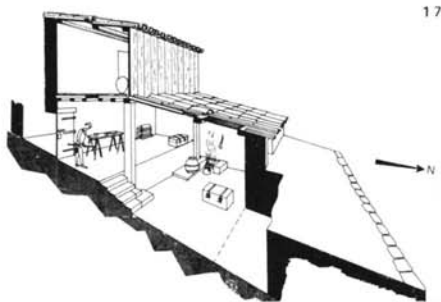
Quelques données générales peuvent cependant être considérées dès maintenant comme acquises. Il apparaît ainsi que ces maisons rurales insérées dans un espace fortifié et donc nécessairement resserré adoptèrent dès l'origine des plans relevant à la fois d'une exacte adaptation au relief - l'utilisation du rocher et en particulier

des barres calcaires si fréquentes dans les sites de hauteur étant toujours recherchée pour limiter la bâtisse - et de la volonté de gagner de la place, fut-ce au prix d'une construction en hauteur très vite utilisée et autorisée par l'emploi précoce d'une maçonnerie de moellons, au moins pour l'ossature principale de la demeure. Ainsi se définit un type de maison original en ces temps où dominaient, dans les espaces non-méditerranéens, les maisons-longues de bois ou de torchis largement étalées au sol suivant des traditions anciennes à peine modifiées par l'emploi parfois de soubassements en pierre. Face à de telles formules, les constructions méridionales relèvent bien d'un autre monde et annoncent jusque dans leurs matériaux, leur mode de couverture (toit de tuiles rondes) et leurs volumes les maisons-blocs en hauteur bientôt caractéristiques de ces régions. Schéma qu'il convient sans doute de nuancer comme en témoigne la diversité des exemples proposés ici, des cases-encoches de Buoux aux habitants purement rupestres dont l'utilisation fut si longue, la structure même des habitations élaborées citées plus haut se modifiant suivant les sites et les moyens des constructeurs. Quels que soient les matériaux utilisés : pierre seule jusque dans les voûtes, pierre et bois sur arcs-diaphragmes comme à Rougiers proche des grandes forêts de la Sainte-Baume et à Taradeau, lattis et réseaux comme à La Môle-Sainte-Madeleine, la conception générale ne change cependant guère, pas plus que l'emprise au sol, donc l'espace accordé aux habitants.

Espace réduit dans la plupart des cas, au moins quant aux habitations elles-mêmes : plus de la moitié des demeures étudiées à Rougiers n'avaient ainsi qu'une superficie de 20 m² à 35 m², les plus grandes (dont le logis seigneurial) atteignant de 40 m² à 66 m² au maximum pour une hauteur totale de 6 à 8 m en général. Chiffres que les bâtisses postérieures ne comportaient même plus, 30 m² à 40 m² semblant être alors un optimum rarement réalisé, avec 1 ou 2 pièces (rarement 3 ou 4) par niveau. De telles dimensions, similaires à celles observées sur d'autres sites ou indiquées par des textes plus tardifs, n'autorisaient guère une multiplicité de fonction. Aussi est-il révélateur que, à Rougiers encore, beaucoup des habitations les plus complexes aient été entourées d'annexes multiples qui pouvaient parfois doubler la superficie de l'îlot. Dépendances essentielles à la vie journalière comme en témoignent les nombreuses découvertes et surtout les foyers qui furent installés, à même la terre, dans des creux de rocher ou parfois sur des dalles plates ou des socles de pierre liés à l'argile - les cheminées véritables semblant un

luxe rarement atteint, même au XIV^e siècle et à l'intérieur des habitations les plus importantes. Peu éclairées, ces dernières ne comportaient le plus souvent que des sols en terre battue, dallages rudimentaires ou sols maçonnés restant l'exception. Quelques niches ou placards muraux facilitaient le rangement des objets, tandis que des fosses ou des silos à grains intégrés souvent dans les constructions assuraient la protection des réserves de vivres. L'étage devait servir essentiellement au logement sans que des communications directes (échelles ?) soient forcément établies avec le rez-de-chaussée, la circulation se faisant le plus souvent à l'aide d'escaliers extérieurs aménagés sur des lames rocheuses latérales. Si peu de portes véritables semblent avoir existé à l'intérieur même des habitations - des tentures suffisant sans doute à limiter l'espace au niveau des seuils médians - un grand soin fut apporté à l'obturation des ouvertures extérieures, les vantaux de bois pouvant être bloqués par des barres coulissant à l'intérieur des murs, donc prévues dès la construction, puis au XIV^e siècle par des serrures dont le nombre et la complexité ne cessent alors de s'accroître.

Une recherche plus grande apparaît dans les maisons urbaines, encore que beaucoup d'entre elles, aux XII^e-XIII^e siècles, semblent être restées fort proches du schéma précédemment décrit à en juger par les recherches effectuées récemment à Fréjus et en Avignon ou par les études déjà anciennes réalisées à Hyères. L'importance fonctionnelle et sociale de certaines demeures est cependant bien perceptible. Aux exemples toujours cités de la *loge* des marchands lombards de Saint-Gilles-du-Gard (fin XII^e siècle) ou de la maison des Lanciers de Brignoles (XIII^e siècle), voire de la Vice-Gérance d'Avignon, s'ajoutent maintenant quantité de découvertes. Les enquêtes réalisées dans le quartier canonial à Viviers sont ainsi bien révélatrices de l'effort architectural et décoratif qui se manifeste alors - sculptures et fresques soulignant les points essentiels des constructions et ornant l'intérieur des salles devenues plus vastes. Demeures riches et parfois princières, le point extrême de ces recherches étant sans doute atteint avec le développement des livrées cardinales multipliées au XIV^e siècle dans et autour d'Avignon, de Villeneuve, de Montfavet... L'ampleur de telles habitations et l'importance de leurs structures, à la fois de prestige, de travail et de plaisance, les éloignent sans doute du thème réel retenu ici. Comment cependant ne pas les évoquer, dans ce rapide panorama de l'évolution des demeures méridionales tel qu'il est possible de le percevoir archéologiquement aujourd'hui ?



17

17. Essai de restitution d'une maison, 3e quart XIVE siècle. La Môle (Var). *Castrum* de Sainte-Madeleine.

La maison à deux niveaux s'appuyant au rempart (25 m² de surface) était percée de deux fenêtres et une porte. La charpente recouverte de tuiles rondes, reposait sur un lattis de roseaux et d'argile. On a pu restituer l'emplacement du mobilier quotidien : dans la partie basse, une jarre à huile, près du foyer à même la roche, un coffre et des céramiques sans doute accrochées au mur ; dans la partie haute de la même pièce des outils ; à l'étage (auquel on accédait par l'extérieur) une autre jarre (à grains ?), des outils et des carreaux d'arbalète.

H. Ribot, 1976 ; *id.*, à paraître.

18



18. Une demeure rurale complexe. Rougiers (Var) : la maison A.

Cette importante habitation fut aménagée dans un point stratégiquement essentiel du village, entre l'enceinte et la principale poterne. L'ensemble comprend une grande maison (60 m²) à trois corps, dont deux forment comme des fausses tours en avancée sur la falaise ; des annexes sans doute plus basses l'encadrent de chaque côté. La

structure de l'habitation principale, à étage supporté par des arcs-diaphragmes médians, est bien reconstituable au temps de la construction comme sous sa forme terminale. Une grande partie de la vie se déroulait cependant dans les dépendances où d'importants foyers furent installés, en pleine terre d'abord puis sur un socle de pierre relativement rudimentaire (pas de trace de conduit d'évacuation de la fumée, la seule cheminée réelle ayant été retrouvée dans le château).

G. Démiens d'Archimbaud, 1978, pp. 339-354 ; *id.*, 1981.



19. Evolution d'un îlot d'habitation. Fin XIIe-XVe siècles. Rougiers (Var), îlot F.

La fouille montra que ce grand îlot d'habitation (plus de 120 m²) comprenait d'abord une maison à trois vastes pièces et étage insérée dans l'espace compris entre la rue principale et l'enceinte inférieure du village ; des espaces libres l'entouraient (cours latérales et couloir continu de circulation près du rempart) tandis que l'accès se faisait soit par une porte ouverte dans le bâtiment central au rez-de-chaussée, soit sur la rue à l'étage. Au début du XIVE siècle, des morcellements se produisirent et deux habitations autonomes furent mises en place (destruction du mur de façade médian, cloisonnement des cours, modification des accès...). A la fin de ce siècle, seule l'une de ces constructions était encore occupée : elle comprenait alors deux étages au minimum (d'après l'étude des traces d'encastrement des poutres dans les murs) et un chemin d'accès caladé. La seconde

bâtisse était presque entièrement comblée par un grand dépotoir (cendres et nombreux objets provenant des habitations établies sur les barres rocheuses supérieures).

G. Démiens d'Archimbaud, 1978, pp. 390-431 ; *id.*, 1981.

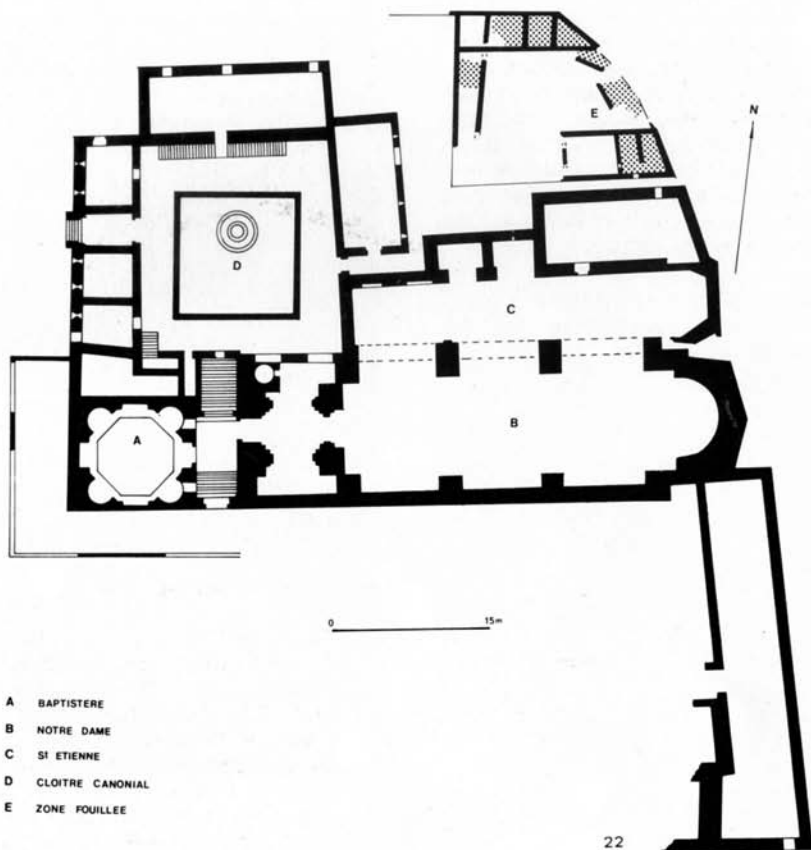
20 21



- 20- Habitats et silos rupestres. XIIe-XIIIe siècles. Fort de Buoux (Vaucluse).

L'utilisation du rocher est un phénomène essentiel dans l'habitat rural médiéval. Maisons rupestres et silos de Buoux sont aménagés en dépendance de la fortification, soit regroupés à son pied, soit plus dispersés sur le plateau, selon une répartition de type mixte. L'habitation est parfois une case-encoche, partiellement encadrée dans une pente. Les flancs rocheux portaient une élévation. Ou bien c'était tout le rez-de-chaussée qui était creusé dans le substrat géologique. Un étage de pierres sèches peut être restitué. Ou bien la maison toute entière était creusée en grotte. Tous ces habitats, comprenant une ou deux pièces de petit module, sont souvent prolongés par des auvents de bois. Les silos sont regroupés en aire, ou isolés auprès de chaque maison, parfois même à l'intérieur.

J. Barrauol, 1967 ; R. Bruni (à paraître en 1981) ; M. Fixot, 1980.



22

22- Ilôt urbain. Fin XIIe siècle. Fréjus
23. (Var).

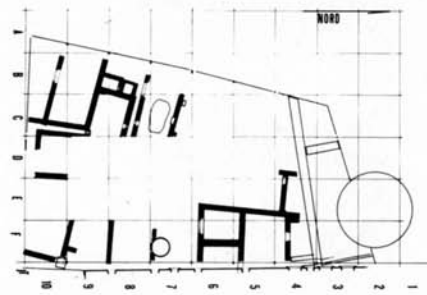
La fouille, faite en collaboration avec P.A. Février concerne un terrain situé dans l'angle formé par les bâtiments cathédraux et claustraux. Elle a montré que l'occupation des lieux, à l'époque médiévale, faisait suite à une longue période d'absence de l'habitat dans ce quartier pourtant situé au cœur de la ville. Depuis l'antiquité tardive le lieu n'était plus qu'un terrain vague. Vers l'an mil, le flanc nord de la nef Saint-Etienne ne donnait encore que sur un cimetière de tombes à coffrage. L'occupation du sol par un habitat date du XIIIe siècle. Elle est à mettre en rapport avec la restauration de la cathédrale et la construction du cloître. Il est possible de restituer, au moins à grands traits la physionomie

de l'îlot. Son plan, à l'exception de glissements très limités s'est conservé jusqu'à nos jours en dépit des reconstructions. Dans cette partie de la ville, le XIIe siècle a donc légué des ensembles monumentaux parfois plus anciens, groupe et palais épiscopal, *claustrum* canonial, mais aussi dans une certaine mesure le réseau des rues. Les murs étaient généralement élevé en moëllons liés à la terre. D'épaisseur faible, ils n'étaient sans doute pas susceptibles de porter un étage. Ils déterminaient des pièces de petit module (2,50 x 4 m), au sol caladé. L'archéologie ne parvient à restituer ici qu'une image approximative pour ces hautes périodes. On ne peut en effet reconnaître un plan complet de maison. Les sols étaient occupés encore au XIIIe siècle. Dans la seconde moitié du XIVe siècle, des refends furent abattus, et les



23

volumes modifiés. Ces habitats devaient alors être déclassés. En dépit de leur beau sol caladé, ces maisons urbaines au cœur de la ville, paraissent beaucoup plus modestes que les maisons rurales de Rougiers, bâties à la même période (cf. n° 18 et 19).



24

24. Fouille d'un quartier urbain, plan général en mars 1981. Avignon (Vaucluse), Jardin occidental du Petit Palais. Le jardin occidental du Petit Palais, quadrillé à maille de 5 mètres, est représenté de manière schématique. La façade actuelle du palais épiscopal et l'enceinte du jardin agrémentée de la tour de Julien de la Rovère limitent artificiellement un quartier d'habitations civiles urbaines (traits épais) détruit vers le début de la seconde moitié du XIVe siècle pour la construction de l'Evêché. La fouille très partielle des niveaux anciens ne montre qu'une faible partie des constructions conservées parfois jusqu'au plancher du premier étage à plus de 3 mètres de hauteur. Leurs dimensions ne sont pas définies pour l'instant : on peut cependant remarquer l'exceptionnelle grandeur de la maison du nord-est avant sa trans-

formation. Leur organisation dans le quartier n'est pas encore visible malgré l'existence de tronçons de voies de circulation. Le grand mur au nord, à proximité de la tour, et le pilier carré dans l'angle sud-est semblent liés à l'édification de l'enceinte du jardin du palais épiscopal à la fin du XIV^e siècle.

J. Thiriot, 1978.

25. Fouille d'un quartier urbain. XIV-XV^e siècles. Avignon (Vaucluse), Jardin occidental du Petit Palais, été 1978.

Dans les sondages à proximité immédiate du Petit Palais, fouille de la tranchée de fondation de la façade construite par Julien de la Rovère à la fin du XV^e siècle, des dépotoirs liés au palais épiscopal (XIV^e-XV^e siècles) recouvrant les maisons d'habitations civiles antérieures. La barrière de chantier sépare le jardin de l'évêché de la place du Palais des Papes.

J. Thiriot, 1978.

26. Avignon en 1618. Vue cavalière dressée par Marco Antonio Gandolfo. Avignon (Vaucluse), *Musée Calvet*.

Le plan de 1618 permet de mieux situer le palais épiscopal et son jardin occidental (partie grisée) dans son environnement au nord-ouest de la ville, à proximité du Rhône et du Pont Saint-Bénézet, en contrebas du Rocher des Doms et de la cathédrale Notre-Dame. Les maisons à l'extérieur de l'enceinte du jardin montrent bien ce que devait être ce quartier avant les grands remaniements du XIV^e siècle liés à l'installation des papes en Avignon : petites maisons étroites pratiquement toutes orientées nord-sud possédant un étage seulement et regroupées en petits îlots desservis par des ruelles dont quelques-unes sont encore conservées actuellement. Cette organisation semble correspondre à celle du Moyen Âge observée en fouille.

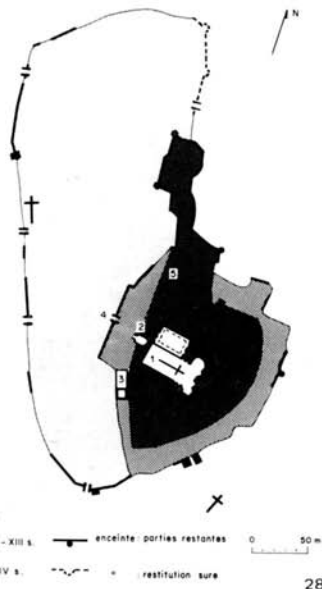
J. Thiriot, 1978.

27. Vue d'Avignon, 1480. Tempéra sur bois, 1600 x 2100 m (détail). Peintre d'Avignon proche de Nicolas Froment. *New York, Metropolitan Museum*.

Le paysage réaliste ornant le fond de

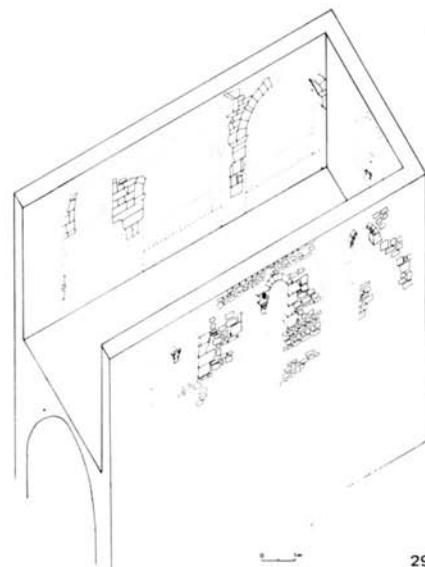
ce retable constitue la plus ancienne représentation connue d'Avignon, vue depuis la rive du Royaume de France. Des remparts dépassent les murailles et les tours du palais des papes et de celui des archevêques, et le clocher des Doms. Le pont sur le Rhône ne porte pas la petite chapelle qui surmonte la troisième pile. De nombreuses barques suivent la rive. Au loin le Mont Ventoux dresse sa silhouette.

Le roi René en son temps, 1981, notice D 22.



28. Quartier religieux d'une cité. Viviers (Ardèche).

Exemple d'une petite cité épiscopale. Le quartier canonial (appelé ici le *château*) occupe près de la moitié de la superficie. Il est sur une butte, entouré de fortifications. L'enceinte englobe la cathédrale, son cloître que les fouilles ont permis récemment de restituer (n° 1), l'évêché (n° 3), les maisons des chanoines (n° 5 : maison du viguier). Le clocher actuel (n° 2) n'est autre que la porte fortifiée de l'enceinte des XI^e-XIII^e siècles. Faute d'espace pour abriter le chapitre et sa *familia*, on a dû au XIV^e siècle, étendre sensiblement la surface de ce quartier et la porte principale a été reportée en contre-bas (n° 4).



29. Maison canoniale. XII^e siècle. Viviers (Ardèche).

Cette maison était au XVIII^e siècle celle du viguier, l'un des dignitaires du chapitre (voir sa situation au n° 5 du plan 28). Elle a subi de profondes transformations depuis sa construction. On peut cependant restituer au-dessus d'un rez-de-chaussée voûté en berceau une pièce ouverte en loggia par deux grands arcs et sur les autres baies jumelles placées sous des arcs de décharge du côté intérieur.



30. Chapiteau de fenêtre. XII^e siècle ? Calcaire. H. 22 ; l. 22 ; d. astragale : 14 cm. Viviers (Ardèche). Coll. privée (J. Baudoin).

Provient d'une baie jumelle de la maison de la viguerie (n° 29). Il est orné sur trois faces : fleurons en méplat, homme entre deux oiseaux, homme tenant une crosse. Le style est très fruste.

J. Baudoin, 1980, p. 64.

LA FENETRE

Celle de la maison rurale peut être d'une simplicité extrême. Celle de la demeure urbaine relève d'un type plus complexe que l'on voit évoluer depuis le XIIe siècle : la baie jumelle avec meneau (ou colonne médiane) est d'abord coiffée d'arcs cintrés quelquefois réunis par un arc de décharge ; elle peut être pourvue d'une ornementation plus ou moins riche (chapiteaux, mouluration des arcs, tympan sculpté plus rarement). Puis les arcs sont brisés et trilobés. Au XIVe siècle, la baie jumelle subit une double transformation : l'arc brisé qui l'encadre est remplacé par un larmier rectangulaire ; une traverse horizontale s'ajoute et divise les baies en quatre parties. Puis les arcs trilobés disparaissent. Au XVe siècle, on note une complication des moulurations de l'encadrement.

31. Fenêtre XIIIe siècle. Rougiers (Var). Percée dans la partie haute de l'enceinte, cette fenêtre a conservé son large linteau de pierre interne, taillé sommairement ; un second linteau placé plus bas, sur la face externe, servait de butée facilitant la pose du châssis de bois couvert de tissu ou de cuir qui devait fermer l'ouverture à l'origine (obturation partielle réalisée au XIVe siècle afin de réduire l'étendue de l'ouverture).
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 599 et fig. 40.

32. Fenêtre jumelle romane. XIIe siècle. Lauris (Vaucluse). Baies jumelles en plein cintre. Le seul décor est constitué par la rosace qui orne le sommier sur la colonne médiane.
33. Fenêtre jumelle romane. XIIe siècle. Pont-Saint-Esprit (Gard), maison des Chevaliers. Baies jumelles en plein cintre sous arc de décharge. Riche décor sur les chapiteaux et les arcs.
N. Souron, 1937.
34. Fenêtre jumelle à arcs trilobés. Avant 1335. Villeneuve-les-Avignon (Gard), palais du cardinal Arnaud de Via.
H. Aliquot, 1977.
35. Fenêtre à meneau et traverse. Début XVe siècle. Avignon, Hôtel de Jean Cadard, rue Saint-Etienne.
H. Aliquot, 1977.
36. Fenêtre à meneau et traverse. Fin XVe siècle. Salon (Bouches-du-Rhône), rue du Bourg Neuf.
37. Tympan de fenêtre. XIIe siècle. Calcaire, l. 61 ; h. 37 ; ép. 18 cm. Provient d'une maison d'Arles, aujourd'hui disparue. *Arles, Musée Arlaten*. Représentation d'un cavalier en armes sur un cheval richement carapaçonné.
Art roman..., n° 16.

LE DECOR DE LA MAISON.

Jamais les cathédrales n'ont été blanches, rarement les parois des pièces d'habitation ont été laissées brutes. Aux motifs des carrelages répondaient ceux des plafonds. Aux murs pendaient des tapisseries ou draperies.

Ce dernier type de décor a été souvent imité par les peintres. Parfois des scènes historiées occupaient la majeure partie de la surface murale (tour Ferrande à Pernes, Chambre du Cerf

au Palais des Papes, petite pièce de la maison de Sorgues) ; plus souvent ces scènes narratives étaient disposées en frise en haut des murs (grande pièce de Sorgues, livrée de Viviers, rue de la Petite Reille, et livrée d'Aigrefeuille à Avignon, maisons canoniales de Viviers). Au-dessous de ce bandeau continu, les parois s'ornaient de draperies feintes, unies ou à ramages. Le goût du trompe-l'œil, peut-être dû dans notre région à l'influence de l'italien Matteo Giovannetti, se manifeste dans le relief des accessoires (clous, tringles, corbeaux...) au moyen desquels sont "accrochées" ces draperies.

Il se manifeste également, comme le montrent de récentes découvertes, dans les motifs architecturaux interrompant certaines de ces draperies : des colonnes torsées rythment les parois de la salle de réception de la livrée qui sera plus tard celle du cardinal de Viviers, à l'aplomb des grosses poutres du plafond ; un motif analogue anime la salle du Consistoire au Palais des Papes. Plus rares, les décors de ce genre étaient sans doute réservés aux habitations prestigieuses, aux grands volumes permettant leur effet monumental.

Les charpentes s'offraient aussi aux pinceaux. Sur les deux rangs de grosses poutres courent des rinceaux ou des motifs géométriques ; plus rarement leurs joues portent des motifs figurés (salle des Chevaux Légers en cours de restauration au Palais des Papes). De petits motifs géométriques (chevrons, rectangles noir et blanc accolés...) ornent aussi les couvre-joints qui délimitent les caissons du plafond proprement dit. Ceux-ci sont tantôt laissés nus, tantôt décorés de motifs simples alternant deux à deux (étoiles, rosaces...) ; des figures humaines ou animales, apparaîtront sur ces caissons

dans la seconde moitié du XV^e siècle semble-t-il.

L'imagination et la fantaisie des peintres se donnent libre-cours sur les planchettes de remplissage fixées entre les poutres maîtresses et les poutres secondaires, et entre celles-ci et les solives. Rapportés, ces petits panneaux pouvaient être réalisés en atelier. Aux motifs héraldiques, présents presque partout, et parfois en abondance (maison des Chevaliers à Pont-Saint-Esprit), se mêlent des motifs décoratifs (dont celui de l'umbo, formé de deux cercles concentriques au relief alternativement concave et convexe, certainement introduit à Avignon par les peintres italiens que les comptes mentionnent comme réalisant des décors purement ornementaux, et pas seulement des scènes historiées) et des motifs animaliers ou grotesques, isolés ou formant de petites scènes les peintres puisent dans le répertoire des scènes de chasse, si fréquent dans les décors de frises, et aussi dans celui des marges des manuscrits d'origine française, avec leurs chimères, leurs êtres hybrides, leurs combats de carnaval. Au XV^e siècle la verve se fige, et les bustes d'hommes ou de femmes prennent souvent un aspect caricatural.

Tous ces motifs sont rapidement dessinés, accusés d'un contour sombre. La gamme des couleurs est limitée, le plus souvent deux tons seulement sont opposés : rouge-bleu, rouge-vert, rouge-gris ; les bruns observés résultent peut-être d'une altération des couleurs d'origine. Le blanc est employé pour modeler, plus ou moins sommairement selon les édifices, les divers motifs.

Le nombre relativement important de plafonds et de peintures murales conservés en Provence, en Languedoc et dans la vallée du Rhône, résulte-t-il des hasards de la conservation ou bien

témoigne-t-il de modes ou d'habitudes propres à ces régions ? Des inventaires complets permettraient sans doute de répondre à cette question, et de mieux caractériser les décors de chaque zone : l'influence française domine en Languedoc, s'y mêle en Provence celle de l'Italie.

38- Panneaux d'entrevous. 1395 - 1406.

39. Bois peint. L. 32,4 ; l. 26,4 cm. L. 31,6 ; l. 27,4 cm. Eglise Saint-Jean Baptiste, Roquemaure (Gard). *Pont-Saint-Esprit (Gard), Musée St Raymond.*
Animal à tête d'homme barbu et arrière-train de lion, bleu-vert rehaussé de blanc sur fond rouge.
Ecu d'azur à 3 fleurs de lys d'or, bande de gueules brochant le tout (Louis II, duc de Bourgogne) sur fond rouge.
J. Peyron, 1977, pp. 131-132.

40. Plafond peint. 1336. Avignon, Palais du cardinal Gaillard de la Mothe.
Le grand tinel de l'étage montre une série inédite de onze scènes de chasse qui accompagne, en haut des murs, le plafond peint. La partie nord présente, peint sur les poutres et les murs un décor de blason qui, de part et d'autre de celui du pape, alterne les armoiries des cardinaux et de ducs.
F. Perrot, J.L. Taupin, F. Enaud, 1974 ; H. Aliquot, P. et R. Merceron, 1979 ; H. Aliquot, 1979.

41. Plafond peint. 1343. Avignon, Palais du cardinal Bertrand de Montfauvet.
Le premier étage de la tour sud du Palais de Bertrand de Montfauvet est entièrement peint d'un décor de grands rinceaux et de blasons aux armes du cardinal et du pape Clément VI.

42. Décor mural. 2^e quart du XIV^e siècle. Viviers (Ardèche). Couvent Saint-Roch. Ancien réfectoire du chapitre.
Au haut des murs longitudinaux se développe une frise fragmentée en panneaux où alternent, dans un ordre rigoureux, écus armoriés, motifs géométriques et motifs figurés ou scènes historiées. Sous la frise court un bandeau de quadrilobes. Le reste des murs était strié d'un décor réticulé dont seule a

été conservée la partie haute.
Y. Esquieu, 1978, p. 72.

LE MOBILIER.

Qu'en était-il, dans ces demeures, du mobilier usuel ? Question à laquelle l'archéologie ne peut guère répondre ici, soit que les matériaux ne se soient pas conservés (bois et tissus en particulier, détruits par le climat trop sec), soit que l'abandon sans violence ait entraîné des phénomènes de récupération bien compréhensibles. Du moins des vestiges découverts en de multiples sites, joints à l'iconographie cependant assez tardive et plus encore aux textes, permettent-ils d'en rappeler quelques aspects ou de tenter quelques restitutions (n° 17 et 18).

Mis à part les objets relevant des travaux et activités quotidiennes évoqués plus loin, peu de meubles existaient dans les habitations. Les principaux étaient le lit souvent à lattes de bois avec son équipement, le coffre, le banc, l'archibanc (banc-coffre à dossier) cité dès la fin du XIII^e siècle en Provence. S'y ajoutaient, outre des carreaux ou coussins souvent décorés et servant de sièges complémentaires, des meubles portatifs ou de rangement : la table sur tréteaux ou pour les plus petites sur pieds, quelques chaises pliantes ou non et des escabeaux ou tabourets, quelques garde-mangers, de très nombreuses caisses et cassettes de toute taille et fonction qui remplaçaient nos armoires ou placards si rarement cités (2 contre plusieurs centaines de caisses à Arles entre 1420 et 1456), des buffets, dressoirs ou vaisseliers et, cas significatif du développement de la vaisselle d'étain dans les demeures bourgeoises, quelques estaniers. Fabriqués en bois blanc, sapin, chêne ou noyer, parfois en peuplier (cas rare ici) ou même en

cyprès, ces meubles et en particulier les caisses pouvaient être peints en rouge ou en vert, voire sculptés ou travaillés à la *mode florentine* - les plus petits coffrets, souvent réservés aux objets précieux, n'étant pas les moins soignés. De tout ce décor usuel que rappellent ici quelques coffres ou coffrets (n° 43 et 64) que peut-il rester dans les fouilles ? L'abondance des objets métalliques réservés soit aux portes, soit le plus souvent à un mobilier de petite taille - coffres, caisses ou coffrets - témoigne à la fois la généralisation de ces objets jusqu'en des demeures rurales et de l'habileté acquise par les ateliers de ferronniers et de serruriers aptes à réaliser des travaux déjà complexes et à les commercialiser. Cadenas, clefs, serrures de divers types se multiplient dès le XIVe siècle : leur forme de plus en plus élaborée atteint au chef-d'œuvre dans les beaux exemplaires conservés en Avignon. Des décors apparaissent, aussi bien sur les ferrures consolidant l'armature de bois des coffres que sur leurs battants parfois ornés de motifs animaliers ou figurés. D'autres objets, de métal ou de terre cuite et de verre, contribuaient au bien-être journalier. Parmi ceux-ci, les chandeliers et les lampes à huile ou à suif dominant. En fer à un ou plusieurs becs, avec système de suspension, elles peuvent être aussi en terre cuite, de fabrication régionale ou d'importation. Certaines imitent alors le matériel métallique ; d'autres, sur pied, pouvaient comme les précédentes être posées sur les meubles ou dans les niches murales si fréquentes alors - leur origine étant parfois lointaine, comme dans le cas de la lampe à lustre métallique découverte à Olbia. Les lampes de verre, rarement conservées, devaient être fixées sur des supports métalliques tels les beaux exemplaires retrouvés à Ganagobie où 16 lampes furent enfouies

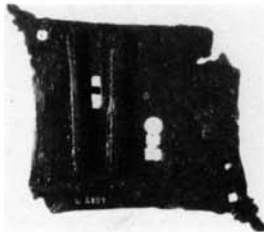
dans le sol du transept lors des travaux effectués au XV^e siècle. L'on ne saurait oublier enfin la présence d'objets à la fois fonctionnels et décoratifs, comme les pots et vases à fleurs dont la présence introduit une note de gratuité dans ce décor quotidien (n° 485-486).



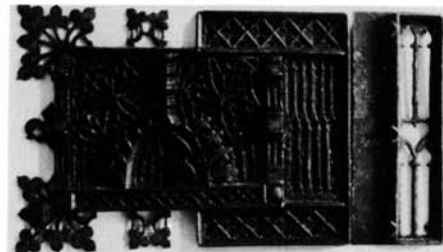
43. Coffre gothique. XVe siècle. Bois, ferrures en cuivre. L. 104 ; l. 55 ; h. 52 cm. *Villeneuve-les-Avignon, Musée*. Sans doute recomposé récemment à partir d'éléments anciens.
44. Type de porte en usage au XIVe siècle. Avignon, Livrée d'Albano. *Palais des Papes, Musée du Vieil Avignon*. Porte sculptée, avec double système de fermeture, poignée-heurtoir et 3 ferrures de rotation. Provient de la livrée bâtie probablement par le cardinal Pierre Colonna (1326) et occupée en dernier lieu par Nicolas de Brancas, Cardinal-évêque d'Albano (1412)



45



49



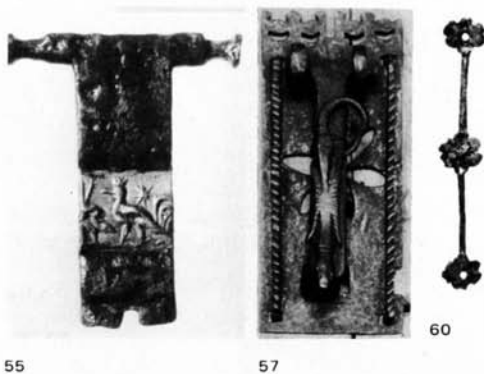
51



47

sur l'emplacement de l'Hôtel de Ville et de la Tour de l'Horloge actuels. S. Gagnière, 1974, p. 103.

45. Cadenas à anse. Milieu XIVe siècle. Fer et cuivre. L. 58 ; l. 32 ; ép. 15 mm. Rougiers, 3045. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1141, pl. 409/22.
46. Cadenas à anse. Milieu XIVe siècle. Fer. L. 53 ; l. 46 mm. Avignon : Petit Palais.
47. Clé de cadenas. Fer. L. 94 ; l. 7 ; ép. 4 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Saves)*. Panneton symétrique troué d'une croix de Lorraine.
48. Clé de cadenas. Fer. L. 61 ; l. 13 ; ép. 7 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Saves)*. Panneton carré terminé en pointe.
49. Auberonnrière. XIVe siècle. Fer. L. 108 ; l. 96 mm. Rougiers, 2891. Plaque foliacée aux 4 angles. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1145, pl. 411/1.
50. Auberonnrière et morailon. XIVe siècle. Fer. Plaque : L. 480. Morailon : L. 138 ; l. 25 mm. Rougiers, 3378. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1145, pl. 411/2.
51. Serrure de porte d'armoire. XIVe s. Fer. L. 182 ; l. 108 mm. Avignon : chapelle privée du Palais des Papes. *Avignon : Musée Calvet, 17956*. Rosaces, arcatures et fleurs trilobées découpées.



55

57

60

52. Moraillon à anneau coulissant. Fin XIVe siècle. Fer. L. 185 ; l. 27 ; ép. 7 mm. Rougiers, 590.
Décor de 3 cannelures.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1148, pl. 412/1.

53. Moraillon à anneau coulissant. Fin XIVe siècle. Fer. L. 132 ; l. 26 ; ép. 5 mm. Rougiers, 655.
Décor en épi.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1148, pl. 412/2.

54. Moraillon à anneau coulissant. Fin XIVe siècle. Fer. L. 96 ; d. 62 mm. Rougiers, 3502.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1148, pl. 412/3.

55. Battant de coffre. 2e moitié XIVe s. Fer et tôle de cuivre. L. 68 ; l. 22 mm. Rougiers, 2326.
Frise d'oiseaux couronnés passant à gauche, étoile à huit rais.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1150, pl. 410/8.

56. Heurtoir. XVe siècle. Fer. L. 192 ; l. 90 mm. Avignon, Musée Calvet, 17143.
Guidre ailée en relief et rosace découpée.

57. Serrure à targette. XIVe-XVe siècles. Fer. L. 120 ; l. 90 mm. Vénasque (Vaucluse). Avignon, Musée Calvet.
Motifs floraux découpés.

58. Entrée de serrure. 1ère moitié XIVe siècle. Fer. L. 100 ; l. 54 mm. Rougiers 644.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1142, pl. 409/25.

59. Ferrure de coffret. 2e moitié XIVe siècle. Fer. L. 223 mm. Rougiers, 3074.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1152, pl. 414/1.

60. Ferrure de coffret. Milieu XIVe siècle. Fer. L. 140 mm. Rougiers, 3014.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1152, pl. 416/8.

61. Ferrure de coffret. 2e moitié XIVe siècle. Fer. L. 122 mm. Rougiers, 2649.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1152, pl. 414/15.

62. Ferrure de coffret. Milieu XIVe siècle. Fer. L. 82,5 ; l. 8 mm. Rougiers, 2260.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1152, pl. 414/16.

63. Ferrure de coffret. Milieu XIVe siècle. Fer. L. 82,5 ; l. 8 mm. Rougiers, 2108.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1153, pl. 414/19.

64



64. Coffret. Fin XIVe ou début XVe siècle. Bois, cuir, fer. H. 70 ; L. 110 ; l. 90 mm. Marseille, Musée Grobet-Labadie, 1467.

Le couvercle est orné de 3 ferrures à motif floral, identiques à celles trouvées à Rougiers (cf. n° 61, 62, 63). Le cuir est incisé de rinceaux et feuillages sur fond d'*oculi*, décor qui se retrouve sur les boucles de ceinture provençales et italiennes de la même époque.

65. Clé bérarde. Début XIVe siècle. Fer. L. 128 ; l. 19 mm. Rougiers, 3748.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1130, pl. 408/1.

66. Clé bérarde. Fin XIVe siècle. Fer. L. 146 ; l. 33 mm. Rougiers, 1989.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1132, pl. 408/3.

67. Clé bérarde. Milieu XIVe siècle. Fer. L. 147 ; l. 30 mm. Rougiers, 974.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1132, pl. 408/6.

68. Clé bérarde. Fin XIVe siècle. Fer. L. 119 ; l. 21 mm. Rougiers, 2723.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1132, pl. 408/7.

69. Clé bérarde. Milieu XIVe siècle. Fer. L. 110 ; l. 26 mm. Rougiers, 705.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1132, pl. 408/8.

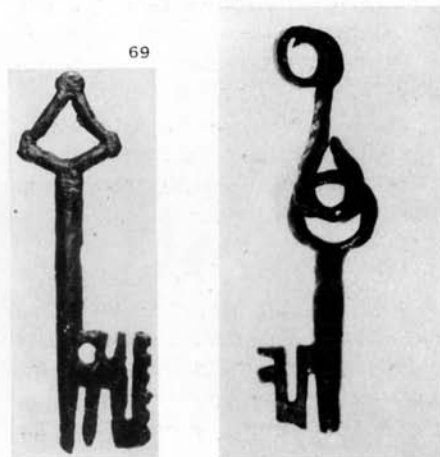
70. Clé bérarde. Fin XIVe siècle. Fer. L. 84 ; l. 19 mm. Rougiers, 1692.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1132, pl. 409/7.

71. Clé bérarde avec anneau de suspension. Fin XIVe siècle. Fer et cuivre. L. 55 ; l. 18 mm. Rougiers, 2044.
Fils de cuivre rapportés.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1135, pl. 409/13.

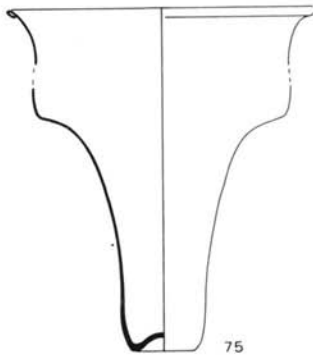
72. Clé bérarde. Fin XIVe siècle. Fer. L. 47 ; l. 17 mm. Rougiers, 3694.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1134, pl. 409/11.

73. Clé bérarde. Milieu XIVe siècle. Fer. L. 46 ; l. 16 mm. Rougiers, 3060.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1134, pl. 409/10.

71



69



74. Clé forée. Milieu XIII^e siècle. Fer. L. 49 ; l. 16 mm. Rougiers, 2773. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1137, pl. 409/16.

75. Lampe. Fin XV^e-début XVI^e siècle. Verre. H. 198 ; d. sup. 180 mm. Monastère de Ganagobie, *Prieuré de Ganagobie*. Art roman... n° 60, p. 55.

76. Lampe à huile à quatre becs. XIII^e siècle. Fer. L. 90 ; l. 90 ; h. 60 mm. Montségur, château. *Musée de Montségur*, 104/65. Montségur..., 1980, p. 136.

77. Lampe à huile avec départ de suspension. XIV^e siècle. Fer. L. 115 ; d. 85 ; h. 71 mm. Rougiers, 3224. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1156, pl. 416/1.

78. Tige de suspension torsadée et articulée. Fin XIV^e siècle. Fer. L. 212 mm. Rougiers, 1555 B. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1151, pl. 416/3.



76



80



79



81



77

79. Lampe à huile sur pied. XIV^e siècle. Céramique. H. 143 ; d. base : 98 mm. Hyères / Olbia, *Musée de Hyères*. Glaçure monochrome verte sur pâte calcaire. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 849, pl. 360/6.

80. Lampe à huile sur pied. Fin XIV^e siècle. Céramique. H. 125 ; d. base : 70 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Glaçure plombifère orangée sur pâte réfractaire. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 128, fig. 52/9.

81. Lampe à huile à quatre becs. Fin XIV^e-début XV^e siècles. Céramique. L. 87 ; l. 87 ; h. 30 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Glaçure plombifère orangée sur pâte réfractaire. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 129, fig. 52/11.

82. Niche murale géminée, à linteaux et tableaux de bas très minces. Rougiers

(Var), salle E1. XIII^e siècle. Dimensions des cavités : L. 280 ou 300 ; h. 277 ; prof. 300 mm.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, pp. 600-603.

83. Intérieur d'une chambre, vers 1460. Enluminure, 265 x 200 mm. Provence ou Anjou, entourage du roi René. Vienne, *Osterreichische Nationalbibliothek*, cod. 2617, folio 14 verso. L'auteur de cette traduction française de la *Théséide* de Boccace offre son livre à une jeune femme dont le hennin richement orné et la traîne attestent le haut rang. La scène a lieu dans sa chambre, isolée par un tambour de bois sculpté. L'essentiel du mobilier est constitué par le lit, avec ses courtines, la couverture souple qui recouvre aussi le coffre placé à son pied, les tapis orientaux qui le bordent. Des *carreaux* (coussins) sont posés sur le banc de la fenêtre et sur le coffre. D. Thoss, 1978, n° 34, pp. 127-130.

84. Inventaire mobilier de feu Hugo Tourneur, brassier arlésien, dressé le 15 juin 1430, à la requête d'Antoine Sabatier, tuteur de son fils. A.D. 13, 402 E 123, f° 59 (début de l'inventaire f° 60). Registre d'étendus du notaire Michel Nègre (1430-1441), relié en parchemin ; trois paginations : 121 f°, 102 f°, 131 f° ; h. 310 ; L. 220 ; ép. 75 mm. Cet inventaire après décès est représentatif de ce que l'on pouvait trouver dans la plupart des maisons "moyennes" d'Arles au début du XV^e siècle. Le brassier (travailleur agricole) est par définition un homme de revenus modestes, donc possédant un mobilier simple et parfois réduit. La maison d'Hugo Tourneur se compose de trois pièces qui permettent un minimum de différenciation des fonctions : le cellier où sont entreposés des tonneaux à vin et quelques outils, la cuisine qui sert aussi de salle commune et la chambre. Dans celle-ci, où l'on ne circule pas, sont conservés le linge et les objets "précieux" ; ici il s'agit d'un tonnelet de sel, d'une épée et d'outils parmi lesquels plusieurs ciseaux à tondre les moutons, mais ailleurs on y trouve souvent la vaisselle d'étain. F. Feracci, 1976.

2^{eme} PARTIE
activités

activités

Dans ce cadre de vie esquissé à grands traits, quelques activités productrices et nourricières pouvaient-elles s'exercer et quelles traces en a-t-on à travers l'archéologie ? Ici encore la documentation est très partielle et concerne surtout les métiers fondamentaux de la terre et du feu, perçus pourtant jusqu'à la commercialisation en certains cas. Image moins fautive peut-être qu'il ne pourrait sembler en ces temps où l'activité agricole prédominait et en ces régions où l'absence de véritables ressources minières, au moins en Provence — Comtat et en Languedoc méditerranéen, limitait les possibilités économiques restées ainsi traditionnelles jusqu'à l'ouverture au grand commerce international dont profite d'abord la région du Bas-Rhône.

Outre l'activité de construction (déjà évoquée au travers des thèmes précédents) et tous les métiers associés favorisés par l'abondance de l'argile et du calcaire local, seuls quelques produits tirés du sol ou manufacturés pouvaient donner lieu à des échanges rémunérateurs et conséquents : vin, fruits secs, huile, laine et draps, cuirs et peaux, produits tinctoriaux, tartre et soude procurent ainsi des revenus non-négligeables. S'y ajoutaient les produits de la mer : poissons frais ou salés expédiés par muletiers vers l'intérieur du pays ; sel surtout, indispensable à la consommation et à la conservation des denrées alimentaires dont la

production dans les grandes salines côtières (Camargue, Fos, Marseille, Toulon, Hyères) et la vente étaient soigneusement contrôlées ; corail pêché autour de Marseille et jusque près des côtes de Sardaigne... L'on peut ajouter à cette énumération fréquemment faite à partir des sources écrites la production des céramiques et du verre dont les traces archéologiques sont patentes dès les XI^e-XII^e siècles tandis qu'il faut encore s'interroger sur l'implantation exacte des ateliers métallurgiques aux produits largement diffusés du pays toulousain et du Roussillon, riches en mines de fer et importateurs (pour le premier au moins) de l'étain et du cuivre des Iles Britanniques, jusqu'en Provence. Mis à part le travail des métaux à la technologie complexe, il s'agit cependant alors de métiers relativement pauvres en cette période où le prix des objets finis tenait compte beaucoup plus de la valeur de la matière première ici presque négligeable, que de temps passé par l'artisan à les fabriquer.

L'on ne saurait négliger par ailleurs, en ce monde encore profondément rural, le poids des activités agricoles et pastorales dont les gestes quotidiens — et ancestraux — se retrouvent souvent, à peine modifiés par diverses innovations techniques intéressantes aussi bien la mise en valeur des terres que la transformation de leurs produits.

Si l'évolution du paysage agraire dans ces régions méridionales manque encore d'une bonne étude d'ensemble pour l'époque médiévale, il n'en reste pas moins certain que l'exploitation du terroir y a connu un très rapide développement au cours des XIe-XIIIe siècles. Temps de grande croissance où la poussée démographique, les progrès techniques et les pulsions économiques favorisaient la mise en valeur de nouvelles terres, parfois jusqu'à l'extrême, et la recherche de ressources accrues. C'est alors que se firent, pour la première fois depuis l'Antiquité, de grands défrichements et même de considérables travaux d'assainissement et d'irrigation des sols : drainages permettant de faire reculer la limite des marais comme autour d'Arles, au nord-est d'Avignon et plus encore en Camargue sous l'impulsion souvent de communautés monastiques aux moyens puissants (Montmajour, Psalmodi, Saint-Gilles), ou remise en état des systèmes d'irrigation par roulines (canaux d'arrosage) et noria comme autour de Marseille, d'Aix, de Toulouse. Dès lors, le développement des céréales panifiables

exploitation du terroir

(orge, seigle mais aussi froment réservé aux terres et aux tables riches) et de la vigne peut reprendre ; l'olivier s'y adjoint bientôt, complétant ainsi la trilogie méridionale de base.

Une certaine diversité des cultures se devine en outre à la lecture des textes, répondant à des besoins alimentaires, culturels (assolement triennal) et artisanaux précis. Outre quelques prés, les légumes et les fruits, les plantes textiles dont le chanvre et le lin sont souvent mentionnés, du moins aux alentours des villages. Les animaux de ferme apparaissent nombreux, ainsi que la volaille et d'importants troupeaux de porcs et de moutons – ces derniers ne tardant pas à devenir une des principales richesses de ce pays. Les abeilles fournissent le miel et la cire tandis que ânes, mules et chevaux aident aux charrois et aux travaux de labour facilités par diverses innovations technologiques. La forêt elle-même est source de richesse, par son bois comme par les produits de cueillette et par l'accueil qu'elle offre aux troupeaux. Qu'il s'agisse de la réserve seigneuriale

ou des terres paysannes, l'on voit ainsi se dessiner précocément les principaux traits d'une organisation agricole caractéristique que des analyses précises, telles celles réalisées récemment dans les pays d'Aix et d'Arles ou autour de Rognac sur l'étang de Berre, permettent de nuancer localement.

Les difficultés cependant ne manquaient pas, qui devaient s'aggraver brutalement au cours des XIV^e et XV^e siècles en bouleversant ce fragile équilibre. Les signes d'essoufflement sont précoces, accrus par la pression fiscale de plus en plus lourde, par un marasme économique annonciateur d'une véritable dépression, par les imprudences aussi. Aux excès des défrichements répondent l'épuisement rapide des sols pauvres et la baisse des rendements agricoles, restés toujours très faibles (à peine 3 à 4 pour 1 dans le cas du blé ou de l'orge ; moins encore pour l'avoine). La multiplication inconsidérée des troupeaux d'ovins et leur transhumance vers les hautes terres d'estivage (Cévennes, Ubaye, Haut Verdon) suscitent la dévastation des forêts et une surcharge pastorale qui se répercute de région en région. Famines et disettes se multiplient en Provence comme en Languedoc dès le début du XIV^e siècle, entraînant un affaiblissement de la population et des troubles désorganisateur. Que la peste noire importée d'Asie survienne comme en 1348, s'installant ensuite à l'état endémique, et c'est, outre une chute démographique terrifiante (disparition de près de la moitié de la population), une grave crise de l'activité agraire. Les campagnes surpeuplées se vident (désertion de plus de 40 % des lieux habités) ; l'exploitation se concentre sur les bonnes terres tandis

qu'on abandonne les zones marginales : garrigues, pentes montagneuses ou zones palustres à trop faible rendement et de surcroît difficiles à défendre en cette époque de troubles et de guerre.

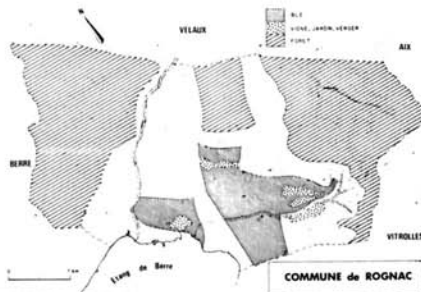
Tout n'est pas négatif cependant en cette dure période où la volonté de vivre se développe paradoxalement, comme souvent en temps de crise. Les concentrations réalisées dès le début du XV^e siècle préparent en fait la renaissance des campagnes autour des habitats appelés à durer et à se développer au cours de l'époque moderne. Les zones de culture qui en dépendent s'organisent alors, parfois à grands frais puisque de nouveaux travaux de bonification des sols sont nécessaires et vite entrepris, comme près d'Aubagne et à Cuges (assèchement des étangs) entre 1450-1475 ; ils annoncent les transformations postérieures, accélérées dès le renversement de la conjoncture économique à la fin du siècle. Bien avant cette époque, les germes d'amélioration sont sensibles dans les terroirs destinés à revivre et à s'adapter à de nouvelles demandes. Un changement des coutumes alimentaires, en particulier populaires, est perceptible dès les années 1400 : le remplacement du mauvais pain d'orge par le pain de seigle, de méteil ou de froment, et le développement de la consommation de viande de boucherie signalés précocement en certaines régions du Languedoc font évoluer les pratiques agraires de plus en plus orientées vers la commercialisation. De même l'introduction ou le développement d'artisanats spécialisés dans les campagnes contribue à en transformer l'économie comme les genres de vie, désormais ouverts vers la ville. Evolution que l'archéologie aide à percevoir, d'une façon souvent très concrète.



86



87



88

85. Traité d'arpentage. Fin XIV^e siècle. 225 x 180 mm. 152 f°. *Carpentras, Bibliothèque Imguibertine, ms 327*. Bourgeois d'Arles, Bertrand Boysset est l'auteur d'un traité d'arpentage illustré d'une série de dessins en couleurs qui représentent des arpenteurs, mais aussi des personnages et des réalités diverses. L'un d'eux montre deux outils : une bêche et une houe ; un autre une maison et un homme en train de bêcher.
L. Stouff, 1979.

86- Terroir médiéval de Rognac (Bouches-du-Rhône).

- 87-
88. Le terroir de Rognac se présente globalement comme une plaine orientée selon un axe nord-sud, bordée à l'est par une berge complexe comportant trois séries de barres rocheuses d'altitude maximum 271 m et à l'ouest par une berge simple d'altitude maximum 125 m. La plaine de Rognac jouxte l'étang de Berre par son côté sud-ouest. Au XIV^e siècle, la seigneurie (*Ropynhaco*) comporte un village perché (*Castrum*), un hameau très proche de l'étang (*Cabanas*) et quelques constructions isolées dont quatre-bastides et un grenier à sel (*Gabella*). Le village perché apparaît à la fin du XII^e siècle, mais deux textes du XI^e siècle indi-

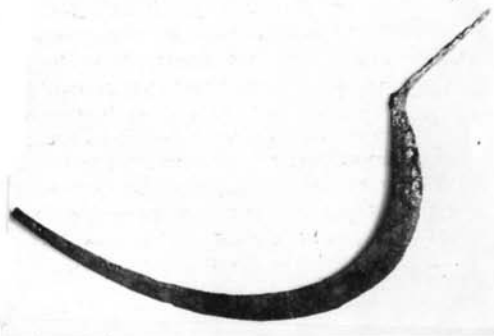
quent l'existence d'un habitat plus ancien encore, mal localisable actuellement. On remarque la richesse très notable du terroir en chemins (en moyenne 28 m de chemin par hectare). Parmi ceux-ci, certains, transcommunaux, ne font que traverser le terroir, mais ils n'en sont pas moins utilisés quotidiennement par les habitants. Le treillis des voies de communication est tel que pratiquement toutes les parties du terroir sont accessibles. Mais toutes ne sont pas également cultivées. A côté de forêts et de défens très importants, appartenant au *Majus Dominus* et aux quatre coseigneurs, c'est surtout la plaine qui est utilisée pour les cultures, ainsi que les alentours du *castrum*, où les parcelles sont extrêmement morcelées en jardins, vergers et petites terres à blé. Néanmoins on note l'existence de nombreuses ferrages (bonnes terres à blé fortement productrices) dont beaucoup appartiennent au *Majus Dominus* et aux coseigneurs, et qui sont sans doute relativement grandes. Au XVI^e siècle, le terroir s'enrichit notablement en bastides de plaine, tandis que le site de hauteur du Moyen Age (*castrum*) est abandonné dès 1430. Les lieux d'habitation sont désormais au contact même des espaces cultivés.
G. Castel, 1979.

LES OUTILS D'EXPLOITATION ET DE TRANSFORMATION.

Archaïque, c'est-à-dire sans grande évolution de ses formes depuis des temps fort anciens, l'outillage agricole retrouvé dans les fouilles frappe par son caractère rudimentaire et traditionnel, par l'importance aussi accordée à l'utilisation de la pierre ou de l'os face à la relative rareté de l'objet de métal, assez coûteux pour être toujours utilisé, même réparé grossièrement : sans doute était-il aussi refondu, et ceci peut expliquer son absence fréquente, en particulier dans les niveaux anciens. Du moins, l'échantillonnage présenté correspond-il à ces tenures de faible superficie, mode d'exploitation le plus courant alors ici. Pour les mettre en valeur, houe et bêche, araire au soc de bois garni parfois d'un sabot en fer symétrique suffisaient en général — la charrie à véritable versoir étant rarement utilisée. La moisson aux gestes bien évoqués par l'iconographie comme le travail de la vigne se faisaient à la faucille, dentelée ou non, dont la forme varie selon l'objectif recherché ; des serpes de toute taille étaient aussi employées. Après le battage au fléau ou le foulage sur l'aire de terre battue ou dallée et le vannage, les grains étaient stockés dans des silos de plus en plus soigneusement construits.

La fabrication de la farine, de l'huile et du vin suscitèrent en revanche des innovations capitales, à la source d'un véritable machinisme agricole vite devenu propriété seigneuriale ou banale en raison des investissements qu'il nécessitait. L'abandon définitif au cours du XIII^e siècle des petites meules à rotation manuelle, d'usage plus familial que collectif, au profit du moulin à eau puis à vent — ce dernier apparut en Occident au XII^e siècle et vite

adopté en ces régions venteuses et sèches – concrétise bien cette évolution essentielle qui se retrouve en d'autres domaines (pressoirs à huile). Au sortir du moulin, le travail domestique reprenait cependant. La préparation du pain était faite individuellement (blutoir, pétrin). Le four dévoreur de bois restait en revanche collectif et le plus souvent banal. De nombreux mortiers de pierre ou de bois et d'enigmatiques "broyeurs" étaient également employés : ils durent servir aussi bien au concassage du sel qu'à l'écrasement des aliments nécessaires à la cuisine.



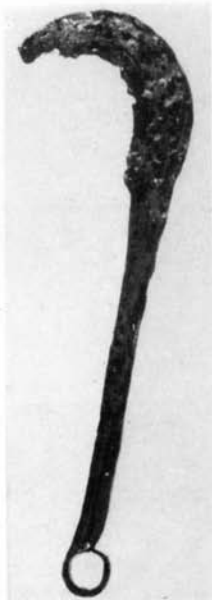
89

89. Faucille à lame dentelée. Fin XIVe siècle. Fer. L. 44 cm. Rougiers, 1817. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1101, pl. 399/1.

90. Fragment de faucille avec plaque de réparation. Fin XIVe siècle. Fer. L. 19 mm. Rougiers, 234. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1101, pl. 399/5.

91. Serpette. 2ème moitié XIVe siècle. Fer. L. 165 mm. Rougiers, 3213. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1103, pl. 399/9.

92. Serpette. Milieu XIIIe siècle. Fer. L. 87 mm. Rougiers, 4180. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1103, pl. 399/6.



91



90



92



96 97



99



100

93. Serpette. Début XIVe siècle. Fer. L. 100 mm. Rougiers, 2735. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1103, pl. 399/7.

94. Serpe. 3e quart XIVe siècle. Fer. L. 260 mm. La Môle (Var), Sainte Madeleine. Toulon, C.D.A.V. H. Ribot, à paraître.

95. Pierre à aiguiser. Fin XIIIe siècle. Grès. L. 85 mm. Rougiers, 49. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 985.

96. Pierre à aiguiser avec trou de suspension. Début XIVe siècle. Grès. L. 64 mm. Rougiers, 2837. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 985, pl. 367/4.

97. Pierre à aiguiser avec trou de suspension. Début XIVe siècle. Quartzite. L. 80 mm. Rougiers, 695. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 984.

98. Pierre à aiguiser. XIIIe siècle. Grès. L. 140 mm. Rougiers, 3704. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 986.

99. Houe. XIIIe siècle. Fer. L. 195 mm. Montségur, 1980, p. 162.

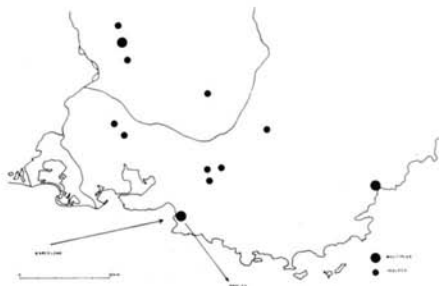
100. Piochon. XIVe siècle. Fer. L. 127 mm. Rougiers, 1596. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1104, pl. 400/1.

101. Araire traditionnelle. Pays d'Albion (Alpes de Haute-Provence). *Alpes de Lumière*.



102

102. Meule rotative à axe central. 2e moitié XIIIe siècle. Conglomerat ciment calcaire gréseux. D. 34 cm; Rougiers, 351. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 987, pl. 368/1.



103

103. Les principaux centres de production meulière avant 1500.

Depuis l'antiquité la fabrication des meules s'est transformée progressivement. Avec l'avènement des moulins collectifs, leur taille s'est considérablement accrue, mais les matériaux sont restés les mêmes. Conglomérats, roches volcaniques et silex dominant, mais on en utilise localement d'autres. Malgré leurs dimensions et leur poids, les meules sont l'objet d'un commerce actif et lointain.



104

104. Meule en cours d'extraction. Ganagobie (Alpes de Haute-Provence).

La meule médiévale est toujours monolithe. Pour l'extraire, on délimite l'emplacement en fonction de l'homogénéité apparente de la roche. La meule est détournée au pic, puis détachée : soit à l'aide de coins de bois gonflés par arrosage, soit avec des coins métalliques introduits en force. On perce alors l'oeillard et l'ébauche est fignolée sur place.



105

105. Mortier. 2e moitié XIVe siècle. Calcaire. H. 190 ; d. ouv. : 220 mm. Saint-Maximin (Var), Cadrix.

106. Mortier. XIVe siècle. Calcaire gréseux. H. 110 ; d. ouv. : 270 mm. Rougiers, 3234.

G. Démiens d'Archimbaud, 1978, p. 992, pl. 370/2.

107. Broyeur. XIVe siècle. Calcaire. D. 120 mm. Rougiers, 3950.

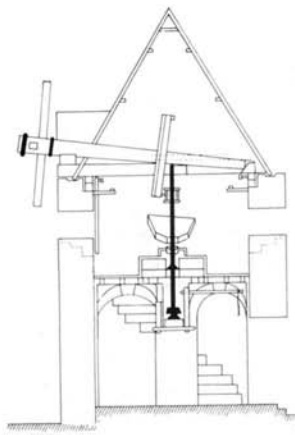
G. Démiens d'Archimbaud, 1978, p. 996.

108. Broyeur. XIVe siècle. Calcaire. D. 99 mm. Rougiers, 4159.

G. Démiens d'Archimbaud, 1978, p. 996.

109. Broyeur. XIVe siècle. Basalte. D. 108 mm. Rougiers, 4147.

G. Démiens d'Archimbaud, 1978, p. 996.



110

110- Moulin à vent. Fontvieille (Bouches-du-Rhône).

111. C'est l'archétype du moulin à vent médiéval en Provence. Tour de pierre et toiture pivotante mise en mouvement de l'intérieur en font toute l'originalité.



112

112. Les moulins d'Arles. XII-XVe siècles.

Arles au XIIe siècle est le carrefour de toutes les techniques. Mais le bas Rhône pose des problèmes particuliers. Lent, donc peu propice au fonctionnement des moulins à neufs, il est presque impossible à utiliser pour un moulin de terre ferme, par manque de dénivellation. Ceci explique la multiplication des moulins éoliens et la quasi disparition des autres dans le cours du XIVe siècle.



113

113. Les moulins d'Aix. XIII-XVe siècles.

Aix est l'antithèse d'Arles en raison d'une hydraulique satisfaisante. Les très nombreux moulins à eau de la Torse, de l'Arc, de Barret, des Pinchinats, pourvoient largement aux besoins alimentaires et industriels (parois tornails) du terroir. Les moulins à vent sont rares, souvent éphémères et uniquement complémentaires.



114

114. Apparition et diffusion du moulin à vent. XII-XVe siècle.

Le Moyen Age connaît deux révolutions technologiques majeures : l'emploi général de l'énergie hydraulique et l'utilisation comme substitut de la force éolienne. Très tôt la basse Provence est terre d'élection du moulin à vent. Son implantation caractérise surtout les zones où le réseau hydraulique est faible, déséquilibré, nul ou d'usage difficile. Elle met fin à la mouture domestique et consacre la prééminence du service collectif.

115. Moulins sur une butte de Marseille vers 1500 (cf. n° 315).

Les moulins à vent sont attestés à Marseille dès 1205. Cette représentation qui est la plus ancienne connue pour toute la Provence nous en montre deux du type "Fontvieille" sur un site qui en comptait alors plus de quinze.



116

116. Moulin à huile. XIe siècle. Cuve en mortier. D. 2,20 ; prof. 0,60 m. Saint-Maximin (Var), Cadrix.

C'est là que s'effectue le broyage ou détritage des olives, première opération de l'extraction de l'huile. Une meule de pierre tournait autour d'un axe en bois, scellé verticalement. Il

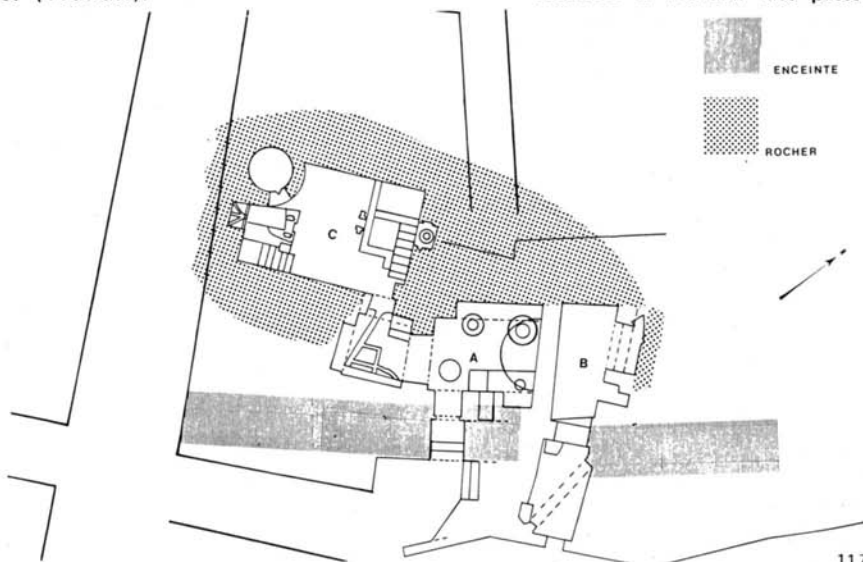
semblerait qu'ici la seconde phase, celle de pressage, était effectuée par foulage de la pâte obtenue, au fond de cuves en mortier, remplies d'eau. Ces méthodes étaient encore employées, au Maghreb par exemple, jusqu'à une date récente. La présence dans cette meule d'un écoulement vers un bassin de décantation adjacent indiquerait que l'eau, chaude sans doute, était versée lors d'un premier ou d'un second passage sous la meule afin d'extraire les particules d'huile. C'est le plus ancien moulin médiéval connu dans nos régions. M. Fixot, à paraître.



118

- 117- Moulin à huile. XVe siècle. Gordes
118. (Vaucluse).

niches creusées dans les parois étaient destinées à recevoir des pressoirs à



117

Au sud-est de l'église paroissiale un vaste îlot en partie ruiné abrite les vestiges de constructions médiévales dont l'implantation a conditionné la structure de la voirie et du bâti jusqu'à nos jours : à l'emplacement d'un important édifice du XIIe ou XIIIe siècle subsistent des caves ; deux d'entre elles (A et B) sont voûtées en berceau. Elles appartenaient à un corps de bâtiment clôturant une cour. Sur sa bordure orientale fut accolée au XIVe siècle l'enceinte fortifiée.

Dans la partie méridionale de l'îlot, une cave (C) rupestre faisant suite à une série de petites parcelles abrite les restes d'un moulin à huile : deux

levier ; un madrier de plusieurs mètres de longueur en constituait la pièce maîtresse, bloquée à mi-hauteur du fond des niches dans une encoche et guidée au milieu de la cave par un couple de poteaux maintenus au sol par des assemblages à queue d'aronde. L'analyse au carbone 14 de leurs vestiges permet de les dater du courant du XVe siècle. Ce système rudimentaire est encore représenté à Gordes par des pressoirs à banc horizontal des XVIIIe et XIXe siècles.

La niche présentée ici en photo, initialement prévue pour un pressoir à levier, fut modifiée pour permettre l'installation d'un pressoir à vis.

artisanat du verre

L'artisanat verrier dans le Midi méditerranéen, au Moyen Age, est important. Les sources écrites permettent de connaître les moyens de cet art, c'est-à-dire les matières premières, le combustible qui conditionne la présence des ateliers et les artisans.

Les cartes périodisées dressées à partir des textes et des données archéologiques font apparaître des zones verrières correspondant le plus souvent à des régions boisées (cf. n° 209, 210, 211). L'archéologie a révélé les structures et l'outillage de l'atelier. Les fours sont circulaires ou allongés. Les premiers sont réservés à la dernière fusion du verre. Autour de cette structure principale les verriers soufflaient les verres (cf. n° 212). La fonction des autres fours allongés est incertaine ; ces installations servaient sans doute à la préparation de la fritte ou à la cuisson des objets finis (cf. n° 213). Dans certains ateliers un four unique à multiples étages pouvait assurer ces différentes utilisations. De l'outillage métallique de verrier subsistent des fragments de cannes, tige de fer creuse utilisée pour souffler des objets et des fers qui servent à modeler les pièces déjà soufflées.

Les creusets, dans lesquels le mélange de sable, de chaux et de soude se transformait en verre, sont en argile réfractaire. Leur forme est tronconique, et leur rebord rentrant vers l'intérieur ou simplement effilé. La plupart de ces pots sont vitrifiés à l'intérieur et à l'extérieur ; dans les fonds, la masse de verre souvent importante s'est cristallisée. Sur les creusets de petite taille, réservés à la fusion du verre coloré, subsistent des coulées de verre bleu ou rouge.

Il ne reste rien des outils en bois. Il existait pourtant des moules pour imprimer un décor moulé sur les objets.

Au XIV^e siècle le gobelet trapu ou très exceptionnellement haut est le verre le plus fréquemment produit. Cette forme simple, apparue dès la 2^e moitié du XIII^e siècle, supprime les verres à tige dont un seul type à tige massive et coupe côtelée subsiste au tout début du XII^e siècle. Le verre fin, décoré de petits motifs géométriques moulés, caractérise ces gobelets comparables dans leur matière à des coupelles qui ne sont pas toujours ornementées. Une gobeleterie plus luxueuse consiste en des verres, des coupelles et des fioles dont la matière incolore est rehaussée par un décor rapporté de filets bleus.

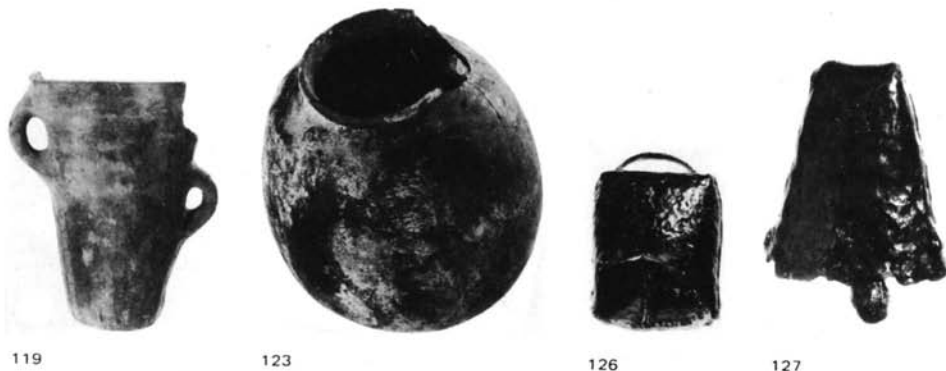
Cette ornementation s'enroule autour des goulots des fioles ou plus savamment dessine des arabesques, des trames de losanges ou des motifs étoilés sur les parois des gobelets et des coupelles. D'autres récipients de verre sont représentés par des fioles au goulot double torsadé et surtout par des bouteilles en verre vert épais à panse globulaire et long col cylindrique. Deux procédés d'ornementation caractérisent ces objets : un décor moulé couvre le fond et la panse, alors que le goulot est bagué d'un cordon lisse ou incisé.

Les verres à boire du XV^e siècle sont de formes plus diversifiées : le gobelet bas décoré de côtes ou d'arceaux moulé subsiste ; des verres côtelés reposent sur des pieds annulaires, et des verres à tige réapparaissent. L'origine de ces verreries du XV^e siècle est encore inconnue ; l'importance des ateliers à cette époque suggère cependant une production régionale.

donnent lieu à des pratiques encore mal appréciables en ces pays. Parmi eux, les bovins (veaux, taureaux, génisses, vaches et bœufs) occupent une place à part. Parfois consommés très jeunes, ils sont le plus souvent abattus après la saison des labours afin d'éviter le coûteux entretien hivernal ou lorsque leur inaptitude au travail est devenue flagrante. Viande médiocre alors, qui s'oppose à celle des "bœufs gras d'étable ou d'attache" mentionnés à Aix en 1445, dont le poids pouvait atteindre jusqu'à 300 kg. L'importance relative de ces animaux reste cependant difficile à apprécier : sans doute les proportions indiquées dans un ancien texte du cartulaire de Saint-Victor furent-elles longtemps valables, qui citent, parmi les bêtes enlevées vers 1150 dans les terroirs de Signes et Rougiers, "outre 5600 moutons et chèvres, 200 bœufs et autant de porcs, 100 chevaux, mulets et ânes, plus de 100 ruches d'abeilles". Énumération qui se retrouve en d'autres textes, dont les inventaires en 1338 des importantes commanderies hospitalières provençales (Ordre de Malte), étudiées par G. Duby : à Bras (Var) où les cultures occupaient plus de 300 hectares, 48 bœufs et 8 bêtes de somme étaient entretenues toute l'année, nécessitant les services d'un nombreux personnel (1 forgeron, 12 conducteurs d'araire, 4 palefreniers, 4 valets de culture) typique d'une seigneurie

riche. A ces élevages de base s'ajoutaient encore celui des volailles dont les traces se retrouvent parfois jusqu'à l'intérieur des habitations paysannes et dont la consommation (viande ou œufs) est régulière en ville comme à la campagne.

La pêche en mer ou en rivière (ces dernières aménagées à l'aide d'écluses, comme sur le Gapeau, aux XIIe-XIIIe siècles autour de la Chartreuse de Montrieux) fournissait d'autres ressources et un apport énergétique indispensable, en particulier pendant le Carême et les jours d'abstinence. L'essentiel de la production était cependant tiré de la mer ou des étangs côtiers, aux pêcheries et bourdigues jalousement réglementées et contrôlées tandis que les pêcheurs eux-mêmes tenaient dans la société un rôle non négligeable, à l'égal des bouchers sur le plan de la fortune. La variété des espèces consommées frappe autant que l'intensité de leur commercialisation, sous forme fraîche ou salée. Thons, sardines, anchois, anguilles, mulets, lous, daurades et poissons divers sont ainsi transportés par les muletiers jusque dans les régions montagneuses les plus lointaines, comme le montre l'origine des marchands venus acheter du poisson à Marseille ou à Montpellier au début du XVe siècle.



119. Godet de noria. XIV-XVe siècles. Céramique grise au colombin. H. 30 ; L. 20 cm. Toulouse, quartier Saint-Georges. *Institut Catholique, Laboratoire d'archéologie.*

La noria du puits d'où provient ce godet devait porter environ 50 godets analogues et 25 mètres de corde ainsi qu'une roue à dents latérales avec engrenage en lanterne et grand bras de rotation mu par un animal.

120. Montpellier : Représentation d'une noria. Lithogravure, 1836. L. Haghe. C. Nodier, J. Taylor, A. de Cailleux, 1837, pl. 252 bis.

121. Citerne. Vers 1200. L. 4,70 ; l. 3 ; h. moy. 4,20 m. Rougiers (Var), château. Citerne bâtie à l'extrême limite de la falaise, près du logis seigneurial et en contre-bas du donjon autour duquel furent retrouvés des cheneaux de pierre facilitant l'alimentation en eau du réservoir. Construction soignée, avec voûte en berceau continu (plein cintre surbaissé). Fond rocheux et parois maçonnées recouverts d'une épaisse couche de béton de tuileau rose suivant une tradition antique. Un béton analogue se retrouve dans la 2ème citerne aménagée dans une grotte du village, en contrebas de la précédente.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, pp. 299-301, pl. 32.

122. Four à pain. XIIe siècle (?). Saint-Victor-des-Oules (Gard).

Ce four à pain semble avoir fonctionné après abandon total des fours de potiers proches. Une dépression dans les couches de remplissage de la fosse d'accès à ces deux fours marque l'entrée à ce four domestique ; accès rendu plus facile par la destruction volontaire de la sole d'un des fours. La porte du four à pain creusée dans l'ancienne paroi d'un four de potier a sans doute été ensuite consolidée par un empilement de pierres sèches et une arcature. A partir de cette ouverture, la chambre du four a été creusée en sape dans l'argile géologique en place. Les marques de l'outil sont visibles sur les parois rubéfiées de la voûte surbaissée d'environ 2,10 m de diamètre et 0,80 m de hauteur (reconstituée). Le sol de cette excavation assez irrégulier et recouvert de tessons introduits au moment du creusement (apport volontaire pour isolation thermique ?) a été nivelé et régularisé par une couche d'argile. Cette sole a été cuite (couleur grise) par les feux successifs réalisés à sa surface. L'évacuation des fumées devait se faire par la porte.

L'utilisation de ce four (deux autres ont été découverts un peu plus loin) est certainement liée à un habitat peut-être contemporain des ateliers de potiers. Son abandon pourrait être postérieur à l'arrêt des productions si les habitats ont subsisté quelques temps (le problème de la datation de ces structures n'est pas résolu). J. Thiriot, 1980.

123. Pot à pigeon. XIIIe siècle ? Céramique. L. 270 ; d. ouv. 145 mm. Abbaye de Bonnefont (Haute-Garonne). *Toulouse, Institut catholique, Laboratoire d'Archéologie.* Pot globulaire en pâte grise montée au colombin, dont une face est plane.

124. Pigeonnier. XIIIe siècle ? Abbaye de Bonnefont (Haute-Garonne). Il contenait environ 630 nids ou *boulines*. Un dessin de 1926 montre la moitié supérieure du pigeonnier équipée de nids en pierres assemblées. Seule la partie basse avait des pots à pigeons en céramique, soit environ 300 pots. Dumeril, Espinasse, 1926.

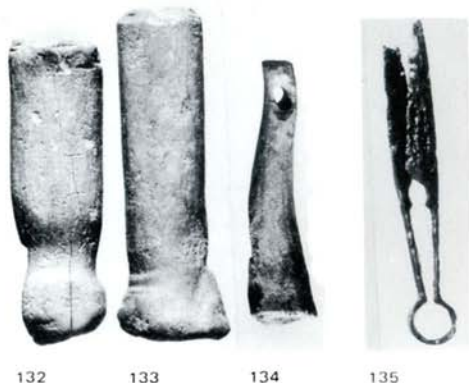
125. Cloche. Début XIVe siècle. Fer et cuivre. H. 128 ; l. 133 mm. Rougiers, 2436. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1098, pl. 297/13.

126. Cloche droite. XIVe siècle. Fer et cuivre. H. 103 ; l. 72 mm. Rougiers, 2437. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1097, pl. 397/11.

127. Cloche évasée avec battant. XIVe siècle. Fer et cuivre. H. 61 ; l. 44 mm. Rougiers, 1540. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1097, pl. 397/2.

128. Clochette. Milieu XIIIe siècle. Fer et cuivre. H. 38 ; l. 38 mm. Rougiers, 245. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1097, pl. 397/4.

129. Cloche droite. Milieu XIVe siècle. Fer et cuivre. H. 81 ; l. 66 mm. Rougiers, 3237. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1097, pl. 397/12.



132 133 134 135

130. Cloche évasée. 2ème moitié XIIIe siècle. Fer et cuivre. H. 58 ; l. 54 mm. Rougiers, 2503.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1097, pl. 597/10.
131. Battant de cloche. XIVe siècle. Fer. L. 90 mm. Rougiers, 4242.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1097, pl. 398/7.
132. Battant de cloche. XIVe siècle. Bois de cerf. L. 85 mm. Rougiers, 2629.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1026, pl. 376/2.
133. Battant de cloche. 2ème moitié XIVe siècle. Os. L. 90 mm. Rougiers, 2748.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1026, pl. 376/1.
134. Battant de cloche. Milieu XIIIe siècle. Bois de cerf. L. 73 mm. Rougiers, 3108.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1025, pl. 375/12.
135. Petite force. XIIe-XIIIe siècles. Fer. L. 90 mm. Embrum. Musée de Gap. 203.
136. Sceau, matrice de P. Galaup. XIVe siècle. Bronze. D. 19 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. Coll. privée (G. Savès). Force dans le champ.
H. Gilles, 1974, p. 18.
137. Représentation de bergers. 2ème moitié XIIe siècle. Chapiteau. Arles, Saint-Trophime, galerie Est du cloître.

Annonciation aux bergers qui, revêtus de cagoules, gardent des chèvres.
W. S. Stoddard, 1973, fig. 328.



137

138. Représentation de bergers. Vers 1340. Peinture anonyme. Aix-en-Provence, musée Granet. Adoration des bergers. A proximité de la crèche, des bergers gardent leurs moutons, aidés de leurs chiens ; l'un d'eux joue de la flûte. Ils sont vêtus de cottes qui descendent jusqu'aux genoux.
E. Castelnuovo, 1962, fig. 18.
139. Fer à cheval. 2e moitié XIVe siècle. Fer. D. 105 mm. Rougiers, 1365.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1093, pl. 396/3.
140. Fer à cheval. Milieu XIVe siècle. Fer. D. 92 mm. Rougiers, 2159.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1093, pl. 396/1.
141. Fer à mulet. XIVe siècle. Fer. L. 51 mm. Rougiers, 24. sans étampure, avec 2 tiges de fixation.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1090, pl. 396/12.
142. Dé de sous-ventrière avec ardillon. Fin XIIIe-début XIVe siècles. Fer. L. 103 mm. Rougiers, 403.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1178, pl. 422/4.
143. Dé de sous-ventrière. XIVe siècle. Fer. L. 100 mm. Rougiers, 535.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1177, pl. 422/1.



139



142



143



144

144. Mors. XIVe siècle ? Fer. L. 150 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. Coll. privée (G. Savès).
145. Plombs de pêche. XIIIe siècle. Plomb. Saint-Maximin (Var), Cadrix.
146. Hameçon. XIIIe siècle. Fer. L. 30 mm. Saint-Maximin (Var), Cadrix.
147. Scène de pêche, vers 1460-70. Enluminure, 127 x 168 cm. Provence ou Anjou, entourage du roi René. Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cod. 2597, folio 55.
Voici une des célèbres illustrations du manuscrit du *Cœur d'Amour Epris* (poème allégorique composé par le roi René, auquel cet exemplaire a vraisemblablement appartenu) : *Cœur, Désir et Largesse* abordent l'île des dames marinières. Deux d'entre elles, Amitié et Compagnie, pêchent à la ligne des maquereaux. Ce poisson, dit le texte, *savoureux et très sain pour l'amant qui a le mal d'aimer*, se prend en abondance si on le pêche la nuit. Aussi fidèle au texte que réaliste, le peintre en a restitué la forme et les stries argentées. Le toit de la hutte évoque celui des cabanes des gardians de Camargue, et des paquets de roseaux rembourrent les bords de la barque des arrivants.
D. Thoss, 1978, n° 35, pp. 130-134.

de l'activité domestique à l'artisanat

Dans cette économie longtemps quasi autarcique et qui semble en bien des cas ne s'être vraiment ouverte au commerce qu'à partir du XIII^e siècle (mis à part les milieux seigneuriaux ou urbains aptes à manier précocément l'argent ou même l'or indispensables), tout ou presque devait être fait sur place. Chaque paysan était aussi artisan — l'inverse étant sans doute longtemps aussi vrai comme le montrent à la fin du moyen âge, lorsque les textes et la diversité des fonctions se développent, les mentions d'achats ou d'exploitation de terre réalisées par les bouchers, meuniers, forgerons, maréchaux-ferrands ou même potiers et verriers cependant alors itinérants par nécessité fonctionnelle.

Sans doute trouvait-on ainsi dans chaque agglomération ou au bourg le plus proche les moyens de construire des bâtiments élémentaires, de ferrer les mules et les roncins, de fabriquer ou de réparer les outils de labour et de métier, les objets domestiques usuels, les vêtements sous leur forme la plus simple. Les traces de telles activités sont nombreuses dans les fouilles et significatives en elles-mêmes.

Avec le développement du machinisme et du commerce, de véritables ateliers pouvaient cependant s'organiser dont l'impact en milieu rural dut être réel même s'il n'est perçu encore qu'incomplètement. Certains n'exigeaient qu'un apport de matière première que le paysan ou l'éleveur pouvait fournir facilement, trouvant ainsi un complément de ressource non négligeable. Outre la première manuten-

tion de la laine ou des peaux, l'on peut citer entre autres le ramassage des produits tinctoriaux (noix de galle du chêne pour la couleur noire, genêt ou safran donnant les teintes jaunes, graines du chêne-kermès si recherchées en Provence comme en Languedoc pour les beaux vermillons, garance du Comtat, sans oublier les terres à pastel de Montpellier ou de Toulouse) ou des bois des cervidés et des os indispensables au travail des tourneurs, des osiers et des joncs utilisés dans la vannerie, etc... D'autres supposaient un travail plus spécialisé. Parmi eux, l'exploitation des produits de la forêt (bois de charpente, de menuiserie comme de tonnellerie) et les fours à chaux qui y étaient souvent implantés. Mais aussi le travail de la pierre (outre la construction, la fabrication des meules et mortiers dont les ateliers sinon les carrières restent encore à découvrir), du métal, de la terre (tuiliers et potiers) ou du verre. La documentation déjà abondante rassemblée sur ces derniers métiers montre de façon très neuve leur importance dans les campagnes au cours des XII^e-XV^e siècles. L'organisation de tels ateliers, liés à une technologie et à une organisation commerciale développées, leur donne une structure originale. Leur implantation sur des terroirs et des *castra* d'occupation souvent ancienne dut contribuer parfois brutalement à en modifier l'économie, comme dans les régions de Saint-Maximin ou d'Uzès, favorisant ainsi la symbiose qui commençait à se produire entre les civilisations urbaine et rurale dont les témoignages tendent alors à se confondre quelque peu.

LAINES ET CUIRS.

Dispersé partout mais surtout florissant dans les régions montagneuses et forestières riches en pâturages, l'élevage donnait lieu à de multiples travaux. La tonte était effectuée à l'aide de forces ou de grands ciseaux, les premières restant curieusement presque absentes de la documentation archéologique régionale alors que les seconds sont très bien représentés dès le début du XIIIe siècle dans ces provinces méridionales où leur diffusion dut être rapide. Les laines étaient ensuite lavées et désuintées, souvent à l'aide des cendres issues des foyers domestiques et conservées avec soin dans des fosses ou des dépotoirs inclus parfois dans les habitations. Puis venaient le filage au fuseau ou au rouet et le tissage réalisés au village (cf. les nombreuses fusaïoles de pierre ou de terre cuite, parfois façonnées dans des céramiques décorées brisées et réemployées, auxquelles s'ajoutent quelques éléments en bois et peut-être quelques poids de métier à tisser). Le travail se poursuivait ensuite dans les paroires ou moulins à foulons (sorte de marteau-pilon actionné par l'eau qui venait frapper le tissu), où le drap prenait tenue et solidité. Propriétés comtales ou seigneuriales, laïques ou ecclésiastiques, ces paroires furent souvent installés près d'un moulin à blé sur un cours d'eau ; leur nombre ne cesse de se multiplier, depuis les premières mentions du XIe siècle en Haute-Provence (archives de Saint-Victor, Lérins et Apt) jusqu'aux grandes séries du XIVe siècle.

Les peaux et les cuirs pouvaient de même être facilement travaillés ici — écorces, sel et pierres à calciner ne manquent pas aussi bien pour l'épilage que pour le tannage souvent fait dans des fosses (cauquière) où l'on entacsait

les peaux avec de la chaux et des cendres. Les variantes sont grandes depuis le travail artisanal dans les villages bien attesté par de nombreux outils jusqu'aux fabriques réelles mentionnées en général à partir du XIIIe siècle (Grasse, Nice, Manosque, Riez et toutes les villes de Haute-Provence et du Haut-Languedoc) ; Marseille, Toulouse et Montpellier exportaient jusqu'aux foires de Champagne, en Flandres et même jusqu'à Londres leurs *cordouans* (cuirs) fabriqués sur place ou parfois importés d'Espagne.

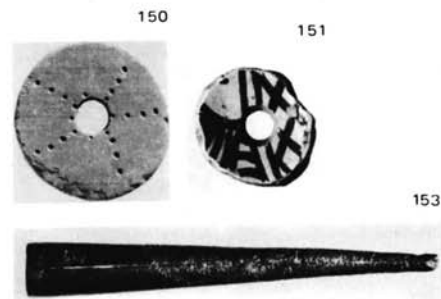
L'os lui-même et les bois de cervidés étaient travaillés avec soin, aussi bien dans les villes que dans les villages, comme le prouvent les nombreuses découvertes d'objets finis ou en cours de fabrication dénombrées récemment.

148 Fusaïoles. XIe siècle. Céramiques. a-b. D. 35 et 29 mm. Cucuron (Vaucluse), Le Castellas. Retraillées dans des poteries grises.

149 Fusaïoles. XIIIe siècle. Stéatite. D. 29 et 34 mm. Montségur. *Musée de Montségur*, 28/67 et 115/67. Montségur..., 1980, pp. 211-215.

150 Fusaïoles. Milieu XIVe siècle. Argilite. a-b. D. 40 et 35 mm. Rougiers, 62 et 3244. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1007, pl. 372/8.

151. Fusaïole. XIVe siècle. Céramique. D. 41 mm. Rougiers, 548. Retraillée dans un bol valencien émaillé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1013, ph. 515.



152. Ebauche de fusaïole. XIVe siècle. Céramique. D. 52 mm. Rougiers, 203. Les fragments d'un bol pisan ayant servi à l'ébauche ont pu être recollés. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1012, ph. 520.

153. Tie de fuseau. Tôle de cuivre. L. 54 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée* (G. Savès).

154. Tie de fuseau. Tôle de cuivre. L. 59 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée* (G. Savès).

155. Tie de fuseau. Tôle de cuivre. L. 47 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée* (G. Savès).

156. Ciseaux. XIIIe siècle. Fer. L. 177 mm. Rougiers, 310. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1113, pl. 404/1.

157. Ciseaux. Début XIVe siècle. Fer et bronze. L. 98 mm. Rougiers, 3342. Tiges moulurées. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1116, pl. 405/4.

158. Ciseaux. XIVe siècle. Fer. L. 179 mm. Rougiers, 2896. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1115, pl. 404/19.

159. Ciseaux. XIVe siècle. Fer. L. 120 mm. Rougiers, 1443. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1115, pl. 404/16.



170



174



176



177



160. Anneau de ciseaux. XIVe siècle. L. 66 mm. Rougiers, 2510. Quatre petits lions en relief.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1117, pl. 405/6.
161. Ciseaux. XIIIe siècle. Fer. L. 250 mm. Montségur. *Musée de Montségur*, 48/73. Poinçon sur la lame, tête de rivet incisée.
Montségur..., 1980, p. 203.



162

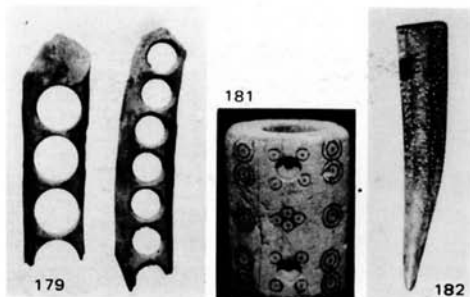


163

162. Dé à coudre. XVe siècle. Tôle de cuivre. H. 25,5 mm. Rougiers, 2509.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1119, pl. 405/13.
163. Dé à coudre. XIIIe siècle. Bronze. H. 27 mm. Rougiers, 611.
D. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1118, pl. 405/10.
164. Dé à coudre. XVe siècle. Tôle de cuivre. H. 18,5 mm. Rougiers, 3541.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1120, pl. 405/19.
165. Petit dé à coudre. XVe siècle ? Bronze. H. 15 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée* (G. Savès).

166. Alène. Milieu XVe siècle. Os. L. 122 mm. Rougiers, 818.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1028, pl. 375/1.
167. Alène. Milieu XVe siècle. Os. L. 80 mm. Rougiers, 2158.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1028, pl. 375/2.
168. Aiguille. Milieu XVe siècle. Os. L. 91 mm. Rougiers, 3003.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1028, pl. 375/3.
169. Aiguille. 2e moitié XVe siècle. Bois de cerf. L. 65 mm. Rougiers, 2082.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1028, pl. 375/10.
170. Aiguille. Milieu XIV siècle. Bois de cerf. L. 74 mm. Rougiers, 2494.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1028, pl. 375/5.
171. Aiguille. 2e moitié XVe siècle. Bois de cerf. L. 79 mm. Rougiers, 230.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1027, pl. 375/4.
172. Epingles à tête boulée. Bronze. L. 40 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée* (G. Savès).
173. Paroir. XIIIe siècle. Fer. L. 153 mm. Saint-Maximin (Var), Cadrix. Tige torsadée.
174. Paroir. XVe siècle. Fer. L. 110 mm. Rougiers, 2654. Tige torsadée.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1110, pl. 403/6.

175. Emporte-pièce. XVe siècle. Fer. L. 130 mm. Rougiers, 3090.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1111, pl. 403/31.
176. Emporte-pièce. XVe siècle. Fer. L. 124 mm. Rougiers, 1968.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1111, pl. 403/2.
177. Alène. Fin XVe siècle. Fer. L. 78 mm. Rougiers, 2558.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1121, pl. 405/7.
178. Echoppe de cordonnier, vers 1350-60. Tempera sur bois. Peintre catalan proche de Ramon Destorrents. *Manres a, cathédrale, retable de saint Marc (détail)*.
Selon la *Légende dorée*, cet épisode de la vie de saint Marc eut lieu à Alexandrie (seuls les chapeaux de fantaisie des spectateurs du miracle debout à droite font allusion à ce contexte oriental), mais le peintre, avec la précision du miniaturiste qu'il fut également, a détaillé l'éventaire d'un cordonnier médiéval : tréteaux dressés sur une estrade de bois, plateau recouvert d'une nappe, servant à la fois pour exposer à la vente les produits finis, et pour poser les outils des artisans. Ceux-ci travaillent assis, une pièce de cuir protégeant leurs genoux. Outre un paire de gros ciseaux commune aux trois cordonniers, chacun dispose de deux alènes, peut-être de gabarit différent. L'outil est muni de deux pointes de part et d'autre d'un pommeau de bois, avec lequel l'artisan le manie. C'est la pointe de fer de son alène qui vient de se casser dans la main du cordonnier coiffé d'un chapeau de drap, alors qu'il réparait les chaussures de saint Marc ; celui-ci (scène de droite) va guérir miraculeusement la blessure.
179. Déchets de coupe circulaire. Fin XVe siècle. Os. Avignon, Petit Palais.
180. Barre en os. Fin XVe siècle. Os. L. 62 mm. Avignon, Petit Palais.



179. Bobine. Fin XIIe-début XIIIe siècle. Os. L. 31 mm. Rougiers, 1990. Cercles oculés gravés.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1033, pl. 373/13.
181. Bobine. Fin XIIe-début XIIIe siècle. Os. L. 31 mm. Rougiers, 1990. Cercles oculés gravés.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1033, pl. 373/13.
182. Corne. Fin XIIIe siècle. Bois de cerf. L. 105 mm. Rougiers, 2925. Semis de points gravés.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1024, pl. 375/15.
183. Noix d'arbalète. Os. D. 24 mm. Avignon, Petit Palais.
184. Manche d'outil. XIVe siècle. Bois de cerf et fer. L. 170 mm. Rougiers, 3545.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1108, pl. 401/8.

TRAVAIL DU BOIS.

Beaucoup plus importantes et plus diverses qu'aujourd'hui, les forêts aux essences variées constituaient un milieu naturel à la fois sauvage, dangereux et riche. De nombreuses dégradations devaient l'atteindre avant qu'un réel souci de protection et d'exploitation rationnelle ne se manifeste, bien affirmé cependant dès le XVe siècle. Entamés par les défrichements, les bois furent longtemps soumis aussi aux ravages causés par les troupeaux — ovins, chèvres et porcs y pâturent quasi librement et dévorant aussi bien les glands que les jeunes pousses ou les feuilles fraîches. La multiplication des fours à chaux grands consommateurs de combustible et pour cela implantés dans les forêts et la fabrication du

charbon de bois nécessaire aux forges entraînaient des coupes abusives, auxquelles s'ajoutaient encore les déprédations causées par les ateliers de verriers ou de potiers. Les besoins étaient d'autre part grands en bois de charpente, de menuiserie et de chauffage. La confection des tonneaux en chêne ou en mélèze et de la vaisselle (vinaire ou de table) qui alimentaient les marchés de Manosqué et de sa région, comme la fabrication de quantité d'objets usuels multipliaient les atteintes plus ou moins contrôlées qui ne laissaient guère à la forêt le temps de se reconstituer. La découverte de nombreux outils destinés au travail du bois dans les habitations paysannes montre la généralisation de cette activité exercée en ville par des corporations distinctes (menuisiers et charpentiers se spécialisant dès la seconde moitié du XIVe siècle au moins). En quelques cas, l'étude stratigraphique des pollens et des charbons signale également l'évolution de certaines réserves forestières où, comme dans le massif de la Sainte Baume, les essences nobles — chêne, hêtre et noyer en particulier — s'effacèrent peu à peu devant le pin ou les arbustes liés à la dégradation de la forêt.

TRAVAIL DU METAL.

Très peu nombreux dans les niveaux antérieurs au XIIIe siècle et alors le plus souvent usuels (couteaux, épérons parfois ou boucles de ceinture), les objets métalliques ne cessent ensuite de se multiplier sous des faciès divers où la qualité technologique et le goût du décor — voire du luxe — sont parfois remarquables. Mis à part quelques très rares objets en métaux précieux (or, argent) ou en plomb, il

s'agit le plus souvent d'un mobilier de fer ou d'acier devenu prépondérant aux XIVe et XVe siècles et d'objets en cuivre ou bronze dont la fabrication, le commerce et l'emploi se perpétuent longuement en ces milieux méditerranéens.

Les premiers semblent issus d'ateliers très variés. Certains, de qualité médiocre, purent parvenir des forges locales (quincaillerie diverse, fers à chevaux ou mulets à bords ondulés ou non, couteaux simples, etc...). D'autres frappent en revanche par leur qualité, tels certains outils agricoles ou domestiques et surtout les couteaux et dagues aux lames souvent très soigneusement façonnées (acier pour les tranchants) et parfois damasquinées. La présence de poinçons sur certains de ces objets prouve sans conteste leur production dans des ateliers spécialisés aptes à fabriquer un matériel assez divers (*cf.* n° 201 - 202 : couteaux et ciseaux portant le même poinçon) et sans doute à le vendre largement.

Les mêmes remarques s'appliquent aux objets de cuivre et de bronze (pompeaux et gardes, objets d'habillement...) dont le nombre et les variantes typologiques et chronologiques ne laissent pas de surprendre. Souvent dorés et très soigneusement décorés à l'origine, à l'instar des bijoux véritables, ces objets évoluent ensuite soit vers des formes sobres dans leur relative massivité (bronze gravé) soit vers des fabrications plus légères et vite multipliées. Des styles s'affirment ainsi, dont la diffusion semble très rapide dans ces provinces méditerranéennes. S'il n'est pas encore possible de cerner l'emplacement exact du ou des ateliers créateurs peut-être à chercher principalement à l'origine dans la région toulousaine — de nombreux ateliers secondaires ayant pu exister aussi bien



185



187

188



189



196



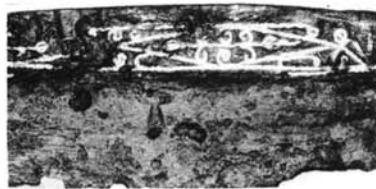
190



198



199



201 203

dans le Comtat que vers les Alpes — il paraît certain qu'il s'agissait d'officines importantes dont les produits (même inachevés) étaient très vite commercialisés.

185. Marteau pied de biche. Milieu XIVe siècle. Fer. L. 88 mm. Rougiers, 785.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1111, pl. 403/4.

186. Fragments de scie. XIVe siècle. Fer. L. 145 ; L. 115 mm. Rougiers, 2616, 3123.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1106.

187. Scie. XIIIe siècle. Fer. L. 253 mm. Montségur. *Musée de Montségur*, 56/70. Montségur, 1980, p. 201.

188. Tenaille. XIVe siècle. Fer. L. 225 mm. Rougiers, 1894.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1109, pl. 402/7.

189. Pince de forgeron. XIIIe siècle. Fer. L. 300 mm. Montségur. *Musée de Montségur*, 17/76. Poinçon cruciforme. Montségur, 1980, p. 199.

190. Ciseau à bois. XIVe siècle. Fer. L. 120 mm. Rougiers, 965.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1107, pl. 401/3.

191. Ciseau à bois. XIVe siècle. Fer. L. 195 mm. Rougiers, 1622.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1107, pl. 401/11.

192. Ciseau à bois. XIVe siècle. Fer. L. 214 mm. Rougiers, 825.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1107, pl. 401/12.

193. Ciseau à bois. XIVe siècle. Fer. L. 191 mm. Rougiers, 972.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1107, pl. 401/13.

194. Vrille. XIVe siècle. Fer. L. 112 mm. Rougiers, 2617.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1108, pl. 402/9.

195. Vrille. XIVe siècle. Fer. L. 114 mm. Rougiers, 1636.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1108, pl. 402/14.

196. Vrille. XIVe siècle. Fer. L. 134 mm. Rougiers, 964.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1108, pl. 402/12.

197. Clous de charpente. Fer et bois. Rougiers.
G. Démians d'Archimbaud, 1975, p. 1168.

198. Couteau damasquiné et pionçonné. XIVe siècle. Fer et fil d'argent. L. 77,5 mm. Rougiers, 3519. Décor de volutes et arabesques.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1049, 1054, pl. 384/4.

199. Couteau damasquiné. XIVe siècle. Fer et fil d'argent. L. 98 mm. Rougiers, 3576.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1049, pl. 384/8.

200. Couteau damasquiné et poinçonné. XIVe siècle. Fer et fil d'argent. L. 125 mm. Rougiers, 2914.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, pp. 1049-1051, pl. 384/1.

201. Poinçon sur ciseaux. XIVe siècle. Fer. L. 143 mm. Rougiers, 1539. *T* large et renflé.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1113, pl. 404/5.

202. Poinçon sur couteau. Fin XIVe siècle. Fer. L. 102 mm. Rougiers, 3214. *T* large et renflé.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1054, pl. 384/20.

203. Poinçon sur couteau. Fin XIVe siècle. Fer. L. 101 mm. Rougiers, 1348. Motif à hampe verticale hachurée et extrémité bouletée.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, pp. 1046, 1054, pl. 384/17.



204



207

204. Boucles inachevées jumelées. XIVe siècle ? Bronze. L. 29 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.

205. Boucles inachevées jumelées. XIVe siècle ? Bronze. L. 55 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.

206. Boucle à traverse médiane non ébarbée. XIVe siècle ? Bronze. L. 29 mm. Toulouse, gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.

207. Moule à étain. XIVe-XVe siècles. Céramique. H. 165 mm. Toulouse, quartier Saint-Georges. *Institut catholique, Laboratoire d'archéologie*. Moule en céramique grise modelée, découvert dans un dépotoir de potier toulousain. C. Bacrabère, 1972, pp. 253-279, fig. VI, n° 51.

208. Lingots de plomb. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.

artisanat du verre

L'artisanat verrier dans le Midi méditerranéen, au Moyen Age, est important. Les sources écrites permettent de connaître les moyens de cet art, c'est-à-dire les matières premières, le combustible qui conditionne la présence des ateliers et les artisans.

Les cartes périodisées dressées à partir des textes et des données archéologiques font apparaître des zones verrières correspondant le plus souvent à des régions boisées (cf. n° 209, 210, 211). L'archéologie a révélé les structures et l'outillage de l'atelier. Les fours sont circulaires ou allongés. Les premiers sont réservés à la dernière fusion du verre. Autour de cette structure principale les verriers soufflaient les verres (cf. n° 212). La fonction des autres fours allongés est incertaine ; ces installations servaient sans doute à la préparation de la fritte ou à la recuisson des objets finis (cf. n° 213). Dans certains ateliers un four unique à multiples étages pouvait assurer ces différentes utilisations. De l'outillage métallique de verrier subsistent des fragments de cannes, tige de fer creuse utilisée pour souffler des objets et des fers qui servent à modeler les pièces déjà soufflées.

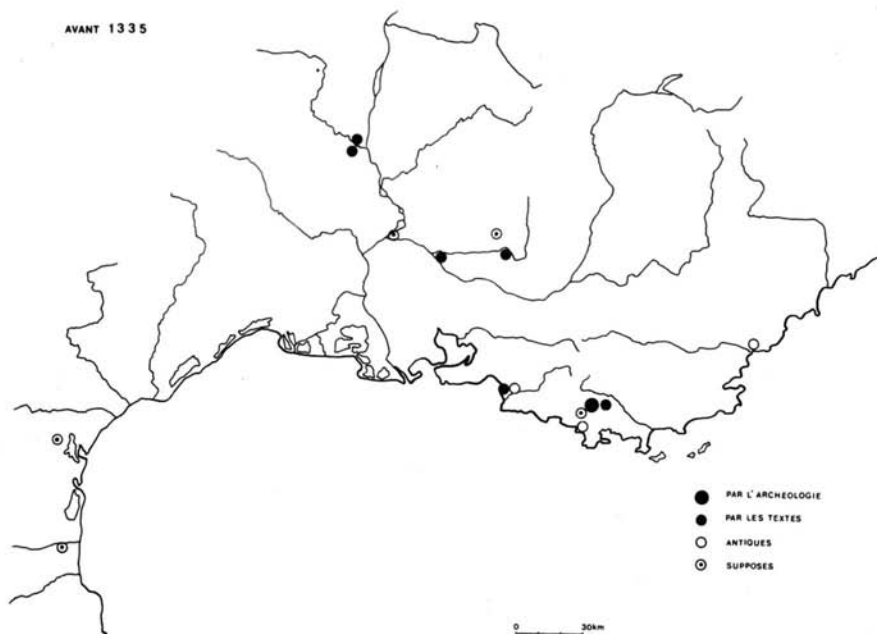
Les creusets, dans lesquels le mélange de sable, de chaux et de soude se transformait en verre, sont en argile réfractaire. Leur forme est tronconique, et leur rebord rentrant vers l'intérieur ou simplement effilé. La plupart de ces pots sont vitrifiés à l'intérieur et à l'extérieur ; dans les fonds, la masse de verre souvent importante s'est cristallisée. Sur les creusets de petite taille, réservés à la fusion du verre coloré, subsistent des coulées de verre bleu ou rouge.

Il ne reste rien des outils en bois. Il existait pourtant des moules pour imprimer un décor moulé sur les objets.

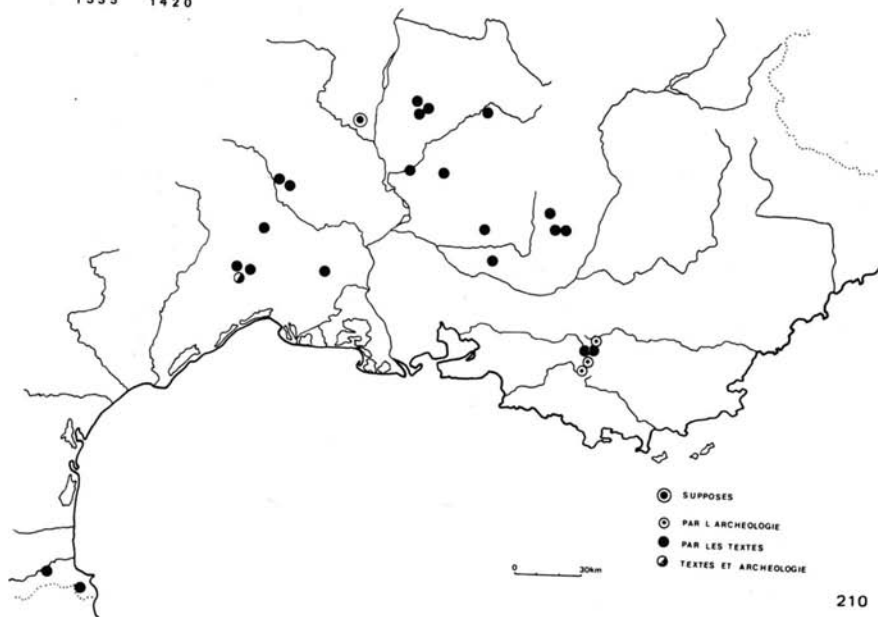
Au XIV^e siècle le gobelet trapu ou très exceptionnellement haut est le verre le plus fréquemment produit. Cette forme simple, apparue dès la 2^e moitié du XIII^e siècle, supplante les verres à tige dont un seul type à tige massive et coupe côtelée subsiste au tout début du XII^e siècle. Le verre fin, décoré de petits motifs géométriques moulés, caractérise ces gobelets comparables dans leur matière à des coupelles qui ne sont pas toujours ornementées. Une gobeleterie plus luxueuse consiste en des verres, des coupelles et des fioles dont la matière incolore est rehaussée par un décor rapporté de filets bleus.

Cette ornementation s'enroule autour des goulots des fioles ou plus savamment dessine des arabesques, des trames de losanges ou des motifs étoilés sur les parois des gobelets et des coupelles. D'autres récipients de verre sont représentés par des fioles au goulot double torsadé et surtout par des bouteilles en verre vert épais à panse globulaire et long col cylindrique. Deux procédés d'ornementation caractérisent ces objets : un décor moulé couvre le fond et la panse, alors que le goulot est bagué d'un cordon lisse ou incisé.

Les verres à boire du XV^e siècle sont de formes plus diversifiées : le gobelet bas décoré de côtes ou d'arceaux moulés subsiste ; des verres côtelés reposent sur des pieds annulaires, et des verres à tige réapparaissent. L'origine de ces verreries du XV^e siècle est encore inconnue ; l'importance des ateliers à cette époque suggère cependant une production régionale.



209



210

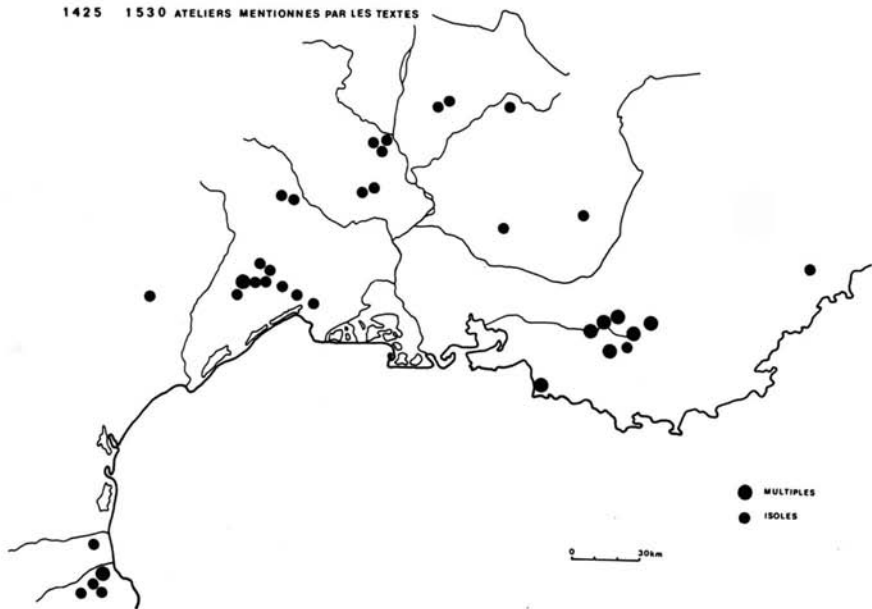
209- Ateliers de verriers : avant 1335 ;
210- 1335-1420 ; 1425 à 1530.

211. Seules quelques scories éparses laissent supposer la présence d'ateliers antiques encore hypothétiques ; Parmi les treize ateliers recensés entre le XIIe siècle et 1335, huit peuvent être considérés comme certains. Ils se situent dans quatre zones : la vallée de l'Ardèche, la région toulonnaise, le Lubéron et Marseille. La plupart apparaissent à la fin du XIIIe siècle, période d'un grand essor pour l'artisanat verrier. L'importance du rôle des communautés religieuses dans le développement de cet art est ici nettement affirmé : presque tous gravitent autour des monastères (Saint-Laurent d'Ardèche, Saint-Laurent de Carnols, Saint-Symphorien de Buoux, Planier et Orvès).

Le XIVe siècle est le temps de l'épanouissement de l'artisan du verre. Rares sont les ateliers dispersés. Les zones de concentration de fabriques forestières sont notables au nord du Lubéron, dans la partie occidentale du Var et dans les montagnes entre Montpellier et Alès.

A l'extrême fin du moyen âge, les zones verrières s'accroissent. Le second quart du XVe siècle constitue un tournant essentiel dans l'histoire des verreries provençales. En effet, dès 1425, la Provence voit affluer sur ses terres, où une tradition verrière était déjà bien implantée, de nouveaux artisans italiens qui vont créer et développer des ateliers importants tous concentrés dans le bassin de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. Le dynamisme italien s'étendra vers les années 1470 dans le Comtat autour des cités de Goult et de Valsaintes. Ailleurs, aucun élément nouveau ne modifie fondamentalement les cartes précédentes : les zones verrières au pied des Cévennes et en Roussillon, au pied des Pyrénées se développent.

D. Foy, 1981.



211

212. Maquette d'un four de verrier. 2e moitié XIVe siècle. Saint-Maximin (Var), Cadrix.

Dans les structures réaménagées d'un castrum du XIe siècle abandonné, un four circulaire en pierres et argile réfractaire a été bâti (contre un mur de l'enceinte primitive). Un couloir tronconique mène à l'alandier où le bois était enfourné. A l'autre extrémité du foyer, une ouverture servait à enlever les cendres. Au-dessus, la sole (circulaire) portait environ six creusets remplis d'un mélange vitrifiable. La voûte en forme de calotte était percée d'ouverts par lesquels les artisans pouvaient prélever, au bout de leur canne une petite quantité du verre des creusets pour souffler les objets.

D. Foy, 1979 (à paraître) ; *id.*, 1981, pp. 310-316.

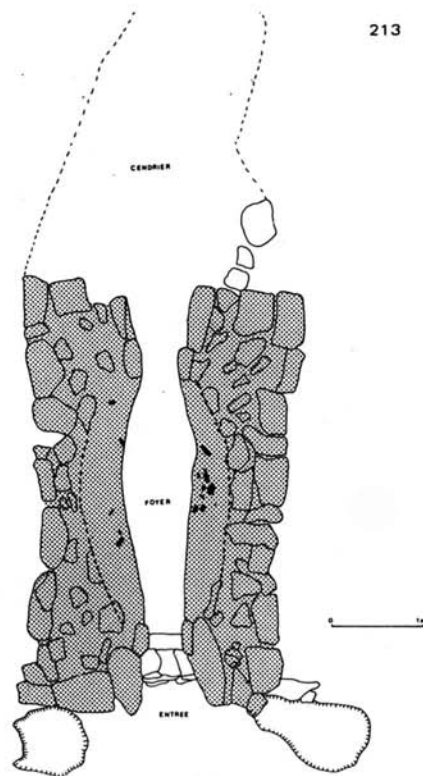
213. Four de verrier, fin XIIIe siècle. Signes (Var), Planier.

Cette structure rectangulaire de 5 m de long environ est faite de blocs de calcaire extraits du rocher et de basalte. Les parois intérieures sont tapissées d'argile réfractaire dans laquelle sont envoyés des fragments de creusets. La sole disparue formait vraisemblablement deux banquettes au-dessus et de part et d'autre du foyer allongé. La fonction du four, incertaine, était la préparation de la fritte ou bien la cuisson des objets finis. Deux fosses, de chaque côté de l'entrée où l'on enfournait le bois, portaient sans doute les supports du toit de branchages.

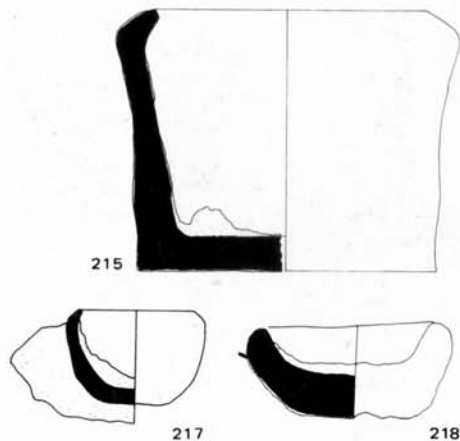
D. Foy, 1981, p. 301 et fig, 29 et 30.

214. Creuset tronconique. 2ème quart XIVe siècle. Céramique. H. 170 ; d. ouv. 320 mm. Claret (Hérault), La Seube. Montpellier, Direction des Antiquités Historiques du Languedoc-Roussillon. Verre cristallisé sur le fond.

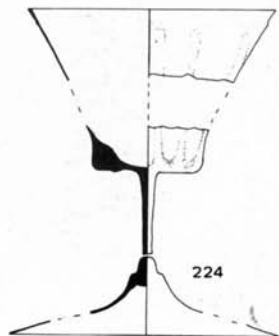
N. Lambert, 1972, pp. 77-116 ; D. Foy, 1981, p. 334, pl. 71.



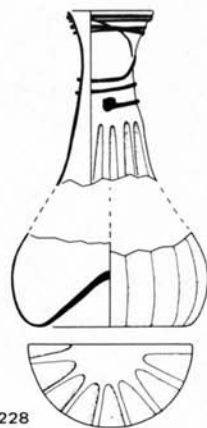
213



215. Creuset cylindrique. Fin XIII^e siècle. Céramique. H. 230, d. base 250 mm. Signes (Var), Planier. *Toulon, C.D.A.V.* Verre cristallisé au fond. D. Foy, 1981, p. 333, pl. 60.
216. Creuset cylindrique. XIV^e siècle. Céramique. H. 160 ; d. base 280 mm. Rougiers, 4203. Verre cristallisé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1325, pl. 445/1.
217. Petit creuset tronconique. Fin XIII^e siècle. Céramique. H. 45 ; d. base 30 mm. Signes (Var), Planier. *Toulon, C.D.A.V.* Verre cristallisé. D. Foy, 1981, p. 329, pl. 56/1.
218. Petit creuset. 2^e moitié XIV^e siècle. Céramique. H. 50 ; d. base 70 mm. Saint-Maximin (Var), Cadrix. Verre cristallisé et traces de verre rouge. D. Foy, 1981, p. 330, pl. 57/1 ; *idem*, à paraître, fig. 10.
219. Creuset tronconique. Fin XIII^e siècle. Céramique. H. 70 ; d. base 90 mm. Signes (Var), Planier. *Toulon, C.D.A.V.* Verre rouge et bleu. D. Foy, 1981, p. 329, pl. 56/5.
220. Creuset hémisphérique. Fin XIII^e siècle. Céramique. H. 42 ; d. base : 45 mm. Signes (Var), Planier. *Toulon, C.D.A.V.* Verre bleu. D. Foy, 1981, p. 329, pl. 57/5.



221. Pince de verrier. Fin XIII^e siècle. Fer. L. 145 mm. Signes (Var), Planier. *Toulon, C.D.A.V.* D. Foy, 1981, p. 323, pl. 54/1.
222. Fragments de canne. XIV^e siècle. Fer. Claret (Hérault), La Seube. *Montpellier, Direction des Antiquités historiques du Languedoc-Roussillon.* N. Lambert, 1972 ; D. Foy, 1981, p. 322, pl. 53/1-3.
223. Fragments de canne. XIV^e siècle. Fer. Saint Maximin (Var), Cadrix. D. Foy, 1981, p. 322, pl. 53/4-6.
224. Verre à tige. Début XIV^e siècle ? Verre. H. 139 ; d. sup. 105 mm. Avignon, Petit Palais. Côtes moulées sur la coupe. D. Foy, 1981, pp. 366-369, pl. 93/1.
225. Verre à tige et coupelle. XIII^e siècle ? Verre. H. 72 et 24 mm. Saint-Laurent des Aigouzes (Gard), Abbaye de Psalmodi. Filets rapportés sur le pied ; cordon bleu à la base de la coupelle. D. Foy, 1981, pp. 360-362, pl. 90/3 et 5.
226. Gobelet. XIV^e siècle. Verre. H. 92 ; d. ouv. 64 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Décor de filets bleus rapportés, et cordon pincé à la base. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, D. Foy, 1980, p. 153, fig. 62/9 ; D. Foy, 1981, p. 394, pl. 124/1.



228



231

227. Fond de coupelle. 1^{ère} moitié XIV^e siècle. Verre. H. 30 mm. Rougiers, 847. Filets bleus rapportés et cordon pincé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1308, pl. 457/6 ; D. Foy, 1981, p. 395, pl. 127/2.
228. Fiole. 1^{ère} moitié XIV^e siècle. Verre. H. 160 mm. Rougiers, 132. Côtes moulées et filets bleus rapportés. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1311, pl. 465 ; D. Foy, 1975, p. 112, fig. 6/1 ; D. Foy, 1981, p. 398, pl. 131.
229. Fragment de coupelle. 1^{ère} moitié XIV^e siècle. Verre. Rougiers, 863. Décor bleu rapporté. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1309, pl. 455/3 ; D. Foy, 1981, p. 397, pl. 129/2.
230. Goulot de fiole. XIV^e siècle. Verre. H. 235 ; d. ouv. 50 mm. Avignon, Petit Palais. Filets bleus rapportés. D. Foy, 1981, p. 393, pl. 132/1.
231. Goulot de fiole. XIV^e siècle. Verre. H. 150 ; d. ouv. 40 mm. Avignon, Petit Palais. Filets bleus rapportés. D. Foy, 1981, p. 393, pl. 132/2.
232. Anneau. 1^{ère} moitié XIV^e siècle. Verre. Rougiers, 238. Décor bleu rapporté. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1297, pl. 447/5 ; D. Foy, 1981, p. 371, pl. 97/23.



233



234



235



237



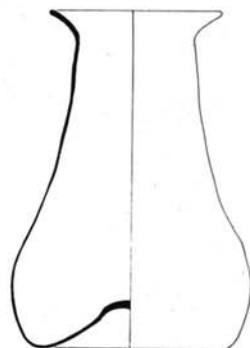
240



242



243



245

233. Coupelle tronconique. 1ère moitié XIVe siècle. Verre. H. 55 ; d. ouv. 133 mm. Rougiers, 535.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1305, pl. 455/1 ; D. Foy, 1981, p. 390, pl. 118/1.

234. Coupelle à marli concave. 2ème moitié XIVe siècle. Verre. H. 44,5 ; d. sup. : 110 mm. Saint-Maximin (Var), Cadrix. D. Foy, 1981, p. 392, pl. 122/2.

235. Bouteille. XIVe siècle. Verre. H. 300 ; d. ouv. 35 mm. Cannes, *Chapelle Saint-Pierre. Monastère Saint-Honorat de Lérins*. Décor moulé sur la panse et le fond, cordon rapporté autour du goulot.

D. Foy, 1981, p. 403, pl. 139.

236. Goulot. XIVe siècle. Verre. H. 195 ; d. ouv. 42 mm. Avignon, Petit Palais. Cordon rapporté et incisé.

D. Foy, 1981, pp. 403-407, pl. 150/1.

237. Goulot. XIVe siècle. Verre. H. 160 ; d. ouv. 38 mm. Avignon, Petit Palais. Cordon rapporté.

D. Foy, 1981, p. 403, pl. 145/1.

238. Goulot. XIVe siècle. Verre. H. 100 ; d. ouv. 65 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Cordon rapporté.

D. Foy, 1981, pp. 403-407, pl. 145/6.

239. Goulot double. XIVe siècle. Verre. H. 93 mm. Avignon, annexe mairie. D. Foy, 1981, p. 401, pl. 135/2.

240. Goulot double. 2ème moitié XIVe siècle. Verre. H. 165 mm. Saint-Maximin (Var), Cadrix. D. Foy, 1981, p. 401, pl. 135/5. *Id.*, à paraître, fig. 8.

241. Gobelet. 2ème moitié XIVe siècle. a. Verre. H. 133 ; d. ouv. 67 mm. Saint-Maximin (Var), Cadrix. Décor moulé. D. Foy, 1981, p. 389, pl. 112/5.

241. Gobelet. 2ème moitié XIVe siècle. b. Verre. H. 69 ; d. ouv. 70 mm. Saint-Maximin (Var), Cadrix. Décor moulé. D. Foy, 1981, pp. 386-390, pl. 112/4.

242. Gobelet, XIVe siècle. Verre. H. 40 ; d. ouv. 75 mm. Avignon, Petit Palais. Décor moulé. D. Foy, 1981, p. 386, pl. 111/1.

243. Fiole. XIVe-XVe siècles. Verre. H. 155 ; d. ouv. 25 mm. Avignon, Petit Palais.

244. Verre à pied. XVe siècle ? Verre. H. 104 ; d. ouv. 90 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Pied annulaire. Côtes moulées sur la coupe. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, D. Foy, 1980, p. 162, fig. 67/3 ; D. Foy, 1981, p. 416, pl. 159/1.

245. Urinal. XVe siècle ? Verre. H. 210 ; d. ouv. 107 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, D. Foy, 1980, p. 158, fig. 64 ; D. Foy, 1981, pl. 166.

246. Diffusion des productions de l'atelier de Peyra-Ficha à Ollières (Var) d'après les textes : 1ère moitié du XVIe siècle. Le secteur d'activité des marchands est naturellement limité au sud par la Méditerranée, au nord par une ligne passant par Arles, Salon et Sisteron. A l'ouest aucun produit n'allait au-delà du Rhône. En Provence orientale les verreries atteignaient Fréjus. Cette vente était assurée par une dizaine de marchands d'origine italienne, chacun ayant une zone d'action bien circonscrite. Ces limites assuraient ainsi aux négociants une sorte de monopole et les protégeaient de toute concurrence. Sans doute existait-il aussi des accords entre verriers. Ceci expliquerait l'absence des marchands de Peyra-Ficha dans le Comtat réservé au commerce de l'atelier de Goult, et à l'ouest du Rhône où les fabriques languedociennes étaient nombreuses.

P. Lombard, 1963.

D. Foy, 1981, pp. 550-552 et fig. 217.



38



40



42





241a



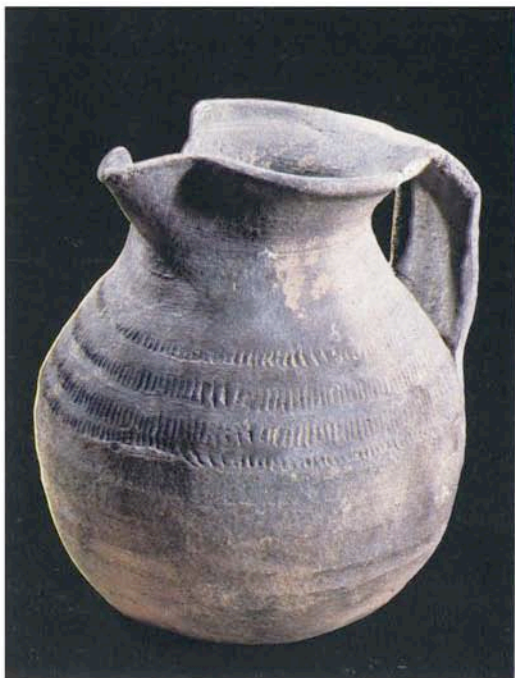
226



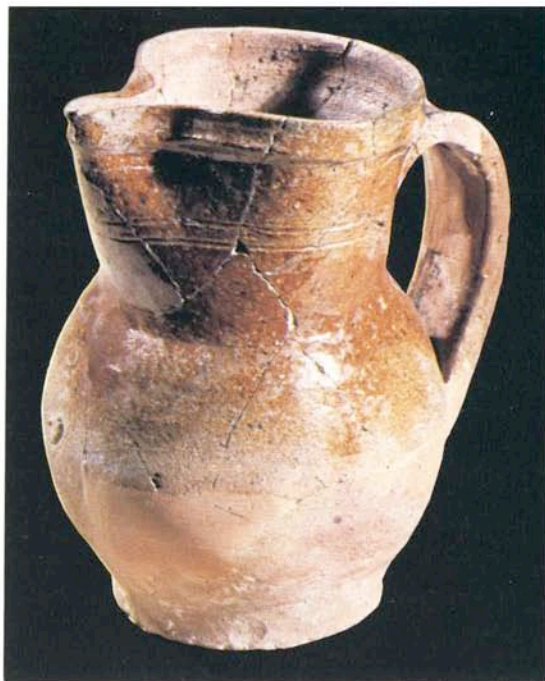
241b



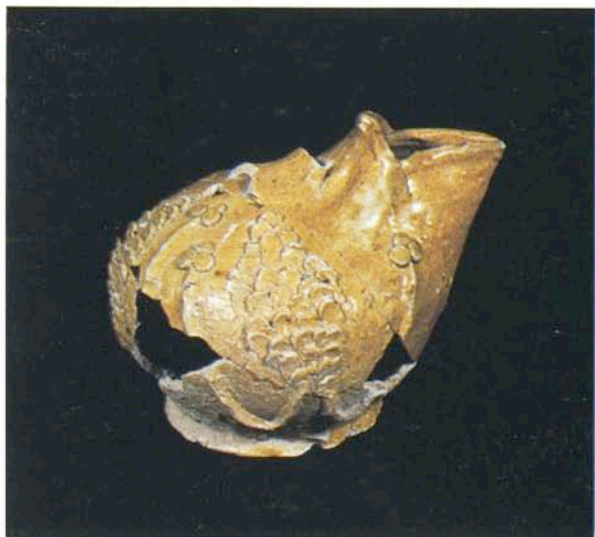
244



254



267



275



467



279



480



280



292



311



304

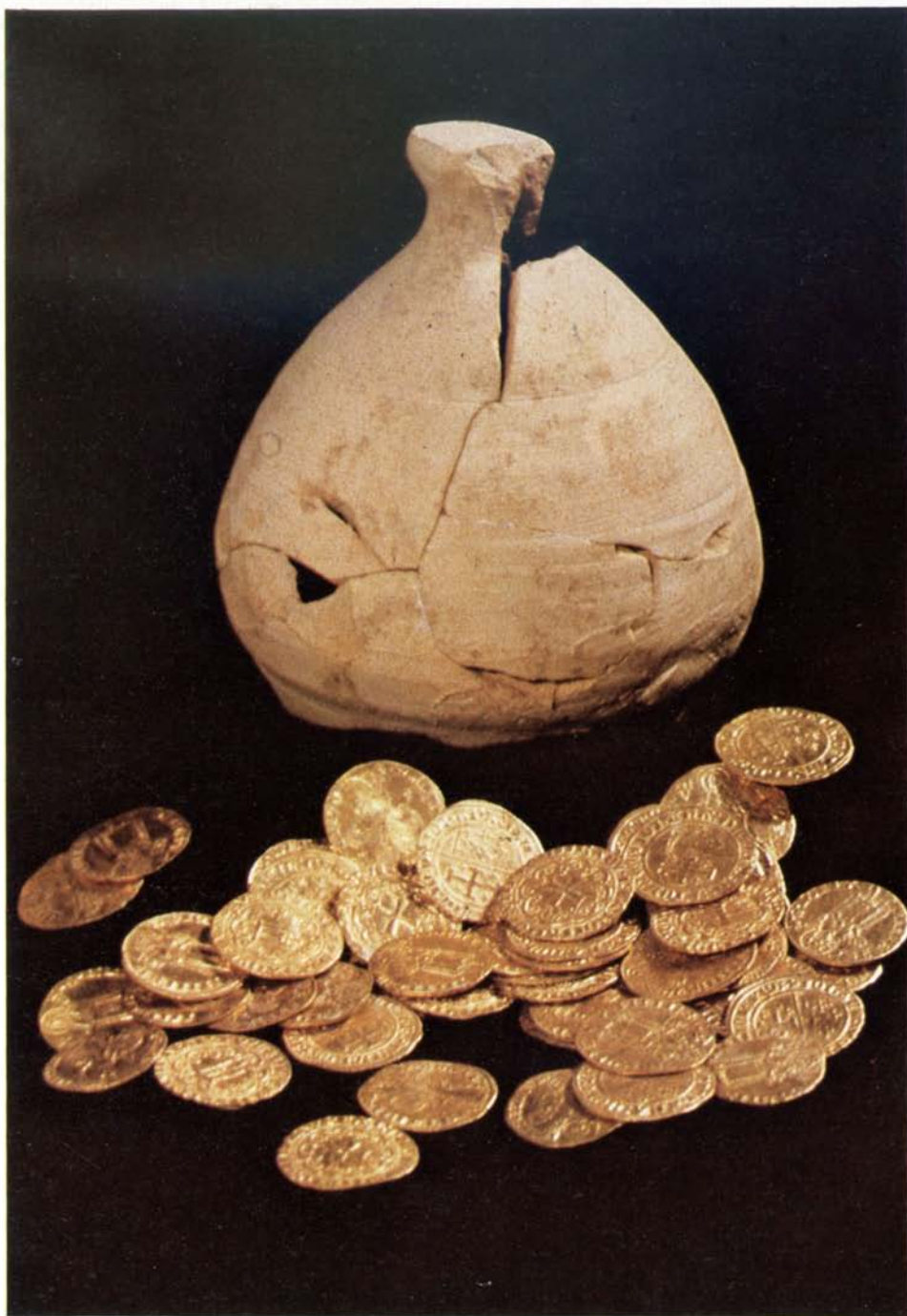


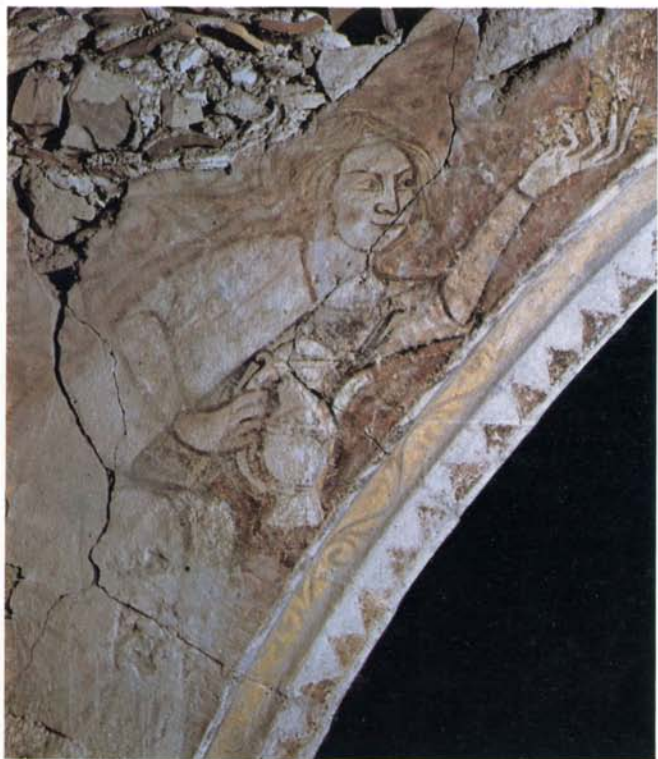
299



309

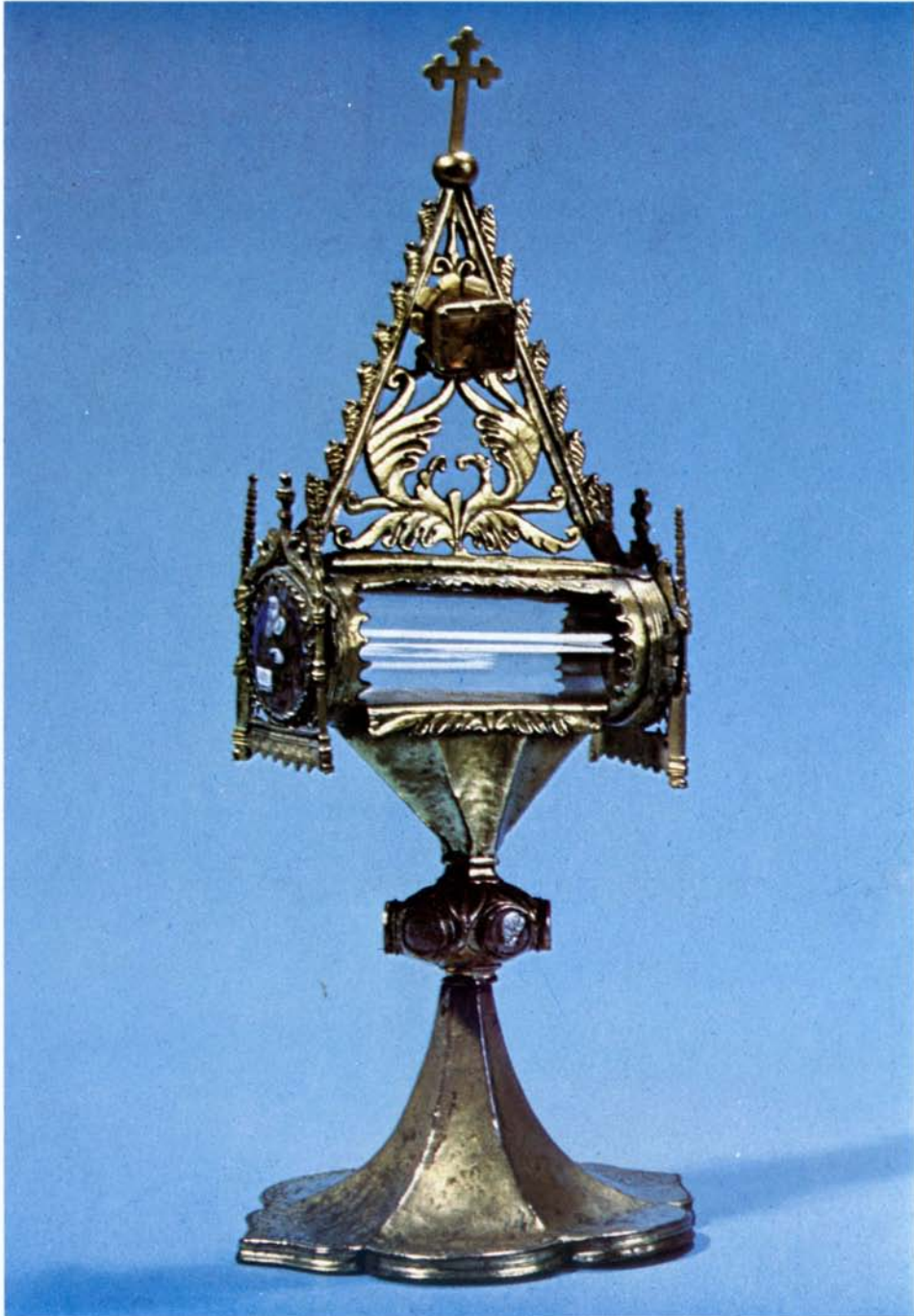








534





621

céramiques

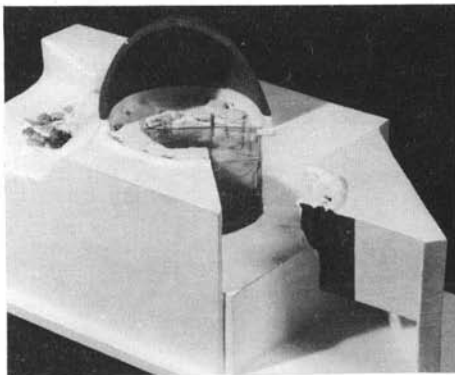
Bien peu était connu jusqu'à ces vingt dernières années du matériel en terre cuite utilisé dans ces régions comme des ateliers qui le produisirent au cours des XIe-XVe siècles. Or cette documentation est, de façon paradoxale pour un produit de si faible valeur marchande, particulièrement précieuse. Quasiment indestructible même brisée, la poterie si fragile et vite remplacée est l'un des meilleurs indices de datation qui permette d'interpréter habitat, atelier ou nécropole. Par sa technologie comme par sa plus ou moins grande commercialisation, elle est un témoin de l'histoire socio-économique d'une culture, d'une civilisation ; elle nous renseigne sur les gestes quotidiens, le genre d'alimentation, le luxe ou la pauvreté de ces demeures rurales ou urbaines où elle est trouvée en abondance, parfois aussi sur l'évolution des rites funéraires — l'étude des ateliers eux-mêmes permettant de suivre, de façon rare pour le Moyen Âge, les circuits artisanaux dans leur totalité.

Vaisselle de cuisine ou vaisselle de table ? La distinction ne se fait guère qu'au cours du milieu ou de la fin du XIIIe siècle, au moment où réapparaissent communément les glaçures et les décors peints sur les pièces de service (ou d'ornementation) désormais facilement différenciables des productions culinaires fabriquées en séries de plus en plus importantes. Jusque là en revanche seule la poterie grise dominait. Réalisée dans des fours simples, en cuisson réductrice, son imperméabilité est remarquable. Les formes sont toujours tournées avec soin et parfois ornées de stries ou de motifs plus ou moins complexes imprimés en creux sur le vase à l'aide de poinçons (Languedoc) ou de molettes (Provence). Mais la typologie sans doute fort bien adaptée aux besoins reste assez peu variée. Il s'agit le plus souvent de récipients allant au feu : "pégau" ou pichet à une anse, de taille petite ou moyenne, parfois à bec ponté (vallée du Rhône surtout), auxquels s'ajoutent quelques cruches et bouteilles puis, au XIIIe siècle surtout, des marmites à deux anses, de plus grande capacité et sans doute destinées à la préparation collective d'aliments répartis ensuite dans la vaisselle ouverte qui se développe alors — coupes de terre ou de bois dont le nombre semble peu à peu se multiplier.

Le phénomène s'accroît ensuite, avec le passage à la cuisson oxydante (pâtes claires ou rouges) et la réutilisation des glaçures plombifères ou stannifères redécouverte peut-être au contact de l'Orient et des terres islamiques, y compris d'Italie du Sud et d'Espagne. Les formes se diversifient en fonction de multiples besoins. Les marmites et leurs couvercles dominent. S'y ajoutent de multiples cruches qui supplantent peu à peu l'ancien "pégau". Les jattes, coupes, coupelles et écuelles font leur apparition ainsi quelques fait-tout ou poêlons, voire même des pots à châtaignes. Les couvre-feux se multiplient près des foyers tandis que la vaisselle de table se différencie nettement. Imitant les majoliques archaïques à décor vert et brun sur fond blanc d'Espagne ou même le sgraffito archaïque ligurien, ces régions méridionales adoptent très vite et utilisent avec maestria les techniques bien mises au point ailleurs, leur donnant un langage et une saveur propre. Coupes, écuelles et cruches, bientôt plats et pichets de toute taille forment ainsi un décor éclatant et festif tandis que les carrelages émaillés, au même décor, recouvrent les sols.

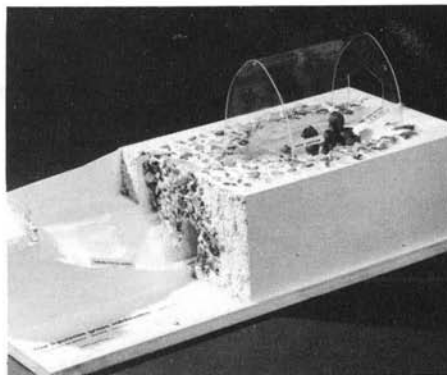
Les variantes de pâte signalent cependant des différenciations d'ateliers dont l'importance est grande. Les zones d'argile réfractaire (d'Uzès à Dieulefit) sont ainsi à la source de productions très caractéristiques largement diffusées en Languedoc comme sur la rive gauche du Rhône mais concurrencées en Provence centrale par les ateliers exploitant les kaolinites ferrugineuses fréquentes d'Ollières à Entrecasteaux. Ces matériaux se prêtaient cependant mal à la production non des carreaux de pavement mais des majoliques archaïques aux formes plus complexes. C'est donc dans les zones alluviales du Comtat et du Bas-Rhône, riches en argile calcaire, qu'il faut rechercher l'origine de ces productions somptueuses fabriquées vraisemblablement en plusieurs ateliers. Ainsi peut se définir actuellement l'existence de cet artisanat, l'un des plus anciens et féconds de ces régions mais presque ignoré des sources écrites sinon à l'extrême fin du Moyen Âge.

247. Carte des affleurements d'argile et des ateliers de potiers.
De nombreux affleurements d'argile kaolinique blanche sont connus de la région d'Uzès (Saint-Quentin-la-Poterie, Saint-Victor-les-Oules) à Bollène et Dieulefit. Ils ont donné lieu à un artisanat potier important depuis l'Antiquité, certains ateliers médiévaux étant maintenant fouillés (cf. n° 248-249). D'autres bancs d'argile ferrugineuse ont été utilisés à la même époque en Provence centrale pour la fabrication de la céramique commune (ateliers d'Ollières et de sa région, en cours d'étude). Les faïences ont en revanche une pâte à dominante calcaire ; deux faciès différents sont distinguables en fonction de la composition, ainsi que quelques petits sous-groupes d'importance mineure mais intéressants car ils peuvent signaler l'existence d'ateliers secondaires. Les principaux centres producteurs ont pu, d'après la zone de diffusion des céramiques, avoir été implantés dans le Comtat Venaissin et en Languedoc (les régions de Saint-Jean-de-Fos et de MontPELLIER, où se développa plus tard un artisanat important de la céramique, semblant cependant exclues).



248

248. Maquette d'un four de potier. XIIIe siècle. Saint-Victor-des-Oules (Gard). Elle a été conçue comme un document complémentaire des relevés et observations réalisés au cours de la fouille. A partir d'une petite excavation qui sert d'accès à la porte du foyer, une excavation grossièrement sphérique est réalisée en sape dans le sol géologique



249

249. Maquette d'un four de potier. XIIIe siècle. Bollène (Vaucluse), Saint-Blaise-de-Bauzon.
Ce four (BSB 187 D) est représenté tel qu'il a été découvert. Les parties restituées sont en plexiglas.
A partir d'une excavation dans le rocher, les parties basses du four ont été construites en pierres liées à l'argile

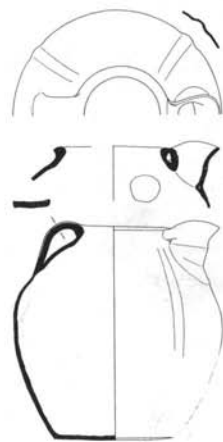
de rocher et d'argile sableuse sur environ 2,50 mètres de profondeur. Une coupe a été réalisée à la scie dans cette structure afin d'illustrer cette théorie de construction (elle est présentée sur un bloc pivotant). La couverture naturelle de cette fosse est ensuite percée régulièrement de trous de chauffe. La surface supérieure d'un diamètre d'environ, 2,50 mètre sert de sole où sont empilées les poteries à cuire. Une voûte, peut-être temporaire, devait recouvrir cette charge pour permettre la cuisson en atmosphère réductrice (voûte teintée sur la maquette). La stratigraphie du remplissage du four a été replacée dans le foyer afin de montrer les différentes étapes de son évolution : couches de cendres en période de production (marquées 7 et alternativement claires et foncées), couche d'éroulement de la sole ou fin d'utilisation du four (couche 6), couches d'abandon (couches 2 à 5).

Ce type de four de potier semble très courant dans le midi méditerranéen pendant tout le moyen-âge, du moins jusqu'au XIIIe siècle (emploi de la cuisson réductrice et production de poteries grises).

J. Thiriot, 1980.

La sole, sorte de table allongée et assez étroite, est également en partie construite et porte à son extrémité un pilier qui devait supporter le voûtement. La sole est longée par deux couloirs de chauffe facilitant la circulation des gaz. Le foyer, en avant de la sole, est couvert d'une voûte de pierre en encorbellement presque intégralement conservée. L'examen de la structure montre qu'une porte existe à l'arrière du four pour permettre l'empilement des poteries sur la sole. Une tranchée d'accès facilite l'abord de la porte du foyer. Un voûtement en berceau ou en coupole (?) semble pouvoir être restitué sur la chambre de cuisson.

Ce type de four de potier a été utilisé pour la production locale de poteries grises cuites en atmosphère réductrice. J. Thiriot, 1975 et 1980.



250

250. Pégau à bec ponté. XIIIe siècle. Céramique. H. 260 ; d. ouv. 120 mm. Saint-Victor-des-Oules (Gard). Pâte grise, 2 bourrelets verticaux modelés de part et d'autre du bec et de l'anse.
J. Thiriot, 1979, p. 41, fig. 2. *Idem*, 1980, p. 213, fig. 188.
251. Pot avec couvercle. XIIIe siècle. Céramique. H. 165 ; d. ouv. 113 mm. Bollène (Vaucluse), Saint-Blaise de Bauzon. Pâte grise.
J. Thiriot, 1980, p. 166, fig. 179, 181.



252



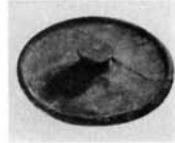
257



255



258



262



263

CERAMIQUES COMMUNES.

Les objets présentés, trouvés dans des nécropoles ou des habitats, furent fabriqués en général dans les ateliers de l'Uzège ou de Provence centrale. Leurs formes rappellent les diverses fonctions de cette céramique usuelle, allant au feu et destinée principalement à contenir des liquides : vin, eau, huile mais aussi et surtout potées et bouillies qui constituaient la base de la cuisine médiévale. Outre les différences de pâte ou de technique déjà évoquées, de nombreux détails morphologiques sont révélateurs de l'évolution qui se produisit entre le Xe et le XVe siècles. Il faut ainsi prêter une particulière attention aux proportions des récipients, au profil de leurs diverses parties (fonds plats ou incurvés, structure des cols et des lèvres), au façonnage et à la disposition des anses (rubannées puis cannelées, horizontales puis verticales sur les marmites, etc...). Les décors estampés ou incisés dans la pâte crue, parfois très soignés à l'ori-

gine, tendent à se simplifier progressivement. Des cordons rapportés, souvent pincés, consolident cependant de plus en plus souvent les fonds et deviennent un trait caractéristique des productions tardives où règne parfois une grande fantaisie (cf. n° 275). Quelques jarres de plus grande contenance existent également ; leur rareté est cependant remarquable et semble bien signaler l'existence complémentaire de récipients en bois (tonneaux, futs et baquets) aujourd'hui totalement disparus.

252. Pot globulaire. XIe siècle. Céramique. H. 237 ; d. ouv. 140 mm. Cucuron, Le Castelas. *Coll. privée (H. Reynier)*. Pâte grise décorée à la molette. E. Faure-Boucharlat, M. Colardelle, M. Fixot, J.P. Pelletier, 1980, p. 434, pl. III/22.

253. Couvercle à ergots. XIe siècle. Céramique. H. 116 ; d. 65 mm. Cucuron, Le Castelas. *Coll. privée (H. Reynier)*. Pâte grise. E. Faure-Boucharlat, M. Colardelle, M. Fixot, J.P. Pelletier, 1980, p. 438, pl. V/6.

254. Cruche. Fin XIIe - début XIIIe siècle. Céramique. H. 175 ; d. ouv. 120 mm. La Gayole (Var). Pâte grise décorée à la roulette.

255. Couvercle. Fin XIIe siècle. Céramique. D. 160 mm. Rougiers, 105. Pâte grise avec de profondes cannelures concentriques. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 740, pl. 258/2.

256. Marmite à anses transversales. XIIIe siècle. Céramique. H. 145 ; d. ouv. 140 mm. Néoules (Var), *Castrum de San Thomée*. Toulon, C.D.A.V. Pâte grise.

257. Marmite à anses transversales. XIIIe siècle. Céramique. H. 200 ; d. ouv. 165 mm. Rougiers, 145. Pâte grise décorée à la molette. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 725, pl. 241/3. *Idem*, 1980, p. 449.

258. Pégau. XIIIe siècle ? Céramique. H. 62 ; d. ouv. 72 mm. Viviers (Ardèche). Pâte grise.

259. Bouteille. XIIe-XIIIe siècle. Céramique. H. 157 mm. Saint-Genier (Gard). *Avignon, Musée Calvet, L 169 A*. Pâte grise.

260. Ecuelle. 2ème moitié XIIIe siècle. Céramique. H. 60 ; d. ouv. 140 mm. Rougiers, 180. Pâte claire vernissée. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 778, pl. 272/14.

261. Pégau. Fin XIIIe siècle. Céramique. H. 140 ; d. ouv. 120 mm. Rougiers, 3. Pâte rouge glaçurée. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 805, pl. 295/7.

262. Couvercle. Milieu XIVe siècle. Céramique. H. 37 ; d. 157 mm. Rougiers, 1750. Pâte rouge. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 822, pl. 307/3.

263. Marmite à anses verticales. Milieu XIVe siècle. Céramique. H. 172 ; d. ouv. 170 mm. Rougiers, 151. Pâte rouge glaçurée. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 88, pl. 292/1.



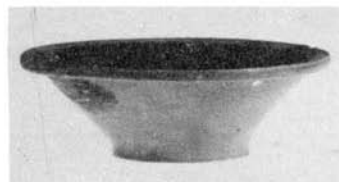
264



266



268



269



270



265

264. Marmite à anses transversales. 1ère moitié XIVe siècle. Céramique. H. 210 ; d. ouv. 197 mm. Rougiers, 1631. Pâte rouge glaçurée.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 797, pl. 275/1.

265. Marmite à quatre anses horizontales et verticales. Début XIVe siècle. Céramique. H. 240 ; d. ouv. 220 mm. Rougiers, 966. Pâte rouge glaçurée. Cordons rapportés rayonnants à partir du fond.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 798, pl. 278/2. *Idem*, 1980, p. 455, pl. X.

266. Pégau. XIVe siècle. Céramique. H. 79 ; d. ouv. 82 mm. Viviers (Ardèche). Pâte rouge glaçurée.

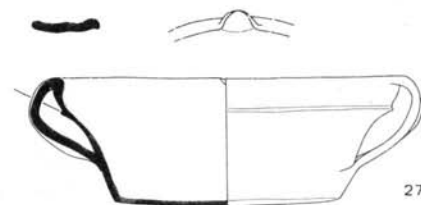
267. Cruche. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 170 ; d. base 90 mm. Rougiers, 146. Pâte rouge glaçurée.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 810, pl. 301/9.

268. Gargoulette. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 154 ; d. base 94 mm. Rougiers, 159. Pâte rouge glaçurée.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 807, pl. 298/9.

269. Ecuelle à marli. 1ère moitié XIVe siècle. Céramique. H. 60 ; d. ouv. 183 mm. Rougiers, 1171. Pâte rouge glaçurée.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 817, pl. 304/8.

270. Jatte. 1ère moitié XIVe siècle. Céramique. H. 97 ; d. ouv. 212 mm. Rougiers, 1731. Pâte rouge glaçurée.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 814, pl. 304/6.

271. Jatte à deux anses. Fin XIVe siècle. Céramique. H. 84 ; d. ouv. 220 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Pâte réfractaire glaçurée.
G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 122, fig. 11.



271

273



276



272. Poëlon. Fin XIVe - début XVe siècle. Céramique. H. 41 ; d. ouv. 216 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Pâte réfractaire glaçurée.
G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 126, fig. 52/1.

273. Petite cruche. Fin XIVe siècle. Céramique. H. 132 ; d. ouv. 32 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Pâte réfractaire glaçurée.
G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 126, fig. 52/6.

274. Pégau. XIVe siècle. Céramique. H. 72 ; d. ouv. 66 mm. Viviers (Ardèche), Saint-Pierre. Pâte réfractaire glaçurée.

275. Cruche à bec verseur. Fin XIVe siècle. Céramique. H. 128 ; d. base 90 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Pâte réfractaire glaçurée. Décor de trois pommes de pin et de trèfles appliqué par pastillage.
G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 128, fig. 52/8,53.

276. Chope. Fin XIVe siècle. Céramique. H. 87 ; d. ouv. 79 mm. Viviers (Ardèche). Pâte beige décorée de sillons verticaux.

APPARITION DE LA CERAMIQUE PEINTE.

La qualité des céramiques et des carreaux à décor vert et brun (oxydes de cuivre et de manganèse) peint sur fond blanc (émail stannifère) témoigne de l'habileté et du goût des artisans régionaux qui surent très vite dominer les difficultés techniques inhérentes à ce travail (dont la double cuisson) pour imposer leur style dans toutes les provinces méridionales — peu de pièces cependant étant exportées au contraire de ce qui se produisait alors pour les céramiques catalanes ou valenciennes, puis pisanes. Après quelques essais portant sur des pièces de très petite taille, fines et soigneusement décorées, la fabrication s'orienta surtout vers la production de grands récipients de service : coupes à profil tronconique, coupelles et cruches à décor géométrique ou floral (peu de figurations animales ou humaines) dont la morphologie se diversifia au cours du XIVe siècle, suivant les ateliers et les périodes. On note ainsi des variantes de forme et de décor de part et d'autre du Rhône — le Languedoc adoptant souvent des profils à bord redressé très typiques tandis que les plats et les coupes polylobées imitées d'Espagne se multiplient dans le Comtat et jusqu'en Provence centrale dans la deuxième moitié du siècle. La peinture se fait alors plus rapide et schématique mais très originale, tandis que la sobriété des vases entièrement monochromes commence à apparaître.

La même évolution se remarque sur les carrelages découverts en grand nombre dans et autour de la cité pontificale, jusqu'à Salon et Narbonne : les plus beaux carreaux semblent provenir de l'Uzège où de très importantes



278



283



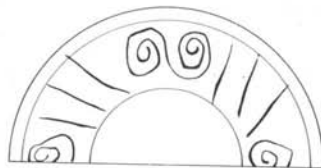
284

commandes furent passées de 1316 à 1378 tandis que des séries massives (en argile calcaire) purent ensuite être réalisées dans le Comtat même.

277. Coupe tronconique. 1ère moitié XIVe siècle. Céramique. H. 97 ; d. ouv. 265 mm. Hyères (Var), Olbia. Saint-Pierre de l'Almanarre, *Musée de Hyères*. Pâte calcaire émaillée, décor quadrilobé vert et brun.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 880, pl. 323/1 ; L. Vallauri, M. Vichy, R. Broecker, 1980, p. 419, pl. 4/1.
278. Coupe tronconique. Milieu XIVe siècle. Céramique. H. 100 ; d. ouv. 270 mm. Fontvieille (Bouches-du-Rhône), Le Castellet de Montmajour. *Arles, Musée Arlaten*. Pâte calcaire émaillée, décor quadripartite vert et brun.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 879, pl. 325/1.
279. Coupe polylobée. Fin XIVe siècle. Céramique. H. 75 ; d. ouv. 170 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Pâte calcaire émaillée, décor végétal vert et brun.
G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 91, fig. 36/1.
280. Cruche. Fin XIVe siècle. Céramique. H. 192 ; d. ouv. 84 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Pâte calcaire émaillée, décor végétal et géométrique vert et brun.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 893, pl. 335/4. *Idem*, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 76, fig. 27, 29.
281. Carreau. Fin XIVe siècle. Céramique. L. 120 mm. Avignon, Palais des Papes, rempart nord de Benoît XII. Pâte calcaire émaillée, décor en damier vert et brun.
S. Gagnière, J. Granier, 1963, 1964, 1973.
282. Plat à marli. Fin XIVe siècle. Céramique. H. 32 ; d. ouv. 212 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Pâte calcaire émaillée, décor végétal vert et brun.
G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 93, fig. 37/2.
283. Chope à bec verseur. Fin XIVe siècle. Céramique. H. 110 ; d. ouv. 88 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Pâte calcaire émaillée, décor brun d'un losange pointé surmonté d'une croix, écusson en étain serti sur l'anse.
G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 49, fig. 14/8.
284. Couvercle. Fin XIVe siècle. Céramique. H. 86 ; d. ouv. 218 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Pâte calcaire émaillée, décor géométrique et floral vert et brun.
G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 101, fig. 41/1.

285. Statuette. Fin XIVe siècle. Céramique. L. 85 mm. Avignon, Petit Palais. Pâte calcaire émaillée ; personnage portant une robe à manches ornée de boutons en relief, peint en vert et brun.

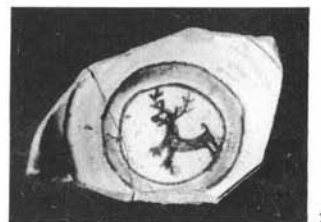
286. Coupe tronconique. XIVe siècle. Céramique. H. 92 ; d. ouv. 280 mm. Avignon, Palais des Papes. Musée Calvet, 232 B. Pâte réfractaire émaillée, décor d'arceaux emboîtés vert et brun. M. Gonzalez Marti, 1944, p. 619, fig. 729, 730.



287. Fond de cruche. XIVe siècle. Céramique. D. base 68 mm. Nîmes, rue Nationale. Montpellier, Direction des Antiquités historiques du Languedoc-Roussillon. Pâte réfractaire émaillée, décor zoomorphe vert et brun.



288. Carreau. Début XIVe siècle. Céramique. L. 130 mm. Châteauneuf-du-Pape. Musée du vieil Avignon, Palais des Papes. Pâte réfractaire émaillée, oiseau vert et brun tenant un ver dans son bec et surmonté d'une palmette pointée. S. Gagnière, J. Granier, 1974.



289. Fragment de carreau. Début XIVe siècle. Céramique. Châteauneuf-du-Pape. Musée du vieil Avignon, Palais des Papes. Pâte réfractaire émaillée. Personnage couronné dans un quadrilobe vert et brun. S. Gagnière, J. Granier, 1974.

290. Fragment de carreau. Début XIVe siècle. Céramique. Châteauneuf-du-Pape. Musée du vieil Avignon, Palais des Papes. Pâte réfractaire émaillée. Personnage populaire coiffé d'un bonnet vert et brun. S. Gagnière, J. Granier, 1974.

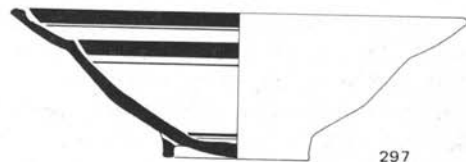
291. Coupelle. Fin XIVe siècle ? Céramique. H. 28 ; d. ouv. 135 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Pâte réfractaire engobée recouverte d'un vernis au plomb, décor géométrique incisé. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 113, fig. 47/2, 48 ; L. Vallauri, M. Vichy, R. Broecker..., 1980, p. 416, pl. III/1.

292. Pot sur pied pour plante à bulbe. Fin XIVe siècle. Céramique. H. 250 ; d. base 152 mm. Avignon, Hôtel de

Brion. Pâte réfractaire recouverte d'une glaçure verte. Ce pot de forme élancée et à caractère déjà presque renaissant est percé dans sa partie supérieure de six trous. Une collerette en relief souligne le plus grand diamètre. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 105, fig. 44/12 et 46 ; L. Vallauri, M. Vichy, R. Broecker, 1980, p. 415.

293. Coupe carénée. XIVe siècle. Céramique. D. 185 mm. Gigean (Hérault), Abbaye Saint - Félix - de - Montceau. Montpellier, Société archéologique de Montpellier. Pâte calcaire émaillée, décor d'entrelacs vert et brun. R. Broecker, 1979, p. 51, pl. 6/6.

294. Coupe tronconique. Fin XIIIe - début XIVe siècles. Céramique. H. 66 ; d. ouv. 210 mm. Gigean (Hérault), Abbaye Saint-Félix-de-Montceau. Montpellier, Société archéologique de Montpellier. Pâte calcaire émaillée, décor d'entrelacs vert et brun. R. Broecker, 1979, p. 48, pl. 5/5, pl. 43/2.



295. Fragment de bol à marli. XIVe siècle. Céramique. D. base 56 mm. Gigean (Hérault), Abbaye Saint - Félix - de - Montceau. Montpellier, Société archéologique de Montpellier. Pâte calcaire émaillée. Décor zoomorphe vert et brun. R. Broecker, 1979, p. 80, pl. 19/9.

296. Fragment de coupe tronconique. XIVe siècle. Céramique. Gigean (Hérault), Abbaye Saint - Félix - de - Montceau. Montpellier, Société archéologique de Montpellier. Pâte calcaire émaillée. Décor anthropomorphe vert et brun. R. Broecker, 1979, p. 50, pl. 6/1.

297. Coupe tronconique à marli. XIVe siècle. Céramique. H. 90 ; d. ouv. 287 mm. Agde (Hérault). Montpellier, Direction des Antiquités historiques du Languedoc-Roussillon. Pâte beige émaillée (atelier indéterminé). Décor vert et brun végétal quadripartite s'organisant autour d'un médaillon central ; motifs géométriques sur le marli.

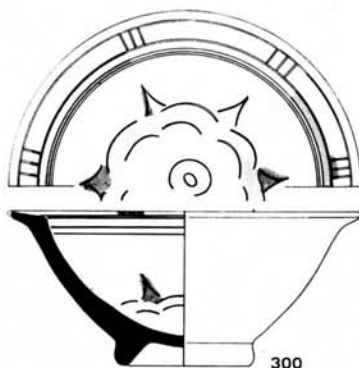
échanges

Longtemps limités, les échanges et le commerce connaissent un prodigieux essor en Languedoc-Roussillon comme en Provence avec la reprise de la circulation maritime en Méditerranée. Dès le XIIe siècle, l'activité des ports et des villes côtières s'amplifie. Bientôt Marseille supplante Saint-Gilles comme principal marché des produits du Levant et des étoffes de Flandres dans la basse vallée du Rhône, luttant ainsi contre la concurrence italienne (Gênes et Pise) et espagnole (Aragon - Catalogne). Les relations commerciales s'étendent jusqu'à l'Espagne musulmane, la Berbérie et l'Orient, s'amplifiant encore avec les Croisades et la fondation du Royaume latin de Jérusalem : Acre, Alexandrie, Tunis, Bougie et Ceuta sont ainsi le siège de "fondouks" florissants. Dès le XIIIe siècle, des relations privilégiées sont nouées avec Naples et la Sicile comme avec les Baléares — liens que la conquête angevine contribuera encore à développer tandis que les relations avec l'Espagne, si naturelles en Roussillon, donnent lieu à un intense cabotage le long des côtes languedociennes. Pour alimenter ce grand commerce, un important trafic de transit et de redistribution est organisé dans tout l'arrière pays et aussi par la vallée du Rhône vers la Champagne, la Bourgogne, les pays rhénans, les prodigieux lieux d'échanges que constituent les grandes foires étant largement utilisés. Des associations et structures commerciales se mettent peu à peu en place, suivant des systèmes que développeront encore les grands marchands et banquiers italiens si nombreux en Avignon au XIVe siècle.

Une profonde évolution des conditions de vie et de production régionales est ainsi favorisée, bien perceptible dans les découvertes archéologiques. Outre les monnaies, de nombreux objets certainement fabriqués dans des ateliers importants attestent ainsi une activité commerciale réelle. Celle-ci se manifeste d'abord autour des noyaux urbains et des demeures les plus puissantes dont les châteaux ruraux ; mais elle ne tarde pas à s'étendre à tous les groupes de la population sous des formes diverses. Rares sont en effet les demeures qui ne comportent pas au XIIIe ou au moins au XIVe siècle, dans leur équipement, quelques éléments achetés sur des marchés régionaux ou plus lointains. Oeuvres mineures souvent, en bois de cervidé ou parfois en ivoire, en fer, en métaux cuivreux (dont le bronze encore si utilisé) ou en plomb, en or et en argent en quelques cas, en verre enfin. C'est cependant sur les objets de terre cuite que les données sont actuellement les plus denses et les plus précises en raison d'une part de la multiplicité des découvertes, d'autre part des possibilités d'analyses géologiques et physico-chimiques qui précisent de façon très nette les zones d'implantation des ateliers originels. Des circuits commerciaux à longue distance apparaissent ainsi, faisant converger vers le Midi languedocien ou provençal des produits venant de Toscane comme de Ligurie, de Catalogne comme de l'Aragon et même de l'Andalousie — quelques importations rares, maghrébines et/ou d'Italie du Sud voire de Méditerranée orientale, s'y ajoutant.

LES IMPORTATIONS DE CÉRAMIQUES.

Rarement cité dans les textes, le commerce des céramiques est cependant bien attesté par l'abondance des découvertes en provenance d'Italie ou d'Espagne. Les importations les plus anciennes proviennent de Ligurie où se développe précocement autour de Savone l'art du sgraffito archaïque imité du Proche Orient (céramiques à décor incisé sur engobe et sous glaçure plombifère, des points ou des tâches de couleur verte ou brune rehaussant les motifs) ; ces productions se retrouvent fréquemment en Provence dès le milieu ou la seconde moitié du XIIIe siècle, quelques pièces étant même antérieures. Mais c'est d'Espagne (Catalogne, Aragon et Andalousie) que proviennent la majeure partie des découvertes : céramiques à décor vert et brun de la région de Barcelone et, en Languedoc-Roussillon surtout, des ateliers de Valence ; céramiques à décor bleu et /ou lustré très raffiné de Malaga (fin XIIIe-début XIVe siècles) puis de la région de Valence (ateliers de Paterna et de Manises) ces dernières très abondantes dès la seconde moitié du XIVe siècle. A la même période, les productions pisanes et leurs imitations liguriennes à décor géométrique vert et brun se diffusèrent également en particulier en Provence (Languedoc et même Comtat ignorant presque totalement ces œuvres) — les ateliers italiens s'orientant ensuite vers de nouvelles techniques aux produits vite diffusés dans les sites portuaires provençaux (céramiques à décor incisé ou "a stecca" sous couverte monochrome verte ou brune). Quelques pièces attestent des transports plus lointains. Ainsi en est-il du rare *cuerva seca* (plat à émaux cloisonnés) peut-être originaire du



Maroc et des céramiques à décor bleu et brun sur fond blanc, d'un type courant au XIIIe siècle en Ifriqya (Tunisie en particulier) et bien connu également alors à Pise. Leur découverte dans des sites seigneuriaux, laïques ou monastiques, occupés dans ces périodes, peut être signe d'une curiosité et d'une volonté de luxe réelles, comme put l'être en d'autres cas les importations de céramiques islamiques du Proche-Orient notées en Avignon comme à Marseille.

298. Céramiques importées : principales origines.

Cette carte schématique fait apparaître les principaux lieux de fabrication des céramiques importées dans le Midi méditerranéen français, sous leurs types les plus courants. Ainsi qu'il est normal, la densité des découvertes varie en fonction de la proximité relative des diverses provinces françaises et de la densité du commerce : voir sur ce point la carte des lieux de découverte des céramiques.

299. Coupe d'origine ligurienne. Fin XIIIe-début XIVe siècle. Céramique. H. 79 ; d. ouv. 210 mm. Cucuron (Vaucluse), Saint-Michel. Pâte engobée recouverte d'un vernis au plomb. Décor incisé rehaussé de taches d'oxydes de fer et de cuivre.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 857, pl. 311/1. *Id.*, M. Picon, 1980, p. 125, pl. 1/4.

330. Bol à marli d'origine ligurienne. Fin XIIIe siècle. Céramique. H. 70 ; d. ouv. 160 mm. Hyères (Var), Olbia. Saint-Pierre de l'Almanarre. *Musée de Hyères*. Pâte engobée recouverte d'un vernis au plomb. Décor incisé rehaussé de taches d'oxydes de fer et de cuivre.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 854, pl. 311/3. *Id.*, M. Picon, 1980, p. 34, pl. XIII/a.

301. Grand plat creux d'origine maghrébine ou andalouse. 2ème moitié XIIIe siècle. Céramique. H. 98 ; d. ouv. 395 mm. Hyères (Var), Olbia. Saint Pierre de l'Almanarre. *Musée de Hyères*. Emaux vert et blanc cloisonnés par du brun. Décor de chevrons sur les parois et motif étoilé à palmettes au centre.

G. Démians d'Archimbaud, 1980, p. 31, pl. VII/8.



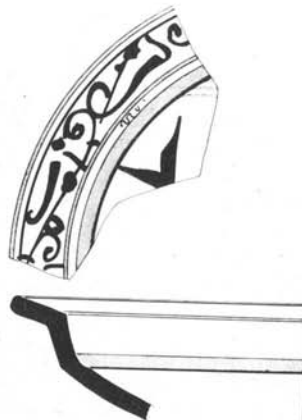
302



302



303



305



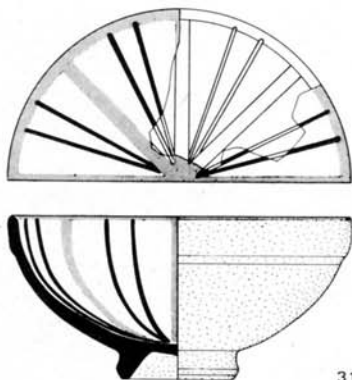
306



310

302. Fragments de vase d'origine islamique. XIVe siècle. Céramique. Avignon, Petit Palais. Pâte blanche recouverte d'une glaçure alcaline turquoise ou blanche ; arabesques et motifs floraux peints en bleu.
D. Konaté, 1981, p. 48, fig. 1 et 2.
303. Lampe (production de Malaga). 1ère moitié XIVe siècle. Céramique. H. 128 mm. Hyères (Var), Olbia, Saint-Pierre de l'Almanarre. *Musée de Hyères*. Pâte émaillée et décor lustré très altéré.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 947, pl. 360/5. *Idem*, C. Lemoine, 1980, p. 365, pl. IV/19.
304. Coupelle à marli (production de Malaga). Céramique. H. 45 mm. Beaucaire (Gard), château. Pâte émaillée et décor lustré rehaussé de bleu. Arabesques rayonnant autour d'une étoile centrale à six pointes, semis de triples points sur le fond ; spirales au revers.
M. Contestin, 1976, p. 73. R. Broecker, 1979, p. 157, pl. 28/3 ; G. Démians d'Archimbaud, C. Lemoine, 1980, p. 365, pl. IV/9.
305. Fragment d'un grand plat à marli d'origine maghrébine. 2ème moitié XIIIe siècle. Céramique. Hyères (Var), Olbia, Saint-Pierre de l'Almanarre. *Musée de Hyères*. Pâte émaillée, décor bleu et brun d'arabesques.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 870, pl. 318/1. *Idem*, 1980, p. 31, pl. VII/1.
306. Bol d'origine valencienne. 1ère moitié XIVe siècle. Céramique. H. 65 ; d. ouv. 145 mm. Rougiers, 23. Pâte émaillée, décor géométrique bleu, autour d'un médaillon central.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 935, pl. 353/4.
307. Cruche d'origine valencienne. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 180 d. ouv. 100 mm. Perpignan, Collioure. *Perpignan, Musée H. Rigaud*. Pâte émaillée, décor géométrique bleu.
M.C. Valaison, 1977-78, p. 15.
308. Pot à quatre anses d'origine valencienne. XIVe siècle. Céramique. Perpignan, Collioure. *Perpignan, Musée H. Rigaud*. Pâte émaillée. Décor géométrique bleu.
309. Albarello d'origine valencienne. Fin XVe siècle. Céramique. H. 289 ; d. ouv. 101 mm. Pont-Saint-Espirit (Gard), pharmacie de l'hôpital. *Musée de Pont-Saint-Espirit*. Pâte émaillée, feuilles de persil et fleur à six pétales, bleu et lustre.
J. Thuile, Chompret, 1937.
310. Coupelle polylobée d'origine valencienne. XIVe siècle. Céramique. Perpignan, Collioure. *Perpignan, Musée H. Rigaud*. Pâte émaillée, décor géométrique vert et brun.
M.C. Valaison, 1977.
311. Coupe d'origine catalane. XIVe siècle. Céramique. H. 60 ; d. ouv. 252 mm. Olbia, Saint-Pierre de l'Almanarre. *Musée de Hyères*. Pâte émaillée, palmettes dentelées autour d'un motif en étoile, vert et brun.
G. Démians d'Archimbaud, 1974, pp. 42-43.

312. Coupelle d'origine catalane. 1ère moitié XIVe siècle. Céramique. H. 39 ; d. ouv. 108 mm. Hyères (Var), Olbia, Saint-Pierre de l'Almanarre. *Musée de Hyères*. Pâte à glaçure monochrome blanche.



313

313. Bol d'origine pisane. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 80 ; d. ouv. 169 mm. Hyères (Var), Olbia, Saint-Pierre de l'Almanarre. *Musée de Hyères*. Pâte émaillée intérieurement. Décor géométrique vert et brun, glaçure au plomb au revers.
G. Démiens d'Archimbaud, 1978, p. 925, pl. 349/2. *Idem*, 1980, p. 41, fig. 15.

314. Bol à marli d'origine pisane. Début XIVe siècle. Céramique. H. 68 ; d. ouv. 144 mm. Hyères (Var), Olbia, Saint-Pierre de l'Almanarre. *Musée de Hyères*. Pâte émaillée intérieurement, décor géométrique brun sur le marli, glaçure au plomb au revers.
G. Démiens d'Archimbaud, 1978, p. 924, pl. 348/6.

COMMERCE MARITIME.

Un tel commerce à longue distance suppose en premier lieu des transports par voie maritime et fluviale dont les traces sont multiples. Commerce par cabotage le plus souvent, en particulier en Languedoc et vers l'Espagne, mais parfois aussi réalisé sur des bateaux de haute mer dont les mentions scripturaires sont nombreuses. Réglementé par des leudes précises telle celle de Collioure dès 1249, ces échanges alimentent l'activité des grands ports qui irriguent tout l'arrière-pays, suivant des temps de croissance et de déclin significatifs des impératifs politiques et économiques mouvants au fil du temps. Si l'iconographie se fait ici particulièrement suggestive, l'archéologie apporte des témoignages nouveaux bien qu'encore trop peu exploités en raison du lent développement pour cette période des recherches subaquatiques. La découverte d'épaves islamiques (du Xe siècle) près de Saint-Tropez et de Cannes rejoint ainsi celle d'un chargement d'écuelles de Valence perdu au XVe siècle au large du Cap Couronne...



317

315. Entrée du port de Marseille, vers 1500. Huile sur bois, 695 x 790 mm. Prèche de la Madeleine (détail). Marseille. *Marseille, musée du Vieux Marseille*.
Un peintre provençal anonyme a situé la scène du prêche de sainte Marie-Madeleine devant un paysage urbain, en lequel il est aisé de reconnaître le port de Marseille, gardé par la tour Saint-Jean. Le long du quai, des boutiques s'ouvrent au rez-de-chaussée des maisons hautes et étroites. On distingue le clocher de Saint-Laurent et, au sommet de la colline, l'église des Accoules.
Les peintres du Vieux Port...1963, n°1

316. La Loge de Mer de Perpignan, 1489. Tempera sur bois, L. 1m915 x h. 0,77. (prédelle). Perpignan. *Perpignan, Musée Rigaud, inv. D. 57.9.1*.
La prédelle de ce retable, montre au premier plan le bâtiment même auquel il était destiné, la Loge de Mer, sorte de bourse et de tribunal de commerce bâtie à l'extrême fin du XIVe siècle. Le peintre a représenté la foule des marchands entre les larges arcades et les instruments du négoce : tonneaux, ballots, caisses, embarcations, et surtout la mer, au bord de laquelle il a symboliquement transporté la Loge.
M. Durliat, 1954, pp. 124-130 ; M.C. Valaison, *Catalogue...*, 1981, n° 15.

317. Céramiques valenciennes. XVe siècle. D. sup. 180 mm.
Découvertes au large du Cap Couronne, près de Marseille et rassemblées par le Commandant Monguilan, ces écuelles proviennent d'une épave encore non dégagée. Une centaine de pièces aux dimensions très semblables sont ornées au bleu de cobalt rehaussé de lustre (aujourd'hui disparu) de motifs épigraphiques floraux et zoomorphes et des couronnes du royaume de Valence.
G. Démiens d'Archimbaud, 1971, p. 162, fig. 30 ; *id.*, 1974₂, p. 48.

COMMERCE TERRESTRE.

Les transports par voie de terre — charrettes et mules étant mises ici à contribution — suivaient des tracés parfois fluctuants, scandés par quelques points de passage obligatoires : ponts, bacs ou gués facilitant la traversée des cours d'eau comme à Viviers, Pont-Saint-Esprit ou Toulouse (gué de Bazacle aux multiples découvertes), péages taxant les transports de marchandises, foires et marchés de valeur internationales (Beaucaire puis Avignon) ou régionale (dont Tarascon, Grasse, Sisteron, Carpentras, Montpellier, Pézenas...). Merciers et colporteurs ambulants, bouviers et possesseurs de troupeaux s'ajoutent alors aux petits boutiquiers dont quelques images subsistent tandis que des hommes d'affaire de classe internationale, tels le marchand pratésien Francesco Datini en Avignon au XIV^e siècle, imposent par leur puissance un tout autre rythme aux transactions et aux circuits financiers qui s'établissent alors.

318. Gué du Ramier de Bazacle. Toulouse. Ce passage sur la Garonne, utilisé dès l'antiquité, prenait appui sur deux îlots préservés dans le lit du fleuve, peu profond en cet endroit. Une chaussée submersible y avait été aménagée, doublée à peu de distance à l'époque augustéenne par un pont en bois, puis au moyen âge par un autre pont dont deux piles en place furent retrouvées sur l'entablement du gué au cours d'observations effectuées en 1971-1973. Des alignements de pieux fixés dans des sabots de fer existaient également au débouché du gué, sur la rive droite de la Garonne. De très nombreux objets métalliques, en bon état souvent, furent retrouvés autour de ce gué ; dépôts intentionnels au moment du passage du fleuve ou rejets sans signification ?



320



319

319. Pont médiéval. Béziers (Hérault). L. 246 m. Il traverse l'Orb au pied de la ville de Béziers. Sa plus ancienne mention remonte à 1139 mais il est plus ancien, peut-être antique. Le noyau primitif a été chemisé de manière à élargir le tablier. L'allure actuelle est celle de la plupart des ponts du XII^e siècle, avec les culées munies d'éperons et surmontées d'une ouverture dans l'écoinçon. A. Pech, 1965.
320. Pont de bois sur une rivière. Vers 1460-70. Enluminure, 107 x 170 mm. Provence ou Anjou, entourage du roi René. *Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, cod. 2597, f° 18, v°*. Parmi les épreuves rencontrées par le *Cœur d'Amour Epris* (voir ci-dessus n° 147) figure le combat contre le noir chevalier Souci. Leur rencontre a lieu, dit le texte, près d'un pont de bois très haut et étroit, bâti d'ancienne façon. Aussi le peintre — qui a détaillé la forme en bâtière du pont sans parapet, les longs pieux enfoncés trois par trois dans la rivière, le bloc de rocher calant une poutre latérale, les planches revêtant la chaussée — a-t-il cherché, sans doute, à représenter un ouvrage ancien, bien différent de ceux que le roi René s'est plu, comme en témoignent ses comptes, à financer.



321. Scène de boutique : les Saintes Femmes achètent les parfums. Milieu XIIe siècle. Saint-Gilles-du-Gard. Linteau du portail de droite.

Cette image, inspirée des premiers drames liturgiques, met en scène le dialogue des marchands et des Saintes Femmes. Le premier tient la balance ; l'autre prend le parfum dans un pot pendant que l'une des femmes tend son pot vide. Les monnaies du paiement forment un tas sur le comptoir. W.S. Stoddard, 1973, p. 77 et fig. 99.



322. Scène de boutique ; étal de boucher. 2ème quart XIVe siècle. Viviers (Ardèche). Couvent Saint-Roch, frise murale de l'ancien réfectoire du chapitre.

Les morceaux de viande sont suspendus à des crochets ou posés sur l'étal. Le boucher est affublé d'une tête d'animal (illustration d'un fabliau ?).

MONNAIES ET MATERIEL ASSO- CIE.

Monnaies découvertes individuellement dans les fouilles ou trésors toujours émouvants et spectaculaires à mettre au jour comme, pour deux périodes très différentes, à Furfande et à Martigues : chaque indice monétaire a un grand intérêt. En lui-même d'abord, encore que dans la plupart des cas il s'agisse de pièces usuelles, de faible valeur intrinsèque et de conservation médiocre - le trésor de Martigues faisant ici exception. Mais ces témoins de gestes quotidiens apportent d'autres enseignements. Sur la circulation monétaire dans une région donnée d'abord et sur la plus ou moins longue

utilisation qui se fit de ces pièces, de ces monnayages parfois concurrentiels dont l'extension est signe de puissance économique et politique - les efforts faits avec plus ou moins de succès selon les périodes par les marquis et les comtes de Provence pour imposer leurs monnaies étant sur ce point révélateurs. Sur l'interprétation chronologique des niveaux étudiés enfin, qu'ils contribuent à dater de façon absolue bien que de tels indices soient à manier avec prudence, compte tenu aussi bien des phénomènes de thésaurisation déjà évoqués que de la longue durée de circulation de certains numéraires parfois peu différenciés (monnaies de Melgueil, de Vienne ou de Valence par exemple). Il est utile de

rapprocher de ces données quelques dénéraux (poids étalons utilisés par les ouvriers pour ajuster les flans ou pièces de métal précieux bruts au poids des monnaies à fabriquer) et les rares trébuchets portatifs (instrument de pesée et donc de contrôle des monnaies au moment des transactions) retrouvés à Toulouse ou à Rougiers. Les jetons et méreaux - pièces d'échange ou de présence sans valeur fiduciaire - fournissent d'autres indications : souvent en laiton ou en plomb, ils furent fabriqués en grand nombre en divers lieux (Paris, Tournai, Nuremberg par exemple) et circulèrent largement, leur découverte jusqu'en des villages écartés attestant leur rapide diffusion dès le début du XIVe siècle.



323



326



327



329



330



331



332

323. Un trésor du XIII^e siècle. Arvieux (Hautes-Alpes), Furfande.

Trouvé en 1919 dans un petit abri sous roche de la montagne de Furfande, ce vase contenait plus de 1300 monnaies dont 1085 purent être examinées. La majeure partie des pièces provient très normalement en cette région de Vienne, Valence, Lyon, Le Puy, Gap et Viviers ainsi que d'Auvergne et de Dauphiné ; la présence de 29 deniers raymondins (Marquisat de Provence), d'une belle série de monnaies royales (Louis VII et Philippe-Auguste) et de quelques pièces de Suse permet d'attribuer provisoirement l'enfouissement de ce trésor à la première moitié ou au milieu du XIII^e siècle, chronologie que ne contredit pas la morphologie du pichet.

324. Un trésor de la fin du XIV^e siècle. Martigues (Bouches-du-Rhône), île Saint-Geniès.

Découvert en 1980 dans le quartier de l'île fouillé avant rénovation, ce trésor était caché dans un angle de mur, au cœur des habitations remaniées au XVII^e siècle qui s'étaient elles-mêmes élevées sur des niveaux beaucoup plus anciens. Les 102 pièces d'or avaient été glissées dans une tirelire semblable à celles retrouvées en Avignon. Les 41 florins de la reine Jeanne, les 15 florins à la mitre (Urbain V : 1362-1380), les

18 monnaies de Gênes (doge le plus récent : SEXTUS, 1370-1380), les 8 ducats de Venise (*id.* : CONTARENO, 1368-1382) situent nettement l'enfouissement dans le dernier quart du XIV^e siècle. L'intérêt de cette découverte est multiple. Repère stratigraphique dans un cadastre très bouleversé, ces monnaies de grands échanges témoignent de la place tenue alors par Martigues dans les relations internationales — la bourgade créée en 1226 ayant profité du déclin des ports d'Arles et de Marseille et du développement du port de Bouc, poste avancé de la cour pontificale vers la mer, pour jouer un fructueux rôle d'intermédiaire entre la côte et l'intérieur. La mise en réserve de ces pièces d'or s'explique aisément dans ce contexte ; leur abandon et leur perte signalent cependant des difficultés brutales en ces temps marqués par les épidémies et les troubles de toute nature.

Y. Grava, 1980 ; J.L. Jouanaud, 1981-1 et 2.

325. Tirelire. XIV^e siècle ? Céramique. H. 70 ; d. base 54 mm. Avignon, Musée Calvet, 545. Décor incisé.

326. Tirelire. XIV^e siècle. Céramique. H. 105 ; d. base 45 mm. Avignon, Hôtel de Brion.

G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriou, 1980, p. 70, fig. 26/27.

327. Jeton de commerce (Biccherna de Sienne). XIII^e siècle. Bronze. D. 21 mm. Rougiers, 47. Quinze besants, grenetis entourant un B. Seize besants entre deux grenetis au revers. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 678.

328. Jeton. XIV^e siècle. Cuivre. D. 28 mm. Rougiers, 27. Figure assise tenant un sceptre fleurdelisé, inscrite dans un polylobe bordé d'un grenetis ; croix fleurdelisée au revers dans une rosace à quatre lobes scandés de pointes. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 679.

329. Jeton à l'agnel. Début XV^e siècle. Laiton. D. 22 mm. Rougiers, 111. Agnel au droit ; croix fleurdelisée au revers. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 679.

330. Méreau. Plomb. D. 14 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Blason au droit ; croix et quatre groupes de trois grenetis au revers.

331. Méreau. Plomb. D. 14 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Rosace à 6 branches au droit ; croix aux branches terminées en trident au revers.

332. Méreau. Plomb. D. 14,5 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Cercle dans un carré à trois pieds, surmonté d'une croix.

333. Méreau. Plomb. D. 29 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Rosace à six branches sur fond losangé au droit ; croix fleurdelisée dans un quadrilobe au revers.

334. Méreau. Plomb. D. 16 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Croix ornée.

335. Méreau. Plomb. D. 22 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Croix dans un quadrilobe au droit ; animal regardant vers l'arrière au revers.

336. Méreau. Plomb. D. 12 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Rosace à six branches au droit ; losange curviligne et cinq globules au revers.



340



341



344



347



352



357



356

337. Méreau. Plomb. D. 14 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Croix entourée d'une large frise annelée au droit ; épis de blé au revers.

338. Méreau. Plomb. D. 14 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Croix, bordure annelée.

339. Méreau. Plomb. D. 10 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Marteau au droit ; croix à double filet au revers.

340. Moule à méreau. XIVe siècle. Pierre. L. 52 mm. Toulouse, place du Capitole. *Institut catholique - Laboratoire d'Archéologie*. Quatre empreintes : croix aux branches terminées en trident.

341. Moule à méreau. XIVe siècle. Pierre. L. 27 mm. Avignon, Petit Palais. Croix dans un cercle.

342. Moule à méreau. XIVe siècle. Pierre. L. 36 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Entrelacs. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 171, fig. 74/1.

343. Moule à méreau. XIIIe siècle. Stéatite. L. 67 mm. Montségur. *Musée de Mont-*

ségur. Croix et rouelle. Montségur, 1980, p. 193.

344. Plomb de commerce. Plomb. L. 30 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Grénétis sous un blason.

345. Plomb de commerce. Plomb. L. 32 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Fleur de lys ?

346. Plomb de commerce. Plomb. L. 22 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.

347. Plomb de commerce. Plomb. L. 23 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Grenetis entourant une fleur de lys ;

348. Plomb de commerce. Plomb. D. 16 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.

349. Plomb de commerce. Plomb. L. 30 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Quatre encoches incurvées et parallèles.

350. Dénéral espagnol. XVe siècle. Bronze. L. 13 mm. Toulouse, Gué de Bazacle.

Coll. privée (G. Savès). Armes de Navarre. Poids indiqué au revers avec une fleur de lys car circulant en France.

351. Dénéral espagnol. XVe siècle. Bronze. L. 14 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Armes de Navarre ; poids indiqué au revers avec une fleur de lys.

352. Dénéral espagnol. XVe siècle. Bronze. L. 13 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Armes de Navarre ; poids indiqué au revers avec une étoile.

353. Dénéral français. XIVe-XVe siècles ? Bronze. L. 12 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Trois fleurs de lys dans un blason surmonté d'une étoile.

354. Dénéral. XIVe-XVe siècle ? Bronze. L. 16 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Deux trèfles entourant un lion.

355. Dénéral. XIVe-XVe siècles. Bronze. D. 15 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Globe surmonté d'une croix tréflée dans un trilobe scandé d'ergots.

356. Trébuchet. Fin XIIIe siècle. Bronze. L. 64 mm. Rougiers, 3193. Châtel tournois incisé sur une face externe, G sur l'autre face externe. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 680, pl. 435/16.

357. Tête de trébuchet. Fin XIIIe siècle. Bronze. D. 19 mm. Rougiers, 2170. Châtel tournois gravé après fabrication. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 680, pl. 435/7.

358. Poids de quatre livres. 2ème moitié XIVe siècle. Pierre (basalte et micachiste). Poids : 1 580 g. ; L. 110 mm. La Môle (Var), Sainte-Madeleine. Quatre traits incisés. H. Ribot, à paraître.

359. Poids de cinq livres. 2ème moitié XIVe siècle. Pierre (basalte et micachiste). Poids : 1 970 g. La Môle (Var), Sainte-Madeleine. Cinq traits incisés. H. Ribot, à paraître.

358
359
360



361

363



365



360. Poids de sept livres. 2ème moitié XIVE siècle. Pierre (basalte et micachiste). Poids : 2 720 g. La Môle (Var), Sainte-Madeleine. Sept traits incisés. H. Ribot, à paraître.

361. Poids. Début XIVE siècle. Plomb. D. 31 mm. Claret (Hérault), La Seube. *Montpellier, Direction des Antiquités Historiques du Languedoc-Roussillon*. Croix pattée. N. Lambert, 1972.

362. Poids. XIIIe siècle. Plomb. D. 26 mm. Rougiers, 1389. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1273, pl. 435/25.

363. Poids. XIIIe siècle. Plomb et fer. H. 36 mm. Rougiers, 1756. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1273, pl. 435/20.

364. Poids. Début XIVE siècle ? Plomb. D. 45 mm. Rougiers, 1508. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1273, pl. 425/23.

365. Poids. Bronze. D. 29 mm. Rougiers, 2493. Décor de petits globules ; poinçonné au revers. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1273, pl. 435/22.

366. Poids. XIIIe siècle. Bronze. D. 18 mm. Rougiers, 1779. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1273, pl. 435/27.

3^{eme} PARTIE

les gestes de la vie

l'apparence: toilette et parure

Si souvent examinés sous des angles multiples depuis la somme monumentale (et toujours irremplaçable) de Viollet-le-Duc jusqu'aux études de Joseph Bourrilly et Françoise Piponnier, l'évolution de la toilette et de la parure en nos régions peut paraître connue.

L'archéologie introduit cependant ici encore de nombreuses données concrètes, en particulier sur l'habillement et le luxe des humbles trop souvent ignorés des autres sources. Les soins corporels eux-mêmes ne sont pas ignorés et plusieurs données en rappelleront les gestes. Bien peu de vestiges subsistent en revanche des tissus et des cuirs alors employés dont seuls les textes et l'iconographie évoquent la diversité et parfois la splendeur.

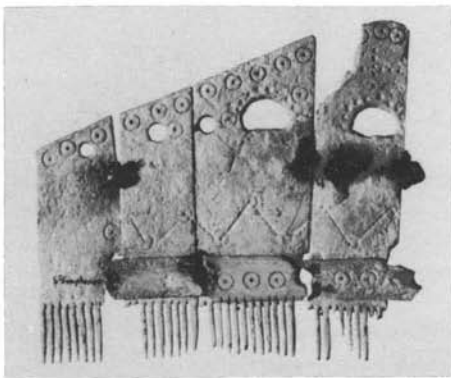
SOINS CORPORELS ET COIFFURE.

Sans doute sommaire en bien des cas, la toilette au sens strict laisse peu de traces. L'on ne saurait cependant négliger l'importance que le Moyen Age (qui n'était pas pudibond) continua d'attacher au bain, à la fois plaisir et purification du corps indispensable au moins à la veille ou au lendemain des actes les plus importants de la vie : adoubement pour le jeune chevalier, noces, relevailles, etc... La pratique bien attestée des étuves publiques et privées confirme ce fait. Et il suffit sans doute de rappeler en cette région l'importance des étuves reconstruites vers 1342 par Jean de Louvres dans le sous-sol du palais d'Avignon, à proximité de la tour de la Garde-Robe, ou l'enseigne en pierre conservée au Musée Borély à Marseille qui montre un homme et une femme dans une même baignoire en bois. De telles cuves cerclées de métal et revêtues intérieurement d'un drap pouvaient servir aussi bien au bain qu'à la lessive : elles se retrouvent d'après divers textes jusque dans *l'oustillement au vilain*, dans les maisons paysannes. Suivi souvent de l'épilation, remise en honneur à l'époque des croisades et utilisée pendant tout le Moyen Age, le bain préluait ainsi à des soins précis qu'attestent bien certains objets : pierre-ponce, pinces multiples, cure-oreilles et cure-dent dont de beaux exemples viennent d'Avignon ou de Martigues...

Les soins de la coiffure et de la barbe suivaient. La multiplicité des peignes en bois de cervidé ou même en ivoire (Rougiers) découverts en plusieurs lieux atteste une utilisation fréquente et l'importance attachée à cet objet essentiel, issu d'ateliers spécialisés ; le plus souvent bilatéraux, ces peignes pouvaient recevoir une ornementation

qui contribuait à en faire des objets précieux. Quelques épingles en bois de cerf encore ou en métal aidaient à fixer la coiffure ou la toilette, tandis que rasoirs et plats à barbe se multiplient à la fin du Moyen Age. Peu de miroirs sont en revanche connus en cette région : avec ou sans manche, ce sont alors des objets de luxe parfois insérés dans des montures d'ivoire, tel le bel exemplaire longtemps conservé à Carpentras.

L'iconographie précise ces données. Les hommes longtemps rasés et portant des cheveux courts adoptent au XIIe siècle la mode des barbes et des cheveux longs noués sur la nuque par un ruban ou un chapel parfois enrichi de perles ou d'orfèvrerie tandis que bonnet, chapeau et chaperon apparaissent. Dans les siècles postérieurs, les cheveux, d'abord roulés au fer ou formant frange sur le front, seront bientôt taillés en calotte circulaire ou coiffés en rouleau frisé autour de la tête, le luxe des chapeaux (fourrure, plumes d'autruche ou de paon, etc...) ne cessant de s'accroître. Les femmes ne sont pas en reste. Si la tête était encore couverte au XIe siècle par une large pièce de linge qui enveloppait jusqu'aux épaules, la libération qui se produit ensuite favorise des modes mettant en valeur la chevelure nattée ou torsadée de part et d'autre du visage et enrichie de bijoux. Des coiffes de plus en plus complexes, des chaperons ronds puis pointus se multiplient ; leur développement presque extravagant (coiffure à bourrelets, à cornes...) aboutit au cours du XVe siècle à l'apparition du hennin très aigu, parfois enrichi à la pointe d'une bannière en gaze légère.



367

367. Eléments de peigne. Fin Xe siècle. Os de cervidé et fer. Saint-Symphorien de Buoux, Bonnieux (Vaucluse). Trouvés brisés sur la couverture d'une sépulture (fouilles I. Barbier). Décor de cercles oculés gravés et bâtons brisés.

368 Fragments de peigne. Fin XIVe siècle. a-b. Os. H. 19 ; l. 13 mm. H. 11 ; l. 10 mm. Avignon Petit Palais.

369. Peigne. Fin XVe siècle. Os. L. 104 ; l. 75 mm. Martigues, île Saint-Geniès. Musée de Martigues.

370. Epingle. XIIe siècle. Os. L. 113 mm. Marseille, Saint-Victor, 1460. Trouvé dans une sépulture près du porche d'Isarn.

371. Pince à épiler. XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 41 ; l. 8 mm. Rougiers, 2021. Décor incisé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1270, pl. 435/2.

372. Pince à épiler. Fin XIIIe siècle. Tôle de cuivre. L. 51 ; l. 11 mm. Rougiers, 528. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1270, pl. 435/1.

373. Pince à épiler avec extrémité en cure-oreille. Fin XIIIe siècle. Bronze. L. 85 ; l. 8 mm. Montségur, (Ariège) château. Musée de Montségur. Décor incisé. Montségur, 1980, p. 157.



373



376

374. Pincette. XIVe siècle ? Tôle de cuivre. L. 37 mm. Toulouse, gué de Bazacle. Coll. privée (G. Savès). Décor embouti.

375. Cure-oreille. Fin XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 46 mm. Avignon, Petit Palais.

376. Cure-oreille. Fin XVe siècle. Os. L. 65 mm. Martigues, île Saint-Geniès. Musée de Martigues.

377. Pierres ponces. 2ème moitié XIVe siècle. La Môle (Var), castrum de Sainte-Madeleine. Toulon, C.D.A. V.



378

378. Coiffure masculine. 2ème moitié XIIe siècle. Chapiteau. Arles, Saint-Trophime, galerie Est du cloître. Le Christ de l'entrée à Jérusalem porte les cheveux longs partagés par une raie médiane et une barbe courte ; ces traits sont à cette époque ceux d'un certain niveau social ; la mode de la barbe disparaît à la fin du XIIIe siècle. W.S. Stoddard, 1973, fig. 335.

379- Coiffure féminine et coiffure masculine. 2ème quart XIVe siècle. Viviers (Ardèche), couvent Saint-Roch.

380. Peinture ornant un arc diaphragme de l'ancien réfectoire du chapitre (cf. n° 515). La jeune fille a ses cheveux sur les épaules, maintenus par un serre-tête ou tressoir. Le jeune homme a le visage encadré de longues boucles tournées au fer et, par devant, les cheveux courts en frange, mode qui apparaît au début du XIVe siècle. Y. Esquieu, 1978.

381. Coiffure féminine, fin du XVe siècle. Huile sur bois, 695 x 790 mm (détail). Anonyme provençal. Musée du Vieux Marseille.

Un léger voile blanc couvre le front, tandis que deux tresses de cheveux blonds maintiennent en place un chaperon de drap ou de velours noir, dont un pan couvre la nuque et un autre est ramené vers la joue.



381



382. Rasoir. XIVe siècle ? Fer. L. 195 ; l. 10 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès).*
383. Rasoir. XIVe siècle ? Fer. L. 110 ; l. 11 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès).* Manche torsadé.
384. Rasoir. XIVe siècle ? Fer. L. 135 ; l. 11 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès).* Manche anelé.
385. Représentation d'un personnage barbu (enseigne de pèlerinage). Etain. L. 33 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès).*
386. Représentation d'un personnage barbu et aux cheveux frisés au fer (enseigne de pèlerinage). Etain. L. 15 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès).*
387. Enseigne d'étuves publiques. Fin XIIIe ou XIVe siècle. Pierre, haut-relief. H. 55 cm. Marseille, rue des Grands Carmes. *Marseille, Musée Borély* (n° 9217).
 Cette sculpture populaire montre un homme et une femme dans la même baignoire de bois. Il s'agit sans doute d'une enseigne d'étuves publiques restées souvent mixtes jusqu'aux interdits du XVe siècle. Leur installation comprenait en général une chaufferie, une salle de bains et une salle d'étuves, parfois une "chambre tiède" évitant le passage brutal à la température extérieure — le tout n'étant pas sans rappeler les thermes antiques ou le luxe des bains arabes.
 C. Enlart, 1929, p. 441 ; F. Benoit, 1947, p. 80.

BIJOUX.

Même humbles, divers bijoux retrouvés dans les fouilles d'habitat ou de sépulture témoignent du même goût du décor, traduit cette fois en matériau d'inégale valeur. Les perles de verre sont fréquentes ; monochromes ou bicolores, elles peuvent être montées en collier comme à Oze ou serties sur des montures de métal et sans doute cousues sur des vêtements comme à Rougiers. Le corail, pêché en Méditerranée et objet de grand commerce, servait aussi à fabriquer des ornements dont les traces se retrouvent en plusieurs endroits.

Si les bracelets ne sont guère connus au Moyen Age, les bagues sont multiples. En or ou en argent parfois, le plus souvent en bronze, elles comportent souvent des chatons formés de pierres de couleur (grenat ou saphir), ou constitués simplement de pâte de verre colorée. La qualité du travail et la variété des faciès montrent la sûreté des techniques utilisées par les artisans qui façonnèrent ces objets, largement diffusés dans tout le Midi méditerranéen au cours des XIIIe - XVe siècles.

388. Collier. Fin XIVe-début XVe siècle. Pâte de verre. 175 perles. Oze. *Gap, Musée de Gap.* Trouvé dans une sépulture. M.F. Bonnefoi, 1969, p. 28, ph. 5.
389. Perle. XVe siècle. Verre. D. 19 mm. Mandelieu. Nervures blanches.
390. Perles. Fin XIVe siècle. Corail. D. moyen 10 mm. Avignon, Petit Palais.
391. Bague. 2ème moitié XIIIe siècle. Argent et verre. D. 21 ; L. chaton 8-mm. Rougiers, 3767. Décor gravé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1258, pl. 433/3.
392. Bague. XIVe-XVe siècle ? Bronze. D. 21 mm. Alba (Ardèche) Saint-Pierre. Trouvé dans une tombe d'adolescent. Cœur tenu par deux mains. R. Lauxerois, 1977, n° 84.
393. Bague. XIVe siècle. Argent et saphir. D. 21 mm. Viviers, A82. Décor moulé : têtes de lions ?
394. Bague. XIVe siècle ? Bronze. D. 20 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès).*
395. Bague. XIVe siècle ? Bronze. D. 18 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès).* Décor sur chaton en bronze.
396. Anneau. 2ème moitié XIVe siècle. Argent. D. 23 mm. Rougiers, 2919. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1258, pl. 433/2.

LE VÊTEMENT ET SES ACCESSOIRES.

Le vêtement de dessous était constitué par la chemise qui descendait jusqu'aux genoux pour les hommes, jusqu'aux pieds pour les femmes. On revêtait ensuite la cotte, tunique à manches, commune aux hommes et aux femmes ; pour les hommes elle était plus ou moins longue selon les époques et le milieu social : celle des paysans ne dépassait pas les genoux, celle des nobles était longue (*cf.* n° 518). Jusqu'au milieu du XIIe siècle, les femmes portaient une ceinture lâche, en étoffe surtout ; les hommes n'en portaient pas. Par la suite la cotte des hommes et des femmes était serrée par une ceinture de cuir, étroite et ornée d'éléments métalliques (*cf.* n° 397, 398).

A partir de 1350 la cotte des hommes est devenue courte, ajustée à la taille, fermée par devant au moyen de boutons (*cf.* n° 534). Vers 1430 la cotte masculine a disparu au profit du pourpoint (*cf.* n° 400). La cotte féminine est restée longue ; au XIVe siècle elle était décolletée, moulante sur le buste, le corsage fermé par des boutons, la ceinture basse (*cf.* n° 534).

Par dessus la cotte on pouvait endosser le surcot ou, pour les nobles, le bliaut, tunique un peu plus courte,

souvent fendue, avec ou sans ceinture. Le manteau féminin est le signe d'un certain niveau social et seules les femmes mariées le portaient (*cf.* n° 397). Accordons une mention aux manches qui ont subi les transformations les plus variées : si celles de la cotte avaient presque toujours le poignet étroit (ce qui interdisait le bracelet), celles du vêtement de dessus pouvaient être longues et évasées, amples ou serrés au coude, ou plus courtes, ou fendues, ou attachées au poignet avec des boutons ; elles pouvaient s'arrêter au coude et être prolongée par la retombée d'un long brassard ou coudière (*cf.* n° 434).

Un grand soin était apporté aux accessoires métalliques dont les fouilles fournissent de nombreux exemplaires, le plus souvent en bronze ou cuivre parfois doré ou émaillé, attaches de manteau ou de surcot, boutons souvent très décorés, éléments de ceinture ou de cordons formant de belles séries dont la morphologie varie, nous renseignant aussi bien sur les modes que sur les techniques en usage du XIIIe au XVe siècle. Il est possible que beaucoup de ces pièces soient issues d'ateliers régionaux, peut-être languedociens, comme sembleraient l'indiquer l'abondance et la similitude des découvertes effectuées de part et d'autre du Rhône comme autour de Toulouse.



398

397. Vêtement féminin. Fin XIIe siècle. Sculpture d'un pilier. Arles, Saint-Trophime, galerie Est du cloître. Femme vêtue d'une cotte à étoffe fine, avec petits plis et encolure bordée d'un galon ; la jupe est ample, bien serrée à la taille par une ceinture que termine un pendant. Sur les épaules, le manteau est maintenu par un cordon d'étoffe. W.S. Stoddard, 1973, fig. 361.
398. Femme debout, couronnée et couverte d'un manteau. 2ème quart ou milieu XIIIe siècle. Pierre calcaire. Proviendrait d'une église de Marseille. *Marseille, Musée Borély, inv. 9411*. Légèrement hanchée, cette reine (de Saba ?) est vêtue d'un surcot très long et ample retombant jusqu'aux pieds, (chaussures fines peut-être du type escoletté, à courroie et barette de fermeture), serré à la taille par une ceinture et fermé sur la poitrine par une broche fixée près de l'encolure ronde et normalement fendue (*cf.* n° 403, 412, 466). Le mantel est retenu par une cordelière fixée par deux attaches métalliques près des bords. Les cheveux divisés par une raie médiane retombent simplement de part et d'autre du visage. Le style de cette œuvre peut-être issue d'un atelier du nord de la France contribue à mettre en valeur la silhouette féminine encore empreinte de plénitude, suivant une évolution bien affirmée dès les années 1220-1240. S. Bourlard-Collin, sd., n° 158.



400

399. Costumes masculins, milieu du XIVe siècle. Fresque, (détail). Avignon, par Matteo Giovannetti. *Avignon, Palais des Papes, chapelle Saint-Martial, mur nord.*

Les hommes portent à cette époque des vêtements mi-longs, frôlant le genou. Les manches des robes sont coupées en biais à la hauteur du coude, formant le caractère *manicottolo* (pan de tissu triangulaire) ; de cette ouverture dépassent les manches longues de la cotte. La ceinture est portée bas sur les hanches. Sur la tête, engonçant le cou, ou bien renvoyé dans le dos, le capuchon est de rigueur, de même que les chaussures pointues, enfilées par-dessus les chausses. L'adolescent à droite est vêtu de la même façon, mais fendue devant sa robe lui laisse plus d'aisance.

F. Enaud, 1971, p. 40 sv.

400. Costumes masculin et féminin, vers 1470. Tempera sur bois, 370 x 680 mm (détail). Provence. *Marseille, Musée Grobet-Labadié, inv. 253.*

A genoux, ces deux personnages contemplent une vision de saint Bernardin de Sienna. L'homme porte sur des chausses sombres une courte robe serrée à la taille, plissée devant, aux épaules

les rembourrées, aux larges manches fendues ; il est coiffé d'un bonnet de feutre souple. Sa compagne est vêtue d'une robe de dessus à décolleté ovale, très ample dans le bas ; son chaperon de drap marque son rang social et son appartenance à la bourgeoisie. Ces robes masculines et féminines étaient à la mode dès les années 1450, et ne constituent pas en elles-mêmes, un critère de datation très fine.

Le roi René en son temps, 1981, notice D. 15.

401. Fermail. 2^e moitié XIVe siècle. Bronze. D. 29 mm. Rougiers, 3355. Décor incisé de points et d'épis. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1268, pl. 434/7.
402. Fermail. XIVe siècle. Bronze. D. 49 mm. Rougiers, 427. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1268, pl. 434/6.
403. Fermail. Détail de la sculpture n° 398. Broche hexagonale bouletée aux angles, avec ardiillon central.
404. Agrafe. XIVe siècle ? Bronze. L. 40 ; l. 21 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Quadrillage autour de fleurs quadrilobées.
405. Mordant. Fin XIIIe siècle. Bronze doré. L. 66 ; l. 34 mm. Rougiers, 2304. Ecu chargé de pals sur fond d'or. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1232, pl. 429/4.
406. Mordant. Fin XIIIe siècle. Bronze doré. L. 60 ; l. 42 mm. Rougiers, 2038. Cercles pointillés. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1232, pl. 429/2.
407. Aiguillette. Fin XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 34 mm. Rougiers, 3252. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1252, pl. 432/25.
408. Aiguillette. Fin XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 30 mm. Rougiers, 384. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1252, pl. 432/24.

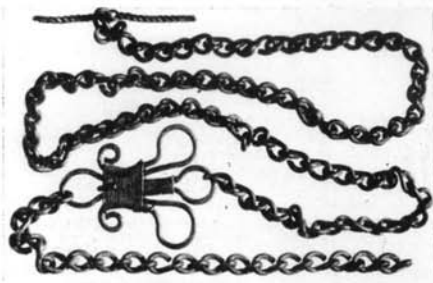


405



409

409. Bouton. Milieu XIVe siècle. Tôle de cuivre. D. 27,5 mm. Rougiers, 2165. G couronné sur fond quadrillé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1248, pl. 432/7.
410. Bouton. Milieu XIVe siècle. Tôle de cuivre. D. 24 mm. Rougiers, 2088. S couronné sur fond quadrillé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1248, pl. 432/8.
411. Bouton. 2^e moitié XIVe siècle. Tôle de cuivre. D. 15 mm. Avignon, Petit Palais. A couronné sur fond quadrillé.
412. Représentation d'une attache de manteau formé d'un lien (chainette ?) et de deux paillettes fixées à l'étoffe (cf. n° 398). *Marseille, Musée Borély, inv. 9411.*
413. Bouton à bélière. Fin XIIIe siècle. Tôle de cuivre. D. 8 mm. Rougiers, 3639. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1249, pl. 432/16.
414. Bouton à bélière. Fin XIVe siècle ? Billon ? D. 13 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Rosace à 10 lobes.
415. Bouton double. XIVe siècle ? Tôle de cuivre argenté. L. 16 ; l. 16 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Fleur à six lobes.



417

416. Essai de restitution d'une ceinture. Fin XIVe siècle ? Bronze, tôle cuivre et lambeaux de cuir. l. 50 mm. Rognac, le Castellas. Une boucle, un pendant et cinquante huit paillettes trilobées avec des lambeaux de cuir proviennent du cimetière du castrum.

417. Chaînette de ceinture avec fermoir fleurdelisé. Fin XIVe siècle ? Bronze. L. 75 cm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès).*

418. Boucle et fermoir en S. Fin XIVe siècle ? Bronze. L. 46 ; l. 13 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès).*

419. Boucle et ardillon décoré. XIVe siècle. Bronze. D. 38 mm. Rougiers, 2221. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1192, pl. 424/18.

420. Boucle ovale et ardillon. 2ème moitié XIVe siècle. Bronze. L. 28 mm. Rougiers, 491. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1192, pl. 424/15.

421. Boucle et chape non articulée. Fin XIIIe siècle. Bronze. L. 32 mm. Rougiers, 1751. Grecques et épis incisés. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1194, pl. 425/4.

422. Boucle et chape articulée. XIIIe siècle. Bronze doré et tôle de cuivre. L. 31 mm. Rougiers, 311. Quadrillage incisé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1198, pl. 425/2.

423. Boucle à rouleau et ardillon. Fin XIIIe siècle. Bronze. L. 25 mm. Rougiers, 288. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1201, pl. 424/1.



424



425

424. Boucle et chape non articulée. XIIIe siècle. Bronze. L. 57 mm. Rougiers, 2344. Têtes de rivets bombées, décor incisé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1195, pl. 425/6.

425. Boucle et chape articulée. XIVe siècle. Bronze et tôle de cuivre. L. 55 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès).* Tête de rivet quadrilobée, décor incisé.

426. Boucle et chape articulée. Début XIVe siècle. Bronze et tôle de cuivre. L. 49 mm. Rougiers, 3596. Têtes de rivets bombées, décor incisé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1204, pl. 425/13.

427. Boucle et chape articulée. XIVe siècle. Bronze. L. 92 mm. Rougiers, 1623. Boucle dentelée, décor incisé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1214, pl. 427/1.

428. Boucle et chape articulée. 1ère moitié XIVe siècle. Bronze et tôle de cuivre. L. 39 mm. Rougiers, 262. Décor incisé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1219, pl. 427/27.

429. Boucle à rouleau et chape articulée. 1ère moitié XIVe siècle. Bronze et tôle de cuivre. L. 80 mm. Rougiers, 433. Décor incisé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1216, pl. 427/7.

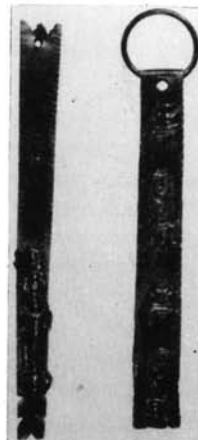
430. Pendant. Début XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 110 mm. Rougiers, 3205. Décor incisé. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1222, pl. 428/13.

431. Boucle et chape articulée. XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 109 mm. Rougiers, 2086. Décor embouti. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1220, pl. 428/1.



427

432



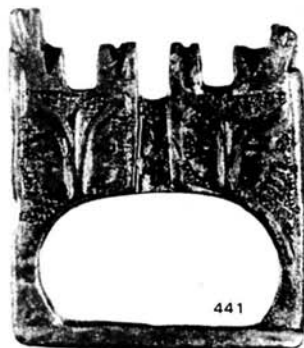
431



434



438



441



443



444

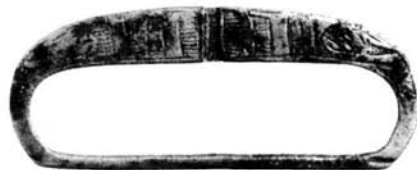


446

432. Pendant. XI^e siècle. Tôle de cuivre. L. 108 mm. Rougiers, 2087. Plaquette emboutie et rivetée.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1220, pl. 428/2.
433. Pendant. XI^e siècle. Tôle de cuivre. L. 90 mm. Rougiers, 2188. Décor incisé.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1222, pl. 428/9.
434. Pendant articulé. XI^e siècle. Tôle de cuivre. L. 40 mm. Rougiers, 3066. Femme déhanchée portant une coiffe et une robe à boutons et longues manches, surmontée d'une rosace quadrilobée.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1225, pl. 428/3.
435. Chape. XI^e siècle. Tôle de cuivre. L. 56 mm. Rougiers, 901. Décor géométrique incisé et architectural découpé dans lequel s'inscrivent des personnages frustes en relief.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1215, pl. 427/15.
436. Pendant. Milieu XI^e siècle. Bronze. L. 73 mm. Rougiers, 2168.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1221, pl. 428/8.

437. Pendant articulé. XI^e siècle. Bronze et tôle de cuivre. L. 44 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Décor incisé.
438. Boucle à double ardillon avec chape articulée. XI^e siècle. Bronze et tôle de cuivre. L. 55 mm. Rougiers, 1651. Décor incisé.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1206, pl. 425/25.
439. Boucle à double ardillon. XI^e siècle. Bronze. L. 58 mm. Rougiers, 3726.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1206, pl. 425/23.
440. Boucle à double ardillon. XI^e siècle. Bronze. L. 74 mm. Rougiers, 776.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1206, pl. 425/22.
441. Boucle. XI^e siècle. Bronze. L. 44 mm. Rougiers, 1486. Extrémité dentelée, feuillages sur fond de petits cercles incisés.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1213, pl. 426/13.
442. Boucle et ardillon. XI^e siècle. Bronze. L. 56 mm. Rougiers, 3602. Stries et cercles incisés.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1211, pl. 426/15.

443. Boucle. XI^e siècle. Bronze. L. 42 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Chevrons incisés.
444. Boucle. XI^e siècle. Bronze. L. 72 mm. Rougiers, 2224. Feuilles et cercles incisés.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1211, pl. 426/16.



445

445. Boucle. XI^e siècle. Bronze. L. 119 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Stries et feuillages incisés.
446. Boucle et chape non articulée. XI^e siècle. Bronze doré. L. 38 mm. Rougiers, 3397. Petits cercles incisés.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1197, pl. 425/11.
447. Boucle avec trois anneaux de suspension. 1^{ère} moitié XI^e siècle. Bronze. L. 41 mm. Rougiers, 3655.
G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1201, pl. 424/9.



448



449

448. Boucle avec trois anneaux de suspension et ardillon. 1ère moitié XIVe siècle. Bronze. L. 40 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.

449. Boucle. Fin XIVe siècle. Bronze. L. 77 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Cinq cercles quadrillés.

450. Boucle. Début XVe siècle ? Bronze. L. 45 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.

451. Chape découpée. Fin XIVe siècle ? Bronze. L. 22 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.



452



454

452. Chape découpée. Fin XIVe siècle ? Bronze. L. 26 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.

453. Applique. XIVe siècle ? Bronze. L. 24 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Deux crochets au revers.

454. Applique. XIVe siècle ? Bronze. L. 24 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Deux crochets au revers.

455. Paillette. Début XIVe siècle. Bronze et tôle de cuivre. D. 18 mm. Rougiers, 116. Cinq têtes de rivet bombées et patte de fixation sous la plaque dentelée.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1235, pl. 430/3.

456. Paillette. Début XIVe siècle. Tôle de cuivre. D. 18 mm. Rougiers, 3652. Quadrilobe et patte de fixation sous la plaque ornée de globules.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1236, pl. 430/5.



456



460

457. Paillette trilobée. Début XIVe siècle. Tôle de cuivre. D. 17 mm. Rougiers, 3634.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1239, pl. 430/7.

458. Paillette. Début XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 14 mm. Rougiers, 3734. Fleurons trilobés aux angles.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1239, pl. 431/16.

459. Paillette papilliforme. Début XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 16,5 mm. Rougiers, 2656.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1239, pl. 431/8.

460. Paillette. Début XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 15 mm. Rougiers, 434. Quatre lobes d'angle quadrillés.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1240, pl. 431/1.

461. Paillette papilliforme. Début XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 13 mm. Rougiers, 2390.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1239, pl. 431/9.



464



466

462. Paillette papilliforme. Début XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 15 mm. Rougiers, 2578.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1239, pl. 431/12.

463. Paillette fleurdéliée. Début XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 11 mm. Rougiers, 1760.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1241, pl. 431/8.

464. Paillette. XIVe siècle. Plomb. L. 16 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Deux têtes de rivet bombées, quatre lobes d'angle quadrillés.

465. Accessoires du costume, vers 1373. Albâtre, H. 355, L. 230, ép. 120 mm. Provence. *Baltimore, Walters Art Gallery, inv. 27.78.*

Ce petit relief ornait le tombeau de saint Elzéar de Sabran dans l'église des Mineurs d'Apt ; il représente le saint guérissant les lépreux. On comparera les gros boutons accrochant les capes sur une épaule, les boucles et pendants des ceintures, avec les objets trouvés en fouille.

F. Baron, 1978, p. 274-275.

466. Représentation d'une longue ceinture avec boucle et chape et un pendant décoré d'une paillette. Milieu XIIIe siècle. (cf. n° 398). *Marseille, Musée Borély, inv. 9411.*

l'alimentation

Le pain constitue au Moyen Age, en France méridionale comme ailleurs, le fondement de l'alimentation. Chaque village a son four seigneurial ; il peut aussi exister un four à l'échelle d'un hameau pour quelques familles (le four d'un hameau de potiers a été fouillé à Saint-Victor-les-Oules, Gard) (cf. n° 122). En ville les fours appartiennent à des particuliers. En ville comme à la campagne, le *fournier* n'est pas un boulanger au sens moderne du terme : il cuit le pain qu'on lui apporte ou qu'il va chercher chez le client. Les boulangers "qui font du pain pour le vendre" apparaissent plus tard que les fourniers et ne se confondent pas avec eux. Le pain peut être de froment, de conségal (mélange de froment et de seigle) ou d'orge. Il peut être, selon la qualité de la farine, pain blanc (ou *pain de bouche*), pain moyen (ou *pain méjan*) ou pain noir. Les citadins préfèrent le pain blanc ; les plus riches mangent le pain de froment.

La viande constitue aussi un fondement de l'alimentation quotidienne. Sur elle l'archéologie apporte un complément notable d'informations en raison de la conservation des

déchets osseux. L'étude des dépotoirs de Rougiers (Var) fournit des précisions sur l'alimentation carnée d'une communauté rurale provençale. Le bœuf est faiblement représenté ; les ossements d'un même animal sont dispersés dans plusieurs dépotoirs, ce qui exclut la présence d'un boucher dans le village : l'abattage d'une tête de gros bétail devait être décidé à l'échelon de la communauté, chaque habitant emportant chez lui une part de viande, donc les os correspondants. Comme il est traditionnel en Provence de la préhistoire à nos jours, ce sont les chèvres et les moutons qui constituent l'alimentation carnée prédominante, les porcs occupant une place un peu moins importante ; ils devaient être abattus et consommés à l'échelon familial (les éléments d'un squelette figuraient groupés dans un même dépotoir). Les os de poules n'ont pas été retrouvés en grand nombre mais cela ne préjuge en rien de leur place dans l'alimentation quotidienne dans la mesure où leurs déchets devaient être mangés par les chiens. Le problème est le même pour les lapins. Les dépotoirs de Rougiers ont aussi livré des os d'animaux sauvages

chassés dans un souci alimentaire ; sangliers, chevreuils, cerfs, exceptionnellement une perdrix.

Le poisson remplace la viande les jours maigres, le vendredi, le samedi et les jours de Carême. Pour le poisson d'eau douce, toutes les rivières sont mises à contribution, plus particulièrement le Rhône. L'essentiel de la production vient cependant de la mer et des étangs côtiers ; une partie du poisson salé est importée d'Espagne ou de l'océan.

On consomme des fromages secs ou frais. En Provence, c'est le fromage de chèvre et des brebis des Alpilles ou de Haute Provence ; on en importe aussi de la Sardaigne et de l'Italie du sud ; en Languedoc on a le fromage du Cantal ou le fromage de brebis des Pyrénées.

En ce qui concerne les légumes, on consomme avant tout les fèves mais aussi les pois, les pois chiches, les lentilles, le chou, la courge, les poireaux, les épinards. Les arbres fruitiers donnent partout des pommes, des poires, des cerises et des prunes ; selon les régions on a aussi des figues, des grenades, des noix, des amandes. Légumes et fruits sont fournis par les jardins et les vergers qui constituent une ceinture autour des villes et des villages, qui sont même parfois inclus au cœur des quartiers urbains. Louis Stoff a tenté de reconstituer la manière dont les mets pouvaient être accommodés dans une demeure provençale médiévale. Les viandes, fraîches ou salées, étaient le plus souvent préparées dans un chaudron et associées au potage ; d'ailleurs il n'y a pas, chez la plupart des gens, distinction dans un repas entre la soupe et le plat de viande et cet ensemble constitue souvent, avec le pain, le seul met de la journée. La viande peut aussi être cuite sur un gril ou à la broche, surtout dans les milieux aisés. Une préparation plus luxueuse et plus recherchée consiste à la préparer en pâtés, en obtenant la gelée nécessaire à partir des pieds de porc ; cette pratique est rarement quotidienne : même chez l'archevêque d'Arles, au XIV^e siècle, on n'en sert que les jours de fête ou lors de la venue d'invités de marque. On peut encore servir la viande en sauce avec des épices : c'est la *pipérade*.

Les fèves, les œufs, le poisson étaient frits à la poêle, dans

l'huile d'olive. La graisse nécessaire au reste de la cuisine était plutôt fournie par le porc salé.

Le repas était arrosé par d'abondantes rations de vin ou de piquette.

Le chaudron de cuivre, la poêle à frire en fer ou en terre et la marmite, quelquefois en métal mais le plus souvent de terre, étaient les instruments principaux de la cuisine ; c'est ce qui ressort de l'étude des inventaires *post mortem*, tels ceux que F. Feracci a étudiés pour Arles. Chaudrons et marmites servaient à faire mijoter les viandes dans l'eau du potage. Si les récipients métalliques sont totalement absents de nos fouilles, des marmites en terre réfractaire au corps globulaire, au col large, munies d'au moins deux anses, verticales ou horizontales, apparaissent largement ainsi que des couvercles, percés ou non, à partir du XIII^e siècle ; dans les maisons les plus pauvres ces marmites remplaçaient le chaudron ; ailleurs elles coexistaient avec lui. On peut estimer que les vases globulaires en céramique grise, assez grands, munis d'une anse verticale et quelquefois d'un couvercle, devaient avoir en partie le même usage aux XI^e et XII^e siècles ; ils pouvaient aussi être utilisés pour la conservation de certains aliments.

La fouille du cloître de Viviers (Ardèche) a livré plusieurs très petits pots à anses ; les traces de feu indiquent qu'ils ont servi à la cuisine avant d'être déposés dans des tombes ; deux d'entre eux sont munis de trois pieds pour que le fond ne repose pas directement sur une surface trop chaude. Quel était leur usage ? pour chauffer des sauces ? des boissons ?

Pour la préparation des aliments, les jattes de terre ne sont guère connues à Rougiers avant le XIII^e siècle. Les mortiers étaient le plus souvent en pierre.

La jarre, utilisée pour la conservation des liquides, huile et eau, et pour quelques autres aliments (olives, grains) est largement citée dans les inventaires arlésiens ; elle est en revanche quasiment absente de nos fouilles ; on en a cependant retrouvées deux à La Môle - Sainte-Madeleine (Var, cf. n° 474) et une à Alba (Ardèche).



RECONSTITUTION D'UNE CUISINE ET D'UNE SALLE A MANGER DU XIV^e SIECLE
dans le chauffoir de l'abbaye de Sénanque

Reconstitution faite à l'aide de la documentation écrite, iconographique et archéologique.

Au centre du feu, la marmite à fond bombé repose sur un trépied (ici un trépied moderne) ; sur le pourtour, des récipients plus petits ne présentant des traces de feu que sur un côté ; le couvre-feu près du foyer,

gardant les braises chaudes et plus loin les céramiques à usage culinaire.

La table (ici reconstituée) est faite d'un simple plateau, recouvert d'une nappe, posé sur des tréteaux. Elle est souvent dressée dans la pièce qui sert de cuisine. Pas d'assiette devant les convives, pas de fourchette non plus : on puise avec les doigts dans le

plat commun. Seuls les mets liquides sont versés dans un bol et puisés à la cuiller. Les viandes sont posées devant chacun sur des tranches de pain et coupées au couteau. Des petits pots pour des sauces ou des épices accompagnent les grands plats. Carafes et gobelets de verre sont d'usage fréquent mais, même au palais pontifical, ils sont loin de

supplanter les pichets de terre. La vaisselle présentée ici vient pour l'essentiel d'Avignon ; c'est celle sans doute d'une communauté urbaine de la fin du XIV^e siècle. La vaisselle d'étain reste cependant peu représentée alors que les inventaires la citent abondamment.

Des céramiques de table à décor polychrome ont aussi une fonction décorative, deux trous de suspension permettent de les accrocher.

On a aussi reconstitué une partie de pavement polychrome de la même époque à partir de la restitution déjà faite au Palais des Papes.



467. Marmite à quatre anses transversales. Fin XIV^e siècle. Céramique. H. 380 ; d. ouv. 350 mm. Avignon, Petit Palais. Décor estampé et cordons rapportés rayonnant à partir du fond. J. Thiriot, 1979-2, p. 37-47 ; D. Konaté, 1981, p. 159, pl. 38.

468. Pot à châtaignes. Fin XIV^e siècle. Céramique. H. 175 ; d. ouv. 110 mm. Avignon, Petit Palais. D. Konaté, 1981, p. 180, pl. 73.

469. Jatte. Fin XIV^e siècle. Céramique. H. 114 ; d. ouv. 275 mm. Avignon, Petit Palais. D. Konaté, 1981, p. 169, pl. 64.

470. Couvre-feu. Première moitié XIV^e siècle. Céramique. H. 180 ; d. 310 mm. Rougiers, 148. Pâte claire noircie au feu, tuyau d'aération traversant l'anse. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 745, 826, pl. 260/8.

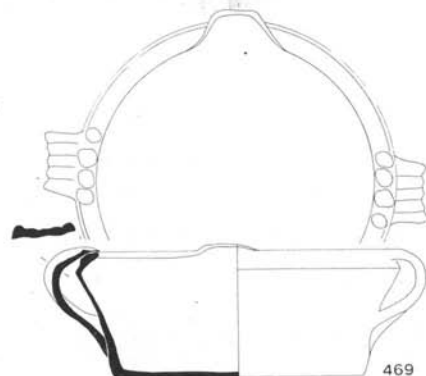
471. Marmite. Début XIV^e siècle. Céramique. H. 190 ; d. ouv. 196 mm. Rougiers, 1617. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 798, pl. 282/1.



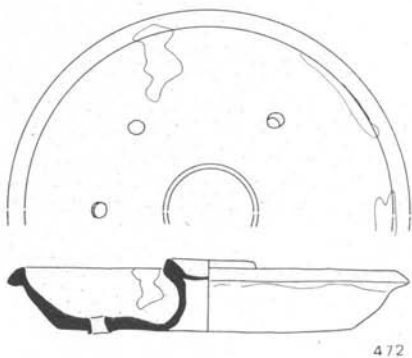
468



470



469



472. Couvercle creux perforé. Fin XIV^e siècle. Céramique. H. 370 ; d. 208 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriote, 1980, p. 123, fig. 51/2.

473. Marmite. Fin XIV^e siècle. Céramique. H. 300 ; d. 280 mm. Rougiers, 120. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 798, pl. 285.

474. Jarre-amphore. 2^e moitié XIV^e siècle. Céramique. H. 610 ; d. max. 480 ; d. ouv. 95 mm. Sainte-Madeleine (Var), La Môle. *Toulon : C.D.A.V.* H. Ribot, 1976 ; *idem*, à paraître.

475. Bol. Fin XIII^e-début XIV^e siècle. Céramique. D. ouv. 140 ; d. base 70 mm. Rougiers, 239. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 816, pl. 440.

476. Ecuelle à marli. 2^e moitié XIV^e siècle. Céramique. H. 56 ; d. ouv. 182 mm. Rougiers, 29. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 818, pl. 304/11.

477. Jatte. Début XIV^e siècle. Céramique. H. 106 ; d. ouv. 180 mm. Rougiers, 2718. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 803, pl. 302/3.

478. Pégau à fond tripode. XIV^e siècle. Céramique. H. 73 ; d. ouv. 75 mm. Viviers, A 4007.

479. Coupe tronconique décorée. XIV^e siècle. Céramique. H. 40 ; d. ouv. 120 mm. Avignon, Hôtel de Brion.

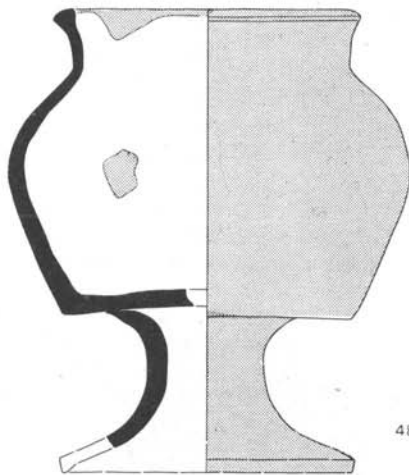


- G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 880, pl. 320/3 ; *idem*, L. Vallauri, J. Thiriote, 1980, pp. 86-87, fig. 32/1 et 33.

480. Coupe tronconique décorée. XIV^e siècle. Céramique. H. 80 ; d. ouv. 247 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriote, 1980, p. 87, fig. 32/5 et 33.

481. Coupe polylobée monochrome. 2^e moitié XIV^e siècle. Céramique. H. 98 ; d. ouv. 210 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriote, 1980, p. 91, fig. 34, 35/5.

482. Coupe tronconique décorée. 1^{ère} moitié XIV^e siècle. Céramique. H. 82 ; d. ouv. 240 mm. Avignon, Hôtel de Ville. *Musée Calvet 235 A.*



483. Fleurier monochrome. 2^e moitié XIV^e siècle. Céramique. H. 225 ; d. ouv. 140 ; d. panse 194 mm. Avignon, Hôtel de Brion.

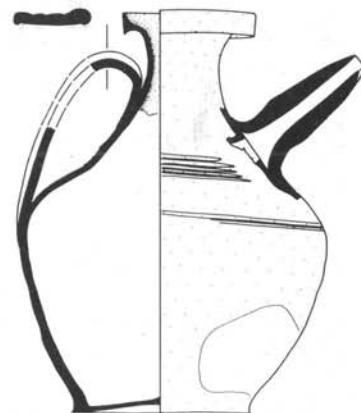
G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriote, 1980, p. 64, fig. 22/1, 24 ; L. Vallauri, M. Vichy, R. Broecker, 1980, pp. 421-424, pl. VI/5.

484. Pot de fleur tronconique monochrome percé au fond. XIV^e siècle. Céramique. H. 89 ; d. ouv. 212 ; d. base 150 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriote, 1980, p. 67, fig. 23/6 et 25.



485. Grosse cruche monochrome. XIV^e siècle. Céramique. H. 262 ; d. ouv. 157 ; d. max. 255 ; d. base 136 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriote, 1980, p. 58, fig. 19/4.

486. Cruche monochrome. XIII^e siècle ? Céramique. H. 153 ; d. ouv. 98 ; d. panse 120 mm. Viviers, A 455.



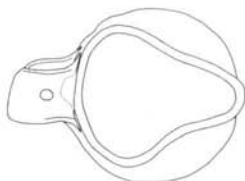
487. Gargoulette. 2^e moitié XIV^e siècle. Céramique. H. 230 ; d. ouv. 76 ; d. max. 177 mm. Avignon, Hôtel de Brion.



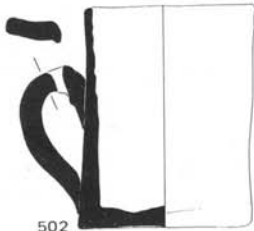
491



505

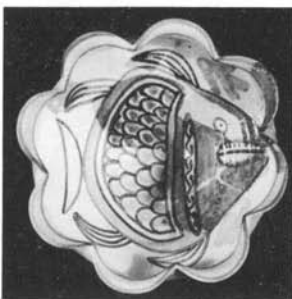


493



502

496



Avignon, Hôtel de Brion.

G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 99, fig. 41/9.

498. Couvercle monochrome. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 76 ; d. 186 mm. Avignon, Hôtel de Brion.

G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 101, fig. 41/8.

499. Petit couvercle. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 48 ; d. 100 mm. Avignon, Hôtel de Brion.

G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 101, fig. 41/14.

500. Petit récipient monochrome à rebord à gorge. XIVe siècle. Céramique. H. 41 ; d. ouv. 108 ; d. base 84 mm. Avignon, Hôtel de ville. Flèche brune sur l'anse. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, pp. 101-103, fig. 41/15, 42.

501. Petite cruche monochrome. XIVe siècle. Céramique. H. 81 ; d. ouv. 57 mm. Avignon, Hôtel de Brion.

G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 79, fig. 28/8.

502. Chope monochrome. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 123 ; d. ouv. 95 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 51, fig. 16.

503. Chope monochrome. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 142 ; d. ouv. 98 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, pp. 49-51, fig. 14/2.

504. Pichet à couvercle. Forme du XVe siècle. Etain. H. 228 ; d. panse 97 mm. Provence orientale. Grasse. Musée d'Art et d'Histoire de Provence. Piriforme, sur un pied creux élevé, il possède une anse à pousier décorée de deux glands.

505. Cuiller. XIVe siècle. Etain. L. 77 mm. Alba, Saint-Pierre. Fleuron au dos.

506. Couteau à manche riveté. Début XIVe siècle. Fer. L. 295 mm. Rougiers, 1814. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1045, pl. 383/5.

G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 126, fig. 52/3.

G. Démians d'Archimbaud, C. Le-moine, 1980, pp. 368-369, pl. VII/1.

488. Cruche monochrome. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 140 ; d. ouv. 110 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 59, fig. 18/9.

489. Cruche monochrome. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 175 ; d. ouv. 115 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, pp. 55-58, fig. 17.

490. Cruche monochrome. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 195 ; d. ouv. 115 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, pp. 55-58, fig. 17.

491. Cruche monochrome. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 148 ; d. ouv. 166 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, pp. 55-58, fig. 18/5.

492. Ecuelle à oreilles d'origine valencienne à décor bleu et lustré. XIVe-XVe siècles. Céramique. H. 54, d. ouv. 157 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 27, fig. 5 et 7/3 ;

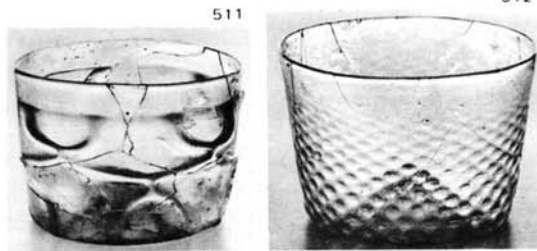
493. Ecuelle à oreilles d'origine valencienne à décor bleu et lustré. XIVe-XVe siècles. Céramique. H. 56 ; d. ouv. 150 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 27, fig. 5 et 7/1.

494. Ecuelle d'origine valencienne à décor bleu. XIVe siècle. Céramique. H. 58 ; d. ouv. 145 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 23, fig. 5 et 6/3.

495. Ecuelle d'origine valencienne à décor bleu. Fin XIVe siècle. Céramique. H. 66 ; d. ouv. 150 mm. Avignon, Hôtel de Brion. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, 1980, p. 23, fig. 5 et 6/2.

496. Coupe polylobée à décor vert et brun zoomorphe. Céramique. H. 110 ; d. ouv. 255 ; d. base 105 mm. Avignon, Place du Palais. Musée du Vieil Avignon. Palais des Papes.

497. Jatte monochrome à rebord à gorge. 2ème moitié XIVe siècle. Céramique. H. 122, d. ouv. 220 ; d. base 115 mm.



507. Couteau à manche riveté. Fin XIVe siècle. Fer. L. 170 mm. Rougiers, 1967. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1045, pl. 383/13.

508. Couteau à manche riveté. Fin XIVe siècle. Fer. L. 185 mm. Rougiers, 2297. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1046, pl. 383/9.

509. Couteau damasquiné. XVe siècle. Fer et fil d'argent. L. 120 mm. Rougiers, 2672. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1051, pl. 384/2.

510. Manche de couteau décoré. 2ème moitié XIVe siècle. Bois de cervidé. L. 75 mm. Rougiers, 2733. G. Démians d'Archimbaud, 1978, pp. 1022-1024, pl. 374/1.

511. Gobelet. XVe siècle. Verre. H. 57 ; d. 75 mm. Avignon, Hôtel de Brion. Décor moulé d'arceaux. G. Démians d'Archimbaud, L. Vallauri, J. Thiriot, D. Foy, 1980, p. 159, fig. 65/1.

512. Gobelet. XVe siècle. Verre. H. 50 ; d. 80 mm. Avignon, Petit Palais. Décor moulé de pastilles.



513. Bouteille. XIVe siècle. Avignon. Hôtel de Brion. Seul le goulot bague d'un cordon est authentique. G. Démians d'Archimbaud, J. Thiriot, L. Vallauri, D. Foy, 1980.

514. Reconstitution d'un carrelage en terre cuite émaillée. XIVe siècle. Dimensions moyennes : L x l. 125 à 130 ; ép. 20 à 22 mm. Châteauneuf-du-Pape ; Avignon, Palais des Papes ; Villeneuve-lez-Avignon, chapelle de la livrée de Giffon ; Salon, château de l'Emperi. Musée du Vieil Avignon, Palais des Papes ; Musée de Villeneuve-lez-Avignon ; Musée de l'Emperi.

Cette reconstitution a été tentée à partir de carreaux provenant de demeures seigneuriales et des constructions pontificales. Dès le XIIIe siècle et surtout au XIVe siècle, les pavements furent en faveur, leur style évoluant au cours du temps. Les carreaux vernissés en teinte unie, vert ou jaune, alternaient avec des carreaux peints de motifs anthropomorphes, zoomorphes, géométriques et héraldiques, motifs qui se retrouvent sur les céramiques de même époque.

S. Gagnière, 1965, p. 29 ; S. Gagnière, J. Granier, 1963, 1973 ; S. Gagnière, J. Granier, L. Voisin, 1964, 1973-74 ; H. Aliquot, 1976, pl. 129, p. 62.

515. Personnages présentant une aiguière et un pain. 2ème quart XIVe siècle. Viviers (Ardèche), couvent Saint-Roch. Ancien réfectoire du chapitre, décor d'un arc diaphragme. Cf. n° 379-380.

516. Scène de repas. Fin XIe ou début XIIe siècle. Chapiteau en pierre calcaire. H. 38 cm. Proviendrait du cloître Saint-Trophime à Arles (?). Marseille, Musée Borély, inv. 56.

Chapiteau à l'iconographie complexe et encore mal élucidée. Sur la face principale : personnage barbu assis, tenant un couteau, vêtu d'un bliaud aux manches étroites et d'une longue chape rejetée sur les épaules ; devant lui une table drapée sur laquelle est posé un pain. A sa gauche, un homme pose un plat sur la table. Au revers un prêtre imberbe bénit un serviteur (?) aux jambes entravées qui tient une grande cuillère. Encadrement de feuilles d'acanthes stylisées.

Le Blant n° 56 ; Penon n° 104 ; *L'Art français du Moyen-Age*, Québec - Montréal, 1972-1973, n° 9 ; Bourlard-Collin n° 141.

517. Un menu d'étudiant. 1364. *Archives vaticanes, Collectoriae 253*.

Il s'agit d'un document qui fournit les comptes d'intendance, jour après jour, pour le *studium* de Trets (Bouches-du-Rhône). Le compte présenté ici est celui du 14 novembre 1364. Ce jour là, 171 personnes, élèves et maîtres, ont pris part aux repas. On a consommé :
- 61 livres de viande de mouton (23 kg 188),
- 3 livres 1/2 de viande salée (1 kg 330),
- du potage de chou "de notre jardin",
- 368 livres de pain (139 kg 840),
- 22 escandaus de vin (106 litres),
- du fromage réservé au prieur et aux maîtres.

Il faut ajouter au compte 2 livres de chandelles.

Pour la nourriture, cela donne des rations de 820 grs de pain, 135 grs de mouton. La viande salée devait être destinée au potage. La consommation de vin est de 0,62 litre.

L. Stouff, 1970, pp. 238-245.

les divertissements et les jeux

Au seul vu du matériel archéologique, les divertissements semblent n'occuper qu'une bien faible part de la vie ! C'est qu'en fait ils ne laissent pas de traces matérielles ou seulement des traces fragiles que le temps a fait disparaître ; textes et iconographie complètent heureusement notre documentation sur un domaine qu'il faut bien évoquer en dépit de la pauvreté des sources archéologiques.

Les fêtes seigneuriales sont bien sûr l'occasion des divertissements les plus fastueux. Ainsi la merveilleuse fête que nous décrit le *Roman de Flamenca* autour de 1234 : les jongleurs font retentir leurs instruments, vièles, flûtes, cornemuse, frestel, psaltérion, harpe... (instruments dont l'iconographie méridionale nous donne des représentations à l'église des Célestins d'Avignon, au château de Puivert ou aux Jacobins de Toulouse) ; on danse, on écoute les conteurs, on regarde les marionnettes, les amuseurs qui jonglent avec des couteaux ou font des cabrioles. Musiciens et bateleurs exercent aussi leurs talents devant des publics plus populaires. Des ménestrels sont attachés au service des seigneurs et des princes, quelquefois à celui d'une ville. L'année est ponctuée de ces fêtes qui sont l'occasion de réjouissances pour les uns et les autres. La Fête-Dieu est le prétexte à des jeux et à des défilés que le roi René organise de façon plus rigoureuse vers 1462. Autour du 1er mai on célèbre une sorte de fête du printemps, de la fécondité et du renouveau de l'amour ; les jeunes filles mettent des guirlandes aux fenêtres, plantent les arbres de mai ; elles ont alors le droit de se faire courtiser par qui bon leur semble ; leur *reine* mène autour de l'arbre une danse aux côtés du *roi de la jeunesse* ; on chante joyeusement les *calendes de mai* en se moquant rituellement du mari jaloux, surtout si

la reine est mariée, telle l'héroïne de la *Ballade de la reine d'Avril* au XIIe siècle. Le 21 décembre débute la fête des fous ; on procède en la cathédrale d'Aix ou en celle d'Arles à l'élection d'un *évêque fou* choisi parmi les enfants de chœur, les autres enfants de chœur échangeant leur place et leur fonction avec les chanoines...

Bien d'autres événements sont l'occasion de réjouissances populaires : l'entrée d'un prince dans sa ville, la représentation d'un *mystère* ou plus simplement un mariage, surtout s'il s'agit d'un remariage de veuf ou de veuve qui provoque alors le *charivari* bruyant et parodique de la jeunesse.

Dans chaque ville les adeptes de jeux d'exercice - arbalète, épée, bâton... - se regroupent en confréries (le règlement des arbalétriers de Carpentras nous a été conservé).

Des jeux de société plus calmes peuvent occuper les moments de loisir. On préfère le plus souvent se livrer aux jeux de hasard : les dés surtout et les cartes qui font leur apparition vers le milieu du XVe siècle. A Sisteron, une ordonnance de 1440 interdisant les jeux de hasard soulève les protestations ; on finit par distinguer les honnêtes citoyens qui ne voient dans les dés ou les cartes qu'un passe-temps et les professionnels du jeu, fripons qui seuls seront poursuivis. On voit le roi René donner un "jeu de cartes de Lyon" à sa familière Hélène puis une somme à un ménestrier pour qu'il joue aux dés avec ses pages. Les échecs, presque totalement absents de l'archéologie et de l'iconographie méridionales, sont pourtant largement pratiqués dans la haute société : en 1478, le roi René se fait tourner des pièces en ivoire ; en 1486 un jeu figure dans l'inventaire des meubles d'un apothicaire de Sisteron ; habituellement les pions devaient être de bois.



518

518. Scène de rencontre amoureuse. XIVe siècle. Console sculptée. Béziers, cloître de la cathédrale.

Si le mariage est affaire des parents, l'attrait sexuel et les préférences personnelles ne sont pas exclues. Les rencontres amoureuses se produisent à l'occasion des fêtes, des foires, des veillées et l'on ne s'interdit pas "d'honnêtes familiarités". Le jeune homme est ici vêtu de la cotte et du surcot longs, la jeune fille a ses cheveux serrés par une mentonnière, sous le chaperon.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

La plupart des instruments de musique étaient en bois, il n'en reste donc rien. Ceux que les trouvailles archéologiques nous ont livrés sont essentiellement populaires, c'est à dire ceux que les textes savants et l'iconographie ignorent le plus ! Il s'agit surtout de la guimbarde et de la flûte. La première est faite d'un cadre de fer ou de bronze dont on tient les extrémités entre les dents et d'une lame d'acier (en général disparue) que l'on fait vibrer du doigt, la cavité buccale servant de résonateur. Les flûtes qui nous sont parvenues sont de petites dimensions, en os, munies d'un nombre variable de trous, avec ou sans trou octaviant ; le bec a souvent été brisé ; certains exemplaires sont soignés alors que d'autres semblent plutôt le résultat d'amusements de bergers.



519

520

521



523



524



525



522

519. Flûte. Fin XIVe siècle. Os. L. 140 mm. Antibes, chapelle Saint-Esprit. *Musée d'histoire et d'archéologie, S/E 61*. Quatre trous et un trou octaviant. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1030, ph. 534.

520. Flûte. XIVe siècle. Os. L. 135 mm. Avignon, Petit Palais. Trois trous et un trou octaviant, le bec manque.

521. Flûte. 2ème moitié XIIIe siècle. Os caprin. L. 100 mm. Rougiers, 188. Quatre trous, le bec manque. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1030, pl. 373/7.

522. Fragment de flûte. 2ème moitié XIVe siècle. Os de rapace. L. 108 mm. Rougiers, 1323. Quatre trous.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1031, pl. 373/8.

523. Flûte ébauchée. 2ème moitié XIIIe siècle. Os porcin. L. 115 mm. Rougiers, 3831.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1030, pl. 373/6.

524. Guimbarde avec languette. XIIIe siècle. Fer. L. 75 mm. Montségur. *Musée de Montségur 21/76*.

Montségur, 1980, p. 221.

525. Guimbarde avec languette. XIVe siècle? Fer. L. 53 mm. Saint-Maximin (Var), Cadrix.

526. Guimbarde. Milieu XIVe siècle. Bronze. L. 64 mm. Rougiers, 1454.

G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1032, pl. 435/4.

527. Guimbarde. XIVe siècle? Bronze. L. 51 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.

528. Guimbarde. XIVe siècle? Bronze. L. 62 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.

529. Guimbarde. XIVe siècle? Bronze. L. 39 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Tête trilobée.

530. Rossignol. Fin XIVe siècle. Céramique. L. 75 mm. Avignon, Petit Palais. Un porte-vent muni d'un sifflet conduit l'air dans un réservoir d'eau, ce qui émet un son d'oiseau.

531. Livre du Mystère de Saint-Pierre et Saint-Paul. XVe siècle. Couverture cuir avec fermoirs métalliques. L. 320 ; l. 115 mm. Puy-Saint-Pierre (Hautes-Alpes). *Gap, Archives Départementales*. L'un des rares Mystères en langue provençale qui aient été conservés. Il comporte 6.135 vers et était représenté en deux journées par au moins 85 acteurs. Il met en scène l'histoire de la passion des deux patrons de la paroisse de Puy-Saint-Pierre, Pierre et Paul, histoire dans laquelle la légende et les diableries occupent une large place. Le manuscrit comporte des indications scéniques en latin. P. Guillaume, 1887.



532

532. Joueur de frestel. XIIe siècle. Chapeau. Calcaire. H. 32 ; dim. partie sup. 34 x 34 ; partie inf. 23 x 24 cm. Prieuré de Serres (Hautes-Alpes). Gap, Musée Départemental.

Dans un angle, une figure souffle dans un *frestel* ou flûte de Pan, instrument habituel dans les campagnes, fait de tuyaux de roseau ou de sureau juxtaposés.

Art roman..., n° 52.

533. Ange musicien. Fin XIVe siècle. Console sculptée. Calcaire. Avignon, abside de l'église des Célestins.

L'ange joue, en la tenant sur son épaule, d'une *vièle à archet* munie de trois cordes. La caisse est plate, ses côtés sont échancrés. L'instrument était utilisé tant pour l'accompagnement improvisé des chants monodiques que dans les polyphonies savantes ou pour mener les danses.

A. Morganstern, 1976, p. 338 et fig. 28.

534. Scène de danse. Vers 1380. Peinture murale provenant de Sorgues (Vaucluse). Avignon, Musée du Petit Palais, RS 1937-12.

Dans un paysage boisé, jeunes gens et jeunes filles se tiennent par la main, esquissant une *carole*. La danse est rythmée par un joueur de *Chalemie*, ancêtre du hautbois, instrument de plein air par excellence.

P. Jamot, 1938.

535. Scène de bateleur. 2ème quart XIVe siècle. Viviers (Ardèche), couvent Saint-Roch. Frise murale de l'ancien réfectoire du chapitre.

En illustration d'un *monde à l'envers*, c'est l'ours qui fait danser le bateleur ; la vièle sur laquelle il frotte son archet est une mâchoire d'animal.

Y. Esquieu, 1979, p. 72.



LES JEUX.

Des jeux médiévaux l'archéologie méridionale ne nous fait guère connaître que les dés. Les fouilles du Petit Palais d'Avignon, entre autres, en ont livré un assez grand nombre, de fabrication locale. Ils sont en os, de petites dimensions. Notons sur l'un d'eux les mêmes numéros pairs portés deux fois : dé de tricheur ?

536. Coffret-Echiquier. XVe siècle. Bois, cuivre et ivoire ou os doré. L. 15,5 ; l. 13,4 ; h. 7,5 cm.

Le couvercle est fait de six panneaux ornés d'hommes et femmes se faisant face et séparés les uns par une fontaine

surmontée d'un soleil, les autres d'un arbre entouré d'une claie, avec un phylactère sur le tronc. Sur la face postérieure deux personnages chassent à l'arc. Sur une face latérale : fontaine de Jouvence avec six personnages. Sur le fond du coffret, un damier noir et blanc.

537. Dés à jouer. XIVe siècle. Os. L. moyenne 7 mm. Avignon, Petit Palais.

538. Dé à cercles oculés. XIVe siècle. Os. L. 11 mm. Avignon, Petit Palais.

539. Dé à chiffres pairs. XIVe siècle. Os. L. 6 mm. Avignon, Petit Palais.

540. Joueurs de dés. Vers 1390. Enluminure. Avignon, pour le pape Clément VII. Paris, Bibliothèque Nationale, ms. lat. 848, folio 153 bis verso.

Au premier plan d'une Crucifixion ornant un missel pontifical, la tunique du Christ est jouée aux dés. Les mimiques éloquentes des personnages accroupis ou assis à même le sol. restituent l'ambiance d'une partie animée, et correspondent en même temps au style de cet atelier. Les joueurs utilisent trois dés (celui qui vient de les lancer a encore la main ouverte) et l'enjeu de la partie sert de tapis.

Avignon 1360-1410, 1978, n° 84.



536

la chasse

Peu d'époques plus que le Moyen Age furent marquées davantage par la chasse, pratiquée et exaltée dans toutes les couches de la société et dont l'exercice est d'après Gaston Phébus, comte de Foix-Béarn, en 1387 signe de "droite noblesse et gentillesse de cœur, de quelque état que l'homme soit, ou grand seigneur ou petit, ou pauvre ou riche". Activité défensive contre une nature sauvage et par là-même initiatrice à la guerre, activité nourricière puisque pourvoyeuse de viande, de peaux, de fourrures ou de bois de cervidé utiles au travail de l'homme, activité ludique aussi qui met celui qui la pratique en communion avec le monde forestier qui l'environne, elle est bien attestée dans le matériel ostéologique retrouvé dans les habitats, qu'il s'agisse d'oiseaux, de petit ou de gros gibier. Et l'on peut penser que beaucoup des armes découvertes dans ces sites servirent aussi à ces gestes alors si essentiels et qu'aucune réglementation n'arrivait vraiment à ordonner.

Sans doute n'étaient-elles pas les seules et l'on ne saurait négliger la part, dans la pratique de la chasse en particulier paysanne, des pièges multiples si bien décrits par l'enluminure ou les fresques : filets et lacets, panneaux et clochettes, leurres, pipée, gluaux, feux, etc... Du moins leur répertoire est-il déjà assez abondant pour être évocateur. Armes nobles parfois, telle l'épée rarement retrouvée dans sa structure complète. S'y ajoutent des poignards et des dagues dont l'apparition au XIIIe siècle puis la généralisation sous des faciès divers furent fécondes. Considérés parfois comme des armes civiles, ces "couteaux-dagues", aux lames courtes, à une ou deux tranchants, ont toujours des pommeaux et des gardes soigneusement fabriquées dont la morphologie varie au fil du temps. Les découvertes effectuées à Rougiers et Montpaon, jointes aux beaux exemplaires conservés à Gap, en révèlent divers types dont certains fort peu connus. Parmi ceux-ci, il faut insister sur

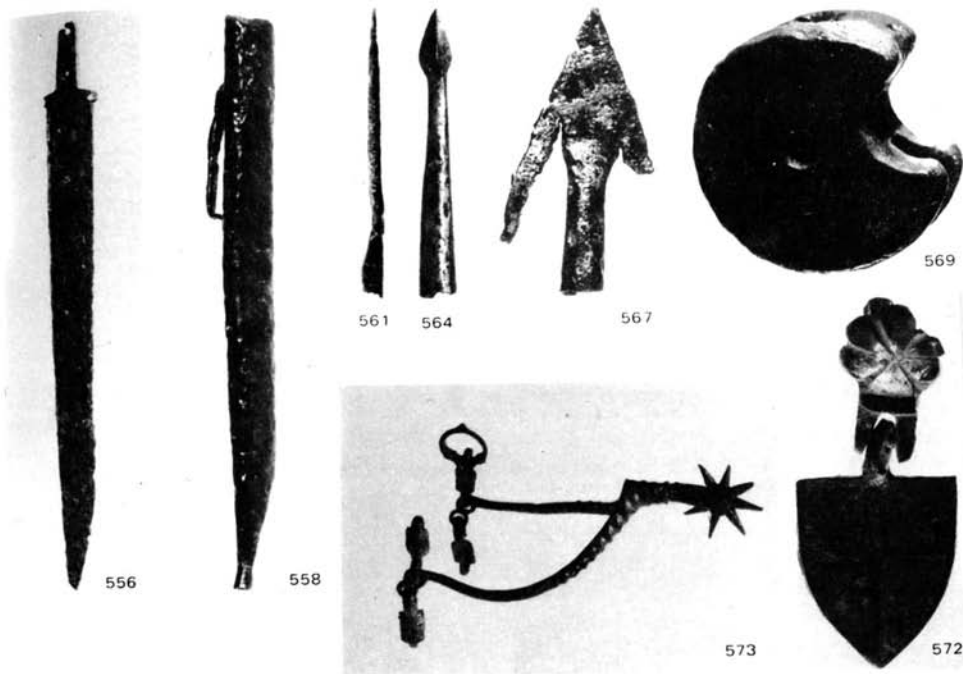
l'intérêt des œuvres les plus anciennes : pommeaux à tête polygonale ou globulaire liée à la fusée, soigneusement ornés comme les gardes qui les accompagnaient, auxquels se rapporte l'un des fourreaux retrouvés à Rougiers. Formes rares encore que celle du pommeau à fenestrations latérales facilitant la suspension de l'arme et surtout des pommeaux losangiques, en bronze, dont la technique de fabrication et le décor signalent une production méridionale, peut-être languedocienne : la découverte de quelques exemplaires presque similaires jusqu'en Allemagne et Suède en font des éléments d'étude importants. Une petite garde à ailettes indique par ailleurs une diffusion relativement rapide de la garde à rognons, de faciès nordique, jusqu'en des milieux ruraux méridionaux... A côté de ces armes blanches et de quelques épieux ou lances destinés peut-être à la chasse au loup ou au cerf, de nombreuses armes de jet existaient, bien attestées par les flèches et éléments d'arbalète. La typologie des premières, à fer foliacé ou à fer épais, indique une évolution lente vers le véritable carreau d'arbalète, prédominant au XIVe siècle. De l'arbalète elle-même ne subsistent plus que des traces ténues : noix en bronze ou tournée dans un merrain de cervidé dont les encoches servaient à fixer le déclencheur de l'arme ou crocs puissants accrochés à la ceinture de l'arbalétrier et aidant à tendre la corde de l'arc. Quelques vervelles ou branlants furent découverts par ailleurs. Peut-être faut-il y voir les indices de la chasse au faucon si souvent représentée dans l'iconographie ? D'autres documents se rattachent en revanche à l'équipement du cavalier et de son cheval : épérons à pointe puis à molette et étriers (ces derniers rares dans le Midi), dont la forme évolue progressivement. L'on ne saurait enfin éloigner de cette documentation les trompes d'appel en terre cuite si caractéristiques de cette époque : transposition en matériau modeste des grands olifants d'ivoire au luxe inconnu ici.



541. Épée. Fin XIII^e siècle. Fer. L. 910 mm. Pont-Saint-Esprit (Gard), lit du Rhône. *Musée de Pont-Saint-Esprit, D.C.M.4.* Lame dissymétrique à gorge et pommeau circulaire.
542. Dague. XIII^e siècle. Fer et cuivre. L. 265 mm. Embrun. *Musée de Gap, 39.* Pommeau sphérique et garde décorée de plaquettes de cuivre oculées.
543. Dague. XIII^e siècle. Fer. L. 290 mm. Col de Cabre (Hautes-Alpes). *Musée de Gap, 20.* Pommeau en forme de gousse.
544. Dague. XIII^e siècle. Fer et cuivre. L. 325 mm. *Musée de Gap, 2290.* Pommeau en forme de gousse, et garde décorée de plaquettes de cuivre oculées.
545. Fer de lance. Fin XIV^e siècle. Fer. L. 400 mm. Rougiers, 224. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1056, pl. 387/1. *Idem*, 1980, p. 136, fig. 2/1.
546. Pommeau circulaire. XIV^e siècle. Bronze. D. 45 mm. Fontvieille (Bouches-du-Rhône), Montpaon. *Coll. privée (R. Delaire).* G. Démians d'Archimbaud, 1978, p.

- 1065, pl. 398/5. *Idem*, 1980, p. 138, fig. 3/18.
547. Pommeau losangique. Début XIV^e siècle. Bronze. L. 45 mm. Fontvieille (Bouches-du-Rhône), Montpaon. *Coll. privée (R. Delaire).* Croix à branches couronnées ciselée et losanges au revers. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1062, pl. 389/6. *Idem*, 1980, p. 138, fig. 3/3.
548. Pommeau losangique. Début XIV^e siècle. Bronze. L. 48 mm. Rougiers, 1468. Griffon ailé aux pattes de quadrupède et d'oiseau passant à gauche, et étoile des Beaux aux revers. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1062, pl. 388/7. *Idem*, 1980, p. 139, fig. 3/4.
549. Pommeau pyramidal. Milieu XIII^e siècle. Fer et cuivre. L. 70 mm. Rougiers, 941. Quatre plaquettes de cuivre trapézoïdales ornées de sept rangées de cercles pointés. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1059, pl. 388/10. *Idem*, 1980, p. 138, fig. 3/1.
550. Pommeau. Fin XIII^e siècle. Bronze. L. 54 mm. Rougiers, 693. Décor géométrique.

- G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1060, pl. 388/9. *Idem*, 1980, p. 138, fig. 3/2.
551. Pommeau d'épée côtelé. Début XIV^e siècle. Fer. D. 40 mm. Rougiers, 1675. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1067, pl. 388/6.
552. Garde. Fin XIII^e siècle. Bronze. L. 54 mm. Rougiers, 3383. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1067, pl. 388/17. *Idem*, 1980, p. 138, fig. 3/14.
553. Garde. XIV^e siècle. Fer. L. 55 mm. Rougiers, 859. Entrelacs incisés. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1066, pl. 388/14. *Idem*, 1980, p. 139, fig. 3/13.
554. Garde à ailettes. 3^eme quart XIV^e siècle. Bronze. L. 48 mm. Rougiers, 3000. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1066, pl. 389/7. *Idem*, 1980, p. 139, fig. 3/18.
555. Garde d'épée. Première moitié XIV^e siècle. Fer. L. 199 mm. Rougiers, 3041. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1066, pl. 388/11.



556. Baselard. XIVe siècle. Fer. L. 365 mm. Fontvieille (Bouches-du-Rhône), Montpaon. *Coll. privée (R. Delaire)*. lame dissymétrique, gorge et manche riveté. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1057, pl. 398/2. *Idem*, 1980, p. 137, fig. 2/4.
557. Baselard. XIVe siècle. Fer. L. 455 mm. Fontvieille (Bouches-du-Rhône), Montpaon. *Coll. privée (R. Delaire)*. lame dissymétrique, manche riveté. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1057, pl. 389/1.
558. Fourreau. Début XIIIe siècle. Fer et cuivre. L. 286 mm. Rougiers, 141. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1069, pl. 390/1. *Idem*, 1980, p. 138, fig. 2/10.
559. Armature de fourreau. Milieu XIIIe siècle. Fer et cuivre. L. 180 mm. Rougiers, 298. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1070, pl. 390/3.
560. Armature de fourreau. XIVe siècle. Tôle de cuivre. L. 92 mm. Rougiers, 759. Pointillés incisés.

- G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1071, pl. 390/6. *Idem*, 1980, p. 138, fig. 2/9.
561. Pointe de fer. XIVe siècle ? Fer. L. 215 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.
562. Pointe de fer. Fin XIVe siècle. Fer. L. 179 mm. Rougiers, 400. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1058, pl. 387/3.
563. Pointe de fer. Fin XIVe siècle. Fer. L. 150 mm. Rougiers, 2252. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1076, pl. 391/10.
564. Carreau d'arbalète. Début XIVe siècle. Fer. L. 69 mm. Rougiers, 386. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1078, pl. 391/28.
565. Carreau d'arbalète. Milieu XIVe siècle. Fer. L. 84 mm. Rougiers, 3332. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1078, pl. 391/33. *Idem*, 1980, p. 137, fig. 1/11.
566. Carreau d'arbalète. Fin XIIIe siècle. Fer. L. 81 mm. Rougiers, 3258.

- G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1077, pl. 391/19.
567. Pointe de flèche bipenne. Fin XIIIe siècle. Fer. L. 68 mm. Rougiers, 1637. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1074, pl. 391/3. *Idem*, 1980, p. 137, fig. 1/4.
568. Crochet d'arbalète. XIVe siècle. Fer. L. 120 mm. Saint-Maximin (Var), Cadrix.
569. Noix d'arbalète. XIVe siècle. Bronze. D. 30 mm. Rougiers, 810. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1079, pl. 392/3. *Idem*, 1980, p. 137, fig. 1/14.
570. Noix d'arbalète. Milieu XIVe siècle. Bois de cerf et fer. D. 28 mm. Rougiers, 2154. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1032, pl. 373/9. *Idem*, 1980, p. 137, fig. 1/15.
571. Vervelle. Début XIVe siècle. Bronze doré. H. 49 mm. Rougiers, 2575. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1267, pl. 434/8.
572. Vervelle émaillée. XIVe siècle. Bronze doré. H. 46 mm. Fontvieille (Bouches-du-Rhône), Montpaon. *Coll. Privée (R. Delaire)*. Tête de rivet à six lobes, écu quadripartite : lion rampant sur fond azur et étoile à cinq raies de gueule sur fond or. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1267, pl. 389/10.
573. Eperon à molette. Fin XIVe siècle. Fer. L. 130 mm. Rougiers, 3484. Tige torsadée, molette à huit pointes. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1082, pl. 394/3.
574. Eperon à molette. XIVe siècle. Fer. L. 140 mm. Fontvieille (Bouches-du-Rhône). *Coll. privée (L. Poumeyrol)*. Molette à six pointes. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1084, pl. 393/7.
575. Fragment d'étrier. XIVe siècle ? Bronze. L. 100 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*.



576



577

576. Corne d'appel. Début XIIIe siècle. Céramique. L. 690 mm. Faudon (Hautes-Alpes). *Musée de Gap*, 35.

577. Corne d'appel. XIe siècle. Céramique. L. 260 mm. Faudon (Hautes-Alpes). *Musée de Gap*, 36. Glaçure brun vert.



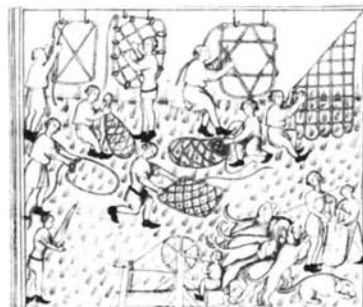
578

578. Scène de chasse. Entre 1350 - 1356. Avignon, Livrée d'Aigrefeuille, rue de Gal. Personnage soufflant dans un cor. F. Enaud, 1970. *Id.*, 1971.



579. Scène de chasse au cerf. 1336. Avignon, Palais du cardinal Gaillard de la Mothe. Cf. n° 40. Cerf bondissant

poursuivi par des chiens. La chasse au cerf reste la grande chasse noble du Moyen Age.



580

580. Fabrication de pièges, vers 1390. Plume et lavis sur parchemin. Avignon. Paris, Bibliothèque Nationale, ms. Fr. 619, folio 42 verso.

Bien qu'il considère avec mépris cette chasse de *coquins*, Gaston Phébus consacre quelques chapitres aux filets et lacets. Voici la confection de pièges de différentes formes, et le rouet filant les cordelettes qui seront assemblées de manière à dessiner divers motifs géométriques.



581

581. Chasseurs armés d'arbalètes, vers 1390. Plume et lavis sur parchemin. Avignon. Paris, Bibliothèque Nationale, ms Fr. 619, folio 106.

Moins connu que sa copie parisienne, cet exemplaire avignonnais du *Livre de la Chasse* de Gaston Phébus est illustré de dessins en grisaille.

Ici les chasseurs ont repéré le gibier. A leur ceinture pend le crochet qui sert à bander l'arbalète, et ce geste est effectué par l'un des chasseurs.

la piété

La piété s'exerçait en tout premier lieu dans le cadre de la paroisse. Dans l'église paroissiale on assistait à l'office le dimanche et les jours de fête, on s'y confessait une fois l'an et l'on y faisait ses Pâques ; c'est là que normalement se déroulaient les cérémonies de baptême et de mariage et c'est dans le cimetière contigu que l'on se faisait enterrer.

Cette régularité et cette primauté de la vie paroissiale ont été troublées par l'apparition d'autres institutions qui ont fourni un cadre différent et attrayant à la piété : il s'agit des ordres mendiants qui se sont développés en milieu urbain au XIIIe siècle et ont sérieusement concurrencé le clergé séculier et des confréries de laïcs qui se sont constituées au XIIIe siècle. Il est fréquent de voir les legs testamentaires répartir des sommes entre ces trois pôles de la

piété collective : la paroisse, le couvent de mendiants et la confrérie.

Hors du milieu local, le culte des reliques et le pèlerinage ont constitué l'expression la plus caractéristique de la piété médiévale. A l'échelon régional, on s'en allait vénérer la Vierge à Rocamadour pour les Languedociens, sainte Marthe à Tarascon et sainte Marie-Madeleine à Saint-Maximin pour les Provençaux (surtout après l'invention de leurs reliques respectives en 1187 et 1279). Les plus courageux se rendaient à Saint-Jacques-de-Compostelle. L'archéologie fournit un apport particulièrement riche dans le domaine de la piété dans la mesure où nos fouilles ont jusqu'à présent touché majoritairement des édifices religieux et les nécropoles qui leur étaient liées.

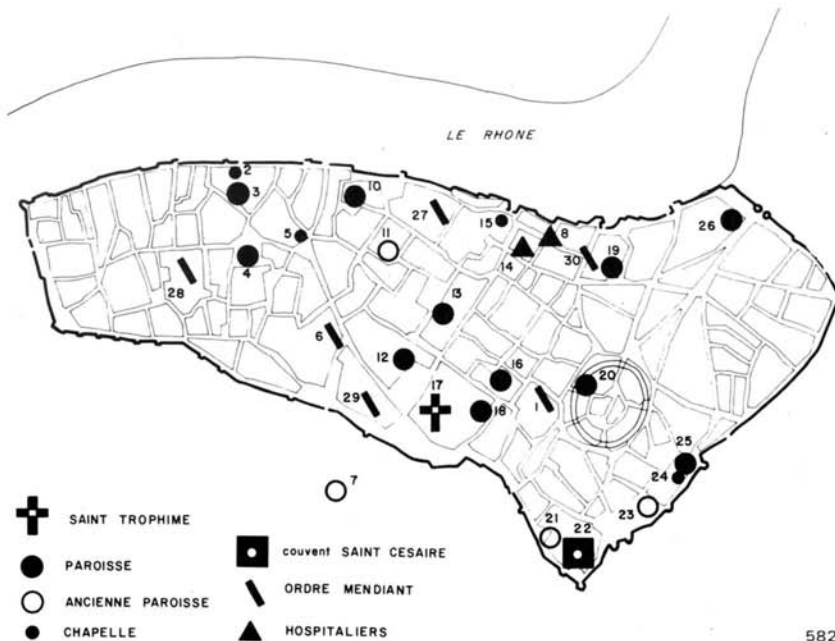
LA PAROISSE ET LE CULTTE.

Le réseau paroissial est plus ou moins serré selon les villages ou les villes ; Arles fournit un exemple significatif de cité à réseau paroissial dense. Au XIV^e siècle, toutes les cités voient les couvents des mendiants intégrer la zone *intra muros* pour des raisons de sécurité. A la périphérie, les grands monastères se maintiennent au contraire ; ils sont des centres de pèlerinages, au moins locaux, contrebalançant l'influence de la cathédrale ; on cherche volontiers à s'y faire enterrer. Un phénomène analogue se produit à la campagne où des chapelles isolées attirent la dévotion et les sépultures.

Les objets destinés au culte proprement dit ne seront ici que succinctement évoqués (cf. n° 585) ; seule une custode à hosties sera présentée. Nous insisterons plus loin en revanche sur les accessoires de la piété individuelle et quotidienne.

582. Paroisses et églises d'Arles. XIV^e siècle.
 1 : Mineurs ; 2 : Saint-André ; 3 : Saint-Laurent ; 4 : Sainte-Croix ; 5 : Saint-Maurice des Porcellets ; 6 : Trinitaires ; 7 : Notre Dame de Beaulieu ; 8 : Hospitaliers, Saint-Thomas de Trinquetaille ; 9 : Saint-Pierre ; 10 : Saint-Martin ; 11 : Saint-Pierre-de-Pesulo ; 12 : Notre-Dame-la-Principale ; 13 : Saint-Lucien ; 14 : Hospitaliers, Le Temple ; 15 : Saint-Sauveur-de-la-Trouille ; 16 : Saint-Vincent ; 17 : Saint-Trophime ; 18 : Saint-Georges ; 19 : Saint-Julien ; 20 : Saint-Michel-de-Scala ; 21 : Saint-Jean-de-Moustiers.

Ce plan d'Arles sur lequel, à l'exception des hôpitaux, sont représentés tous les édifices ecclésiastiques de la ville (églises paroissiales, chapelles, couvents des divers ordres religieux),



582

confirme l'image traditionnelle de la ville médiévale hérissée de clochers. Il montre l'importance exceptionnelle du réseau paroissial : 15 églises paroissiales au début du XIV^e siècle. Arles renferme aussi des couvents des quatre grands ordres mendiants (Augustins, Carmes, Mineurs, Prêcheurs), des Clarisses et des Trinitaires, deux maisons des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, une série de chapelles, l'antique et prestigieux monastère de femmes de Saint-Césaire, enfin autour du clocher de Saint-Trophime le palais de l'archevêque et le cloître propriété du chapitre.

Ce plan révèle aussi, en liaison avec la crise démographique, la disparition de trois paroisses *intra muros* et, en rapport avec la guerre, le repli à l'intérieur des murs des couvents des Clarisses, des Mineurs, des Prêcheurs et des Hospitaliers et l'abandon et la destruction des édifices situés au-delà du rempart (abandon de l'église Notre-Dame-de-Beaulieu au sud, destruction des églises et couvents de Trinquetaille sur l'autre rive du Rhône).

L. Stoff, 1979, fig. 53-54.

583. Eglise abbatiale. XII^e-XIV^e siècles. Marseille, Saint-Victor.

A Marseille, comme dans de nombreuses villes épiscopales, la trace laissée dans la topographie contemporaine et dans les attitudes de piété rappelle la place si importante de ces monastères suburbains qui tirèrent leur origine d'un lieu privilégié dans les nécropoles de l'antiquité tardive.

Peu à peu dominé et caché par les habitations modernes, l'édifice paraît hétéroclite, composé par des accumulations successives qui témoignent de ses



583

périodes de prospérité. Dans l'autre sens, par ses arrachements de maçonnerie et ses traces de destruction, il apparaît défiguré, impression encore faible puisque l'abbatiale subsiste à peu près seule, mise à nu et dépouillée de l'ensemble des bâtiments monastiques et abbatiaux qui l'entouraient, au sud et au nord. En dépit de la disparition violente puis progressive de ce qui était mise en scène monumentale et de la sécularisation de ses approches, le lieu a conservé une attirance particulière qui oriente encore vers lui des formes de piété diverses. L'église en recherche y côtoie des expressions religieuses plus traditionnelles. Une religiosité plus obscure y observe encore des interdits combattus, à des rythmes qui font affluer la foule venue de la cité vers le sanctuaire rupestre et voûté où l'on vient, à la Chandeleur, vénérer la Vierge Mère, au voisinage de la mort présente derrière le mur voisin, là où s'accumulent les sarcophages de la nécropole antique rendus visibles.

Dans ce foisonnement des manifestations du conscient et de l'inconscient individuel et collectif, réplique actuelle et amoindrie de ce qu'a été le passé, les stratifications archéologiques et historiques s'analysent mal, donnant lieu à leur tour à des interprétations plus ou moins bien dégagées elles-mêmes de la pesanteur de la tradition. Ce fut d'abord la carrière antique, puis un lieu privilégié et christianisé dans la vaste nécropole de la rive sud du port. Les *areae*, enclos ciméteriiaux, furent remplacés au Ve siècle par des monuments funéraires ou martyrologiques, enchâssés plus tard dans les constructions romanes puis gothiques. De la même manière s'imbriquent de façon incertaine la tradition du martyr Victor, celle de la fondation monastique cassianite, et les légendes nées avec l'arrivée de reliques. La strate médiévale commence avec les traditions de Marie-Madeleine et Lazare, avant que ne s'impose Notre-Dame-de-Confession.

Ainsi apparaît l'image de l'abbaye suburbaine, bien plus riche et chargée que celle de l'église épiscopale, à l'intérieur de la cité, presque symétrique à elle, de l'autre côté du port. Ainsi comprend-on mieux comment, à leur tour, dans les campagnes, les prieurés

médiévaux qui ont souvent vécu selon les mêmes rythmes que l'abbaye-mère, *villae* et nécropoles de l'antiquité tardive, renaissant vers l'an mil, dispersent largement à travers les finages cette piété multiforme, tournée de préférence vers la mort, l'inhumation, et le culte des défunts.

G. Démians d'Archimbaud, 1971, 1974 ; *id.*, J.M. Allais, M. Fixot, 1972 ; Saint-Victor, 1973.



584. Prieuré de Sainte-Marie de la Gayole. XIe siècle. La Celle (Var).

Cette dépendance de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille donne une excellente illustration de ce que furent des prieurés des grandes abbayes, disséminés sur les finages. Comme dans le cas de beaucoup d'entre eux, lorsque le site est mentionné, au début du XIe siècle, il ne s'agit que de la manifestation d'une renaissance. Sainte-Marie de La Gayole, a en effet pour origine un site de *villa* antique : elle s'élève à l'emplacement de la nécropole du Ve et du VIe siècle. Deux sarcophages, l'un du IIe siècle, l'autre du milieu du IIIe siècle, longtemps exposés dans le transept, suggèrent que cette fonction pourrait aussi être plus ancienne. A la fin de l'antiquité, la nécropole de tombes à coffrage de tuiles ou à sarcophages s'organisait autour et à l'intérieur d'un mausolée ou d'une *area* uniforme. Ce plan fut exactement reproduit dans le prolongement de cette première bâtisse, pour placer les fondations du monument qui est à l'origine de la chapelle médiévale. La restauration, vers l'an mil, consista à reprendre l'élévation et à la voûter, à remplacer aussi un chevet plat primitif



585. Coffret décoré d'une scène de messe. XVe siècle. Bois couvert de cuir, renforcé par des bandes de fer. H. 80 ; L. 235 ; l. 150 mm. Avignon, Musée Calvet, 22.027.

Coffret à usage indéterminé. A l'intérieur du couvercle a été collée une xylographie illustrant la légende de la messe de saint Grégoire. On remarque les accessoires du culte : sur l'autel le missel, le calice et la patène, sur la crédence voisine les deux burettes.



588



589



593



596



590

586. Custode à hosties. Travail de limoges. XIIIe siècle ? Cuivre doré et émaillé. H. 84 ; d. 64 mm. Avignon, Musée Calvet, R 360.

Sur la boîte et le couvercle, décor de rosaces et de fleurons émaillés de diverses couleurs.

587. Personnage debout, probablement saint Jean. Fin XIIIe siècle ? Pierre polychromée. H. 55 cm. Proviendrait d'une église de Marseille. Marseille, Musée Borély, inv. 54.

De style assez rustique, ce personnage dont la coiffure ou l'aurole a disparu (cf. cavité de fixation encore visible au sommet) est vêtu d'une aube et d'une chasuble sans doute incrustée de verroteries suivant un procédé connu aux XIIe et XIIIe siècles ; il tient un livre ouvert où se lisent les premiers mots du quatrième Evangile. Image de l'évangéliste ou d'un donateur, cette statuette rappelle le développement du culte des saints au cours du bas Moyen Age.

A. K. Porter, *Rom. Sculpt.*, 1923, pl. 1410 ; Le Blant n° 54 ; Boulard-Collin n° 157.

OBJETS DE PIÉTÉ.

Objet fondamental de la piété, le crucifix, de technique et de dimension variables, pouvait aussi bien être accroché au mur, posé dans un oratoire, suspendu au cou en pendentif ou placé dans une sépulture. Les croix d'orfèvrerie limousine qui ne sont souvent, comme à Alba, que de médiocres imitations régionales à la manière limousine ont été largement diffusées. Des croix plus modestes étaient simplement découpées dans une plaque de métal et sommairement gravées. Le culte marial qui s'est développé à partir du XIIIe siècle a engendré plusieurs pratiques dont nous percevons diversément les témoignages : nous connaissons par les écrits l'existence des *pate-nôtres*, pourtant aucun de ceux qui ont été retrouvés sur nos chantiers archéologiques ne peut remonter au Moyen Age de façon certaine. Il nous reste en revanche, cette fois dans les bibliothèques, les *livres d'heures* contenant le "Petit Office de Notre-Dame" que lisaient chaque jour, à l'instar des religieux, des laïcs pieux de milieu aisé.

588. Crucifix. Fin XIIIe siècle. Figure d'applique. Cuivre repoussé, doré et émaillé. L. 72 ; l. 61 mm. Alba (Ardèche), 1-19-1.

Provient d'une sépulture dans l'église Saint-Pierre. Il était autrefois fixé à un support de bois. Le Christ est représenté vivant et glorieux, couronné, yeux ouverts, bras horizontaux, les pieds fixés par deux clous. Orfèvrerie de tradition limousine.

Y. Esquieu, 1977, p. 31 ; R. Lauxerois, 1977, n° 81.

589. Crucifix. XIVe siècle. Bronze. L. 110 ; l. 105. Alba (Ardèche), 1-19-16.

Provient d'une sépulture dans l'église Saint-Pierre. Au dos, une encoche permettait la fixation sur un support de bois. L'iconographie a évolué par rapport au crucifix précédent : le Christ est mort, tête penchée, corps affaissé ; la couronne d'épines remplace la couronne royale ; les pieds sont fixés par un seul clou.

Y. Esquieu, 1970, fig. 12.

590. Croix de malte avec anneau de suspension. Fin XIVe siècle. Os. L. 18 mm. Avignon, Petit Palais.

591. Croix grecque. XIIIe siècle. Cuivre. L. 41 mm. Montségur. Musée de Montségur, 124/65. Rinceaux incisés. Montségur, 1980, p. 196.

592. Crucifix aux bras tombants. Etain ? L. 21 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. Coll. privée (G. Savès).

593. Crucifix aux bras tombants. Plomb ? L. 41 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. Coll. privée (G. Savès).

594. Crucifix avec bélière. XIVe siècle ? Etain. L. 46 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. Coll. privée (G. Savès).

Christ tête penchée et jambes repliées, inscription INRI en haut de la croix. Au revers vierge debout portant l'enfant.

595. Vierge avec l'enfant ? Plomb ? H. 28,8 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. Coll. privée (G. Savès).

596. Christ barbu - XIVe siècle ? Plomb ? H. 34 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. Coll. privée (G. Savès).



597

597. Plaquette sculptée à décor marial. Fin XIVe siècle. Ivoire. H. 54 ; l. 30 ; ép. 3 à 4 mm. Rougiers (Var), 1914. Vierge couronnée portant l'Enfant, encadrée par 2 femmes tenant un flambeau, sous une arcature trilobée à gables aigus et fleuronés. Travail assez rustique, sur un schéma fréquent dès la première moitié ou le milieu du siècle. G. Démians d'Archimbaud, 1968, p. 33 ; *id.*, 1978, pp. 1036-1037, ph.703.



598

598. Livre d'heures, début du XVe siècle. Parchemin, 205 x 140 mm, 176 folios. France. Carpentras, *Bibliothèque Inguibertine, ms 79*. Bon exemple de la production courante de ces petits livres destinés à soutenir la piété individuelle, ce volume est orné de 11 miniatures (une autre a été arrachée entre les folios 26 et 27). Des scènes de la vie de la Vierge illustrent les heures proprement dites. Viennent ensuite quelques offices particuliers, avec l'iconographie correspondante : par exemple une cérémonie funèbre pour l'office des morts (folio 115) ; sous l'image du Christ du jugement dernier (folio 111) débute une prière en français ; enfin quelques suffrages de saints terminent le livre. La plupart des scènes se déroulent devant des fonds de paysage ; le trait est rapide et vif, mais certains archaïsmes apparaissent çà et là.
599. Plat de livre. XIIIe siècle. Tôle de cuivre. L. 127 ; l. 79 mm. Montségur. Musée de Montségur, 6/69. Percé à l'emporte pièce de quatre ouvertures en forme d'arc ; charnière en place et trace d'une seconde. Montségur, 1980, p. 243.

RELIQUES ET PELERINAGE.

Nombre d'objets de piété sont à mettre en relation avec le culte des reliques et le pèlerinage : des reliquaires bien sûr, œuvres d'orfèvrerie plus ou moins riches comme il en existait dans toutes les églises ; mais aussi de petits insignes en plomb qui permettaient de perpétuer le souvenir des reliques qu'on était allé vénérer, véritables modèles réduits de bustes ou de bras-reliquaires ; ou encore de petits ampoules ou flacons miniatures en étain ou en plomb, destinés à contenir de l'huile ou de l'eau dispensée auprès des lieux saints. Tous ces petits objets étaient colportés par les pèlerins, ainsi que des médailles, les unes à l'effigie de la Vierge du Puy ou de Rocamadour, ou encore, de façon plus surprenante, des

petits miroirs ... Accordons une mention spéciale aux célèbres coquilles rapportées par les pèlerins qui s'étaient rendus à Compostelle : arrivés au terme de leur voyage, ils se devaient d'aller ramasser sur le rivage proche les coquilles qu'ils allaient coudre sur leur chapeau et leurs vêtements ; quelquefois, ils se contentaient de les acheter aux boutiquiers qui se tenaient, aux dires du *Guide du pèlerin*, sur le parvis de la basilique ; la coquille pouvait n'être d'ailleurs qu'une imitation en plomb. Tous ces insignes étaient rapportés à la fois comme souvenir, comme preuve de l'accomplissement du voyage et comme passeport qui permettrait d'être bien accueilli en cours de route. Le pèlerin se devait de les conserver — ainsi que son bâton dont on retrouve aujourd'hui la pointe ferrée — sa vie durant ; à sa mort on les placerait dans sa tombe.

600. Reliquaire monstrance. Fin XVe siècle. Cuivre, topaze, ivoire et émaux. H. 355 ; d. base 160 mm. Reillane (Alpes de Haute-Provence). *Marseille, Musée Grobet Labadie, 1041*. Un cylindre de verre destiné à montrer la relique est surmonté d'un gable découpé de feuillages stylisés et ornés d'une topaze. De part et d'autre, il est limité par deux médaillons émaillés inscrits sous un arc en accolade, montrant l'un un homme barbu présentant un livre ouvert et l'autre un jeune homme tenant une fleur. Le pied polylobé est surmonté d'un nœud de préhension rythmé par six médaillons dont un conserve encore une plaque d'ivoire (agneau). L'inscription gravée sur le pied où figurent les noms des donateurs permet par la mention de Pierre de Actacio de dater l'objet de la fin du XVe siècle (le blason reste à ce jour non identifié). Pierre de Actacio de dater l'objet de la fin du XVe siècle (le blason reste à ce jour non identifié).



601

601. Représentation d'un pèlerin. Milieu XIIe siècle. Sculpture d'un pilier. Arles, Saint-Trophime, galerie nord du cloître. Cette représentation des disciples d'Emmaüs est le prétexte à montrer des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. L'un d'eux porte la coquille sur son chapeau. Ils ont la besace au côté et sont habillés d'un vêtement court. W.S. Stoddard, 1973, p. 212 et fig. 278-281.



602

602. Ferret de bâton. XIIIe siècle. Fer. L. 113 mm. Viviers (Ardèche). Provient d'une sépulture où l'on a retrouvé aussi une coquille de pèlerin.



603. Insigne de pèlerin. Milieu XIVe siècle. Plomb ? L. 76 mm. Rougiers, 2271. Réduction d'un bras reliquaire. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1277, pl. 435/38.



604

604. Insigne de pèlerin. Etain. L. 36 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Gourde plate à deux anses, décorée d'une rosace à six lobes d'un côté et de trois cercles entourant un globule de l'autre.



606

605. Insigne de pèlerin. Etain. L. 18 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Gourde plate à deux anses.
606. Insigne de pèlerin. Etain. L. 31 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Corne plate décorée.
607. Insigne de pèlerin. Etain. L. 36 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Flacon à long goulot.



608



609



611

608. Médaille de pèlerin. Etain. L. 45 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Vierge du Puy, à l'Enfant, couronnée, de face. Inscription sur le pourtour : *sigillu(m) : beat(e) Marie de Podio +*.
609. Médaille de pèlerin. Etain. L. 38 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Prête vêtu d'une chasuble (?) tenant une épée et un livre. A chaque angle un anneau permettait de coudre la médaille.
610. Insigne de pèlerin. 1ère moitié XIVe siècle. Plomb. L. 38 mm. Rougiers, 3344. Cavalier chevauchant un animal au corps très allongé, soigneusement harnaché. G. Démians d'Archimbaud, 1978, p. 1276, pl. 435/39.
611. Insigne de pèlerin. Etain. L. 74 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Miroir décoré (verre disparu).





615

612. Pendeloque de pèlerin. Chiastolithe. D. 25 mm. Pont-Saint-Esprit. *Musée de Pont-Saint-Esprit*. Les pierres de croix rapportées d'Espagne par les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle protégeaient de la fièvre. A. Girard, 1979, p. 160.
613. Coquilles Saint-Jacques. Coquillage. Alba (Ardèche), Saint-Pierre. De type *pecten* percées de deux trous. Y. Esquieu, 1970.
614. Insigne de pèlerin. Bronze. L. 32 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Coquille Saint-Jacques moulée.
615. Insigne de pèlerin. Tôle de cuivre. L. 30 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Coquille Saint-Jacques percée de trois trous.
616. Insigne de pèlerin. Etain. L. 17 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Coquille Saint-Jacques moulée.
617. Insigne de pèlerin. Etain. L. 19 mm. Toulouse, Gué de Bazacle. *Coll. privée (G. Savès)*. Profil de tête casquée.
618. Une tombe des XIIIe-XIIIe siècles. Pel-leautier (Hautes Alpes), Prieuré Saint-Pierre (cf. n° 41). *Gap, Musée Départemental*.
Tombe à coffrage de pierre (grès à peine retouché) trapézoïdal avec rétrécissement céphalique. Couvercle formé de larges dalles plates. Orientation vers l'est. Le corps était allongé sur le dos,

les bras repliés sur la poitrine. La structure de cette sépulture et le matériel découvert dans cette nécropole (pégau à pâte grise, coquille Saint-Jacques) sont caractéristiques des coutumes funéraires en usage à la fin du XIIe et au XIIIe siècle dans tout le Midi méditerranéen.

J. Ulysse, 1973, fig. 10 et 41.

LA MORT ET LA SEPULTURE.

Avec la période environnant l'an mil prend fin en Provence le hiatus archéologique que constitue l'absence de nécropole identifiée pour la longue période qui s'étend du VIIe au Xe siècle. Aux siècles suivants, en revanche, on voit se multiplier les cimetières, à la campagne, à la périphérie des villes, mais aussi, fait nouveau, à l'intérieur d'elles. A partir du XIe siècle, presque chaque lieu de culte, aussi humble soit-il, est entouré au moins de quelques tombes. Les conséquences de l'efficacité qui était attribuée à la prière monastique se jugent au peuplement des cimetières autour des prieurés ruraux.

L'un des traits les plus frappants est le grand anonymat de la mort dans la nécropole. Celui-ci donne même l'impression d'aller croissant au fur et à mesure que les coffrages, d'abord très soigneusement bâtis, deviennent de plus en plus sommaires. Dans le même sens, l'accroissement du nombre des inhumations favorise les recoupements de sépultures et les substitutions de corps dans les tombes. Peu importait sans doute cet anonymat, l'essentiel n'était-il pas que le nom du défunt fût commémoré, non pas sur la tombe, mais au cours de l'assemblée liturgique dans l'église ? L'individualisation de la sépulture, dans un sarcophage rempli par exemple ou dans un caveau, l'épithaphe sont les marques d'un rang social. En dehors de la découverte

d'objets, tels que des insignes liturgiques ou de pèlerinage, ou d'éléments de vêtements ou de parure, rares en l'occurrence, le fouilleur doit souvent se contenter d'être à l'affût de signes incertains, ou difficiles à interpréter qui concernent la disposition du corps. Même le dépôt d'un objet, verrerie, vase ou cruche reste souvent équivoque. L'archéologie n'apporte paradoxalement qu'une contribution limitée à l'histoire de la mort en cette période.



620

619. Pégau. XIe-XIIIe siècles. Céramique. H. 89 ; d. ouv. 77 mm. La Gayole (Var). Type de vase placé à côté du crâne dans les sépultures.
620. Gourde en verre, XIVe siècle ? H. 137 ; L. 135 ; l. 65 mm. Cannes, Chapelle Saint-Pierre. *Monastère Saint-Honorat de Lérins*.
Ce vase aussi large que haut, de teinte verdâtre, possède un col court au rebord épaissi et replié vers l'intérieur. L'un des côtés est plat, l'autre rebondi. Deux anses rubannées marquent l'épaule. Un cordon rapporté forme un pied annulaire.
F. Benoit, 1965, p. 78 ; D. Foy, 1981, p. 409 et fig. 155.
621. Gourde en verre. XIVe siècle ? H. 145 ; L. 140 ; l. 90 mm. Viviers (Archèche).
Trouvée en association avec un pégau glaçuré dans une sépulture à coffrage violée. Des cordons déposés verticalement enveloppent les deux côtés plats et symétriques de la panse. Le goulot galbé est relié à la panse par quatre anses symétriques deux à deux, trois d'entre elles étant semblables.



622



625



624



625

622. Calice en verre. XIIe-XIIIe siècles. H. 96 ; d. inf. 71 ; d. sup. 137 mm. Châteauneuf-de-Gadagne (Vaucluse). *Avignon, Musée du Vieil Avignon, Palais des Papes.*

Ce calice, découvert sur la poitrine d'un squelette dans une tombe, présente une forme équilibrée, le pied tronconique étant presque aussi haut que la coupe évasée. Un cordon de verre rapporté à la base de la coupe souligne la jonction des deux parties du vase. Un autre décor, à peine perceptible, consiste en de fines cannelures irrégulières sur le pied tronconique.

S. Gagnière, J. Granier, 1971, pp. 180-181, fig. 8, 4 ; D. Foy, 1981, p. 354 et pl. 85, 1.

623. Gourde. Céramique. H. 170 mm. Berias (Ardèche), cimetière. *Avignon, Musée Calvet, L. 264 A.*

624. Tau abbatial. Xe siècle. Bois de cervidé. L. 9,5 ; h. 9,5 cm. Prieuré de Ganagobie (Alpes de Haute-Provence). Extrémité supérieure décorée du bâton de bois que portait l'abbé ou le prieur comme signe de sa fonction pastorale. La forme est aussi celle des houlettes

de bergers. L'objet a été découvert dans la tombe 8 de la nécropole du Xe siècle (cf. n° 626). Il était brisé, derrière le crâne du défunt, un vieillard de petite taille (1,58 m). La tombe est en effet l'une de celles qui furent recoupées par les fondations de bâtisses médiévales ultérieures.

Cette forme d'inhumation, avec le même mobilier et le vêtement liturgique est bien illustré en Provence par la dalle funéraire d'Isarn (cf. n° 625), abbé de Saint-Victor de Marseille (fin du XIe siècle). L'extrémité supérieure de son bâton est aussi orné d'un *tau* simple, non sculpté, dont la barre horizontale porte l'inscription *virga*.

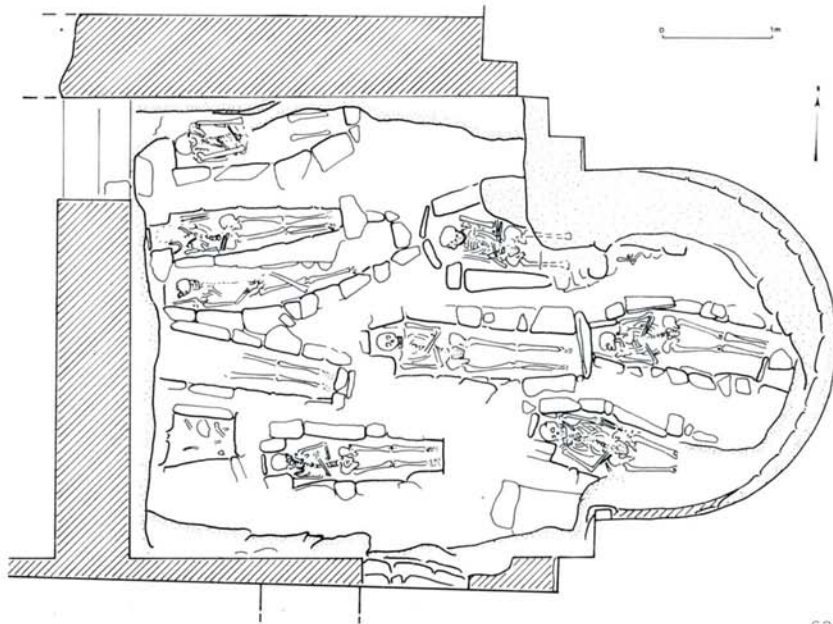
M. Fixot, J.P. Pelletier, 1981.

625. Détail de la dalle funéraire d'Isarn, abbé (+ 1047). Marbre de Saint-Béat. Fin XIe ou début XIIe siècle. *Marseille, abbaye de Saint-Victor.*

La partie supérieure de la dalle laisse voir, à côté de la tête de l'abbé, le haut de son bâton pastoral en forme de T et orné d'une inscription. Quelle que soit la date retenue pour cette œuvre d'une exceptionnelle qualité, il s'agit de la première représentation figurée de ce type conservée en Provence.

Saint-Victor de Marseille, 1973, n° 62 (avec bibliographie) ; J. Hubert, 1957, pp. 142-143.

626. Partie de nécropole, Xe siècle. Ganagobie (Alpes de Haute-Provence). La fouille réalisée dans le transept et l'absidiole sud de la priorale du XIIe siècle a ouvert une fenêtre sur les niveaux plus anciens. On voit ainsi apparaître des tombes placées à l'est du chevet d'une église antérieure, d'époque préromane. Les sépultures anonymes sont orientées, signalées parfois par une stèle de pierre brute fichée à leur tête. Cette partie de la nécropole apparaît bien ordonnée, avec peu de recoupements entre les inhumations. Une seule tombe se surimpose aux autres. Les coffrages affleuraient le sol du cimetière, en formant un petit *tumulus*. Ils sont de plan anthropomorphe et architecturés avec soin. Une logette a été aménagée pour recevoir la tête du défunt, à l'ouest. Des dalles plates, ou lauses, couvraient la tombe empêchant la pénétration de la terre. Les constructions médiévales ultérieures ont coupé sans vergogne un certain nombre de ces sépultures. M. Fixot, J.P. Pelletier, 1976 ; *id.*, 1981.



626



627

627. Epitaphe du moine Arduin. 2^eme moitié XI^e siècle. *Marseille, abbaye de Saint-Victor.*

HIC REQUIESCIT ARdVINVS mONaChVS (ici repose Arduin Moine). Découverte dans le porche, la sépulture de ce compagnon d'Isarn connu de 1005 à 1057 fut réalisée avec grand soin dans un sarcophage antique sculpté fermé par un couvercle à bâtière (pierre de la Couronne) également en réemploi et réparé à cette occasion. L'épitaphe gravée alors correspond bien dans sa sobriété et sa graphie encore archai-

sante (mélange d'onciales et de capitales) à ce temps de rénovation de l'abbaye et de réorganisation de la vie religieuse.

G. Démians d'Archimbaud, 1971², pp. 98-102, fig. 10.



628

628. Tombe avec pégau. Fin XII^e ou début XIII^e siècle. La Gayole (Var), commune de La Celle.

Sépulture à coffrage de pierre rendu plus irrégulier par la préexistence d'un blocage formé de gros éléments de calcaire brut utilisés partiellement lors de la mise en place de la tombe. Celle-ci s'insère cependant dans un niveau riche en inhumations effectuées dans des coffrages réguliers à longues dalles minces (cf. n° 618). Le corps était allongé sur le dos, tête redressée vers l'est, bras repliés sur la poitrine ; un crâne provenant d'une inhumation antérieure (réduction) avait été replacé dans la nouvelle tombe. Un pichet de terre grise (pégau contenant sans doute de l'eau bénite) était déposé contre la tête, à la limite de la sépulture : sa disposition anormale résultait sans doute de l'étroitesse de la fosse et de la volonté d'insérer ce dépôt funéraire sous les larges dalles plates de couverture.

G. Démians d'Archimbaud, 1973, p. 115 et fig. 34, p. 133.

la science au service de l'archéologie

Les techniques scientifiques ont été, depuis les années 1950, largement mises au service de l'archéologie. Depuis la prospection magnétique et les relevés photogrammétriques jusqu'aux techniques de laboratoire qui permettent analyses, datations, consolidations ou restaurations, ces techniques apportent à l'archéologie leur aide aux différents moments de son travail. Les recherches dont nous présentons ici les résultats, la préparation même de cette exposition, ont été réalisées avec l'aide et la collaboration de laboratoires scientifiques. Nous avons choisi de vous présenter brièvement le travail de deux d'entre eux, relatif aux deux séries d'objets que les fouilleurs rencontrent en permanence : la poterie et le métal.

L'ANALYSE PHYSICO-CHIMIQUE DES CERAMIQUES

Un des buts de l'analyse physico-chimique des pâtes céramiques est de parvenir à déterminer la provenance des céramiques quand celle-ci est inconnue.

Elle peut consister à mesurer, par exemple, les proportions d'éléments majeurs (Ca, Fe, Ti, K, Si, Al, Mg, Mn) qui constituent les céramiques. L'analyse permet ainsi de mettre en évidence certains groupes d'origine commune et d'attribuer, par comparaison avec des productions connues, les céramiques de provenance indéterminée.

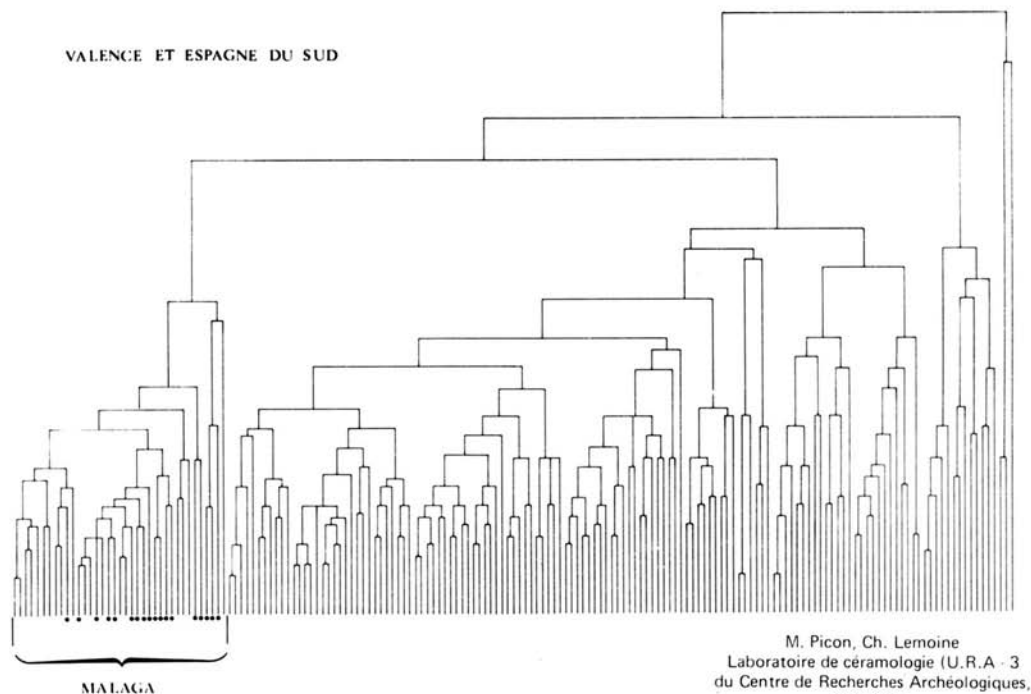
Du fait de la dispersion de composition chimique des céramiques à l'intérieur d'une même production, il est nécessaire de traiter celles-ci par calcul statistique (chaque production n'étant pas caractérisée par une seule composition chimique mais par tout un ensemble de compositions fluctuant autour d'une valeur moyenne). Une des méthodes de traitement, l'analyse de grappe, regroupe entre elles les céramiques qui se ressemblent le plus en donnant un graphique, le dendrogramme : les céramiques y sont représentées par un trait vertical, elles sont reliées entre elles par un trait horizontal qui est d'autant plus proche de la base du diagramme que les céramiques (ou les groupes de céramiques) sont plus ressemblants.

Le nombre important des céramiques à décor lustré de type hispanique trouvées en Provence justifie tout à fait l'utilisation des analyses chimiques des pâtes en vue de la vérification des lieux de production de ces céramiques.

On connaît en Espagne médiévale deux grands centres de production céramique de ce type : Malaga et Valence. Il s'agit donc dans un premier temps de déterminer si ces céramiques trouvées en Provence appartiennent à l'une ou à l'autre de ces productions. Dans le cas où ces céramiques provençales ne seraient issues d'aucune de ces productions, il faudrait procéder à l'étude plus systématique de toutes les régions hispaniques productrices de céramiques durant la période qui nous intéresse (13^{ème} et 14^{ème} siècles).

L'observation du dendrogramme (fig. 1) qui regroupe l'ensemble des céramiques de références de Valence et de Malaga en notre possession, ainsi que celles d'origine à déterminer, permet de constater :

- d'une part, la séparation très nette des céramiques de Malaga de celles de Valence,
 - d'autre part, l'insertion dans le groupe de Malaga, d'un certain nombre d'échantillons provençaux dont on peut dire ainsi qu'ils sont des productions malaguéniennes.
- On a ici un bon exemple de l'utilisation des analyses physico-chimiques pour résoudre certains problèmes d'attribution.



TRAITEMENT DES OBJETS METALLIQUES

La majeure partie des objets métalliques présentés dans cette exposition ont été traités au Laboratoire de conservation, de restauration et de recherches (à Draguignan), service du Centre de recherches archéologiques du C.N.R.S.

Tout objet archéologique est porteur d'un "message" : historique, artistique, technique... Aussi importe-t-il de nettoyer d'abord l'objet pour l'étudier, donc déchiffrer le "message", ensuite d'en assurer la conservation. Une restauration s'impose parfois pour des motifs de solidité ou d'esthétique ; elle doit toujours être discernable et réversible.

Avant tout traitement, un objet métallique est soigneusement examiné ; des radiographies et des analyses sont nécessaires dans certains cas. Le traitement proprement dit commence par un nettoyage soit mécanique, soit chimique, soit mixte. La protection des surfaces est réalisée par application d'un inhibiteur de corrosion et d'une résine thermo-

plastique. Celle-ci est également utilisée pour l'imprégnation sous vide des objets fragiles. Enfin, une protection contre les rayons ultra-violet est obtenue par le dépôt d'un film chimique filtrant. Ces techniques permettent, dans la mesure du possible, de restituer l'aspect primitif de l'objet.

A chaque pièce traitée correspond un dossier technique complet conservé dans le Laboratoire.

Voici un exemple : le cadenas médiéval représenté ici. Ce cadenas en fer était fortement corrodé. Il a subi les traitements successifs indiqués plus haut. Son nettoyage a exigé un démontage complet ; cette opération a permis de trouver les restes du mécanisme et d'essayer d'en comprendre le fonctionnement.

R. Boyer

(Laboratoire de conservation,
restauration et recherches de Draguignan
Centre de Recherches Archéologiques,
C.N.R.S.).



avant



après

BIBLIOGRAPHIE

Aliquot (H.), *Les livrées cardinalices de Villeneuve-lez-Avignon*. Mémoire de maîtrise dactylographié, Aix, 1976.

Aliquot (H.), Les chasses des livrées cardinalices de Gaillard de la Mothe et de Raymond de Canillac. *La chasse au Moyen Age, actes du colloque de Nice, 1979*, p. 509 à 526.

Aliquot (H.), **Merceron (P.) et (R.)**, Nouvelles découvertes avignonaises : les fresques et les blasons de la livrée de Gaillard de la Mothe. *Etudes de l'Ecole Palatine*, Avignon, 1979.

Arnaud d'Agnel (G.), *Les comptes du Roi René*, 3 vol., Paris, 1908-1910.

Arnaud d'Agnel (G.), *Le meuble : ameublement provençal et comtadin du Moyen Age à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Marseille, 1913.

L'Art français du Moyen Age, Québec, Montréal, 1972-1973.

Art roman de Provence : à propos d'une exposition à Sénanque, Les Alpes de Lumière, 60, 1977.

Avignon 1360-1410 : art et histoire (exposition, Avignon, 1978).

Baccrabère (G.), De la céramique commune du Moyen Age dans le Toulousain. *Archéologie médiévale*, 2, 1972, pp. 253 à 279.

Baratier (E.), La fondation et l'étendue du temporel de l'abbaye de Saint-Victor. *Provence historique*, 16, 1966, pp. 396 à 441.

Baratier (E.), (sous la direction de) *Histoire de la Provence*, Toulouse, 1969.

Baratier (E.), **Duby (G.)**, **Hildesheimer (F.)**, *Atlas historique de Provence*, Paris, 1969.

Baron (F.), Le mausolée de Saint Elzéar de Sabran à Apt. *Bulletin monumental*, 136/3, 1978, pp. 267 à 283.

Barruol (J.), Buoux. *Provence historique*, 17, 1967.

Baudoin (J.), *Viviers : mille et un trésors*, Viviers, 1980.

- Benoît (F.), *Histoire de Lérins*, Toulon, 1965.
- Benoît (F.), *Histoire de l'outillage rural et artisanal*, Paris, 1947.
- Benoît (F.), *Le château Borély : musée archéologique de Marseille*, Marseille, 1960.
- Bonnefoi (M.-F.), La nécropole de la tour Saint-Laurent d'Oze. *Bulletin de la société d'études des Hautes Alpes*, 1969, pp. 19 à 48.
- Bourlard-Collin (S.), *Galerie des antiques*, Musée Borély, Marseille.
- Bourrilly (J.), *Le costume en Provence au Moyen Age*, Marseille, 1929.
- Boyer (R.), *La Chartreuse de Montrieux aux XIIe et XIIIe siècles*, Marseille, 1980.
- Broecker (R.), *Céramiques médiévales découvertes en Languedoc méditerranéen*. Th. 3ème cycle dactylographiée, Aix, 1979.
- Bruguer-Roure (L.), Les plafonds peints du Xe siècle dans la vallée du Rhône. *Congrès archéologique de France, Montbrisson, 1885*.
- Brun (R.), *La ville de Salon au Moyen Age*, Aix, 1924.
- Bruni (R.), *Buoux*, (à paraître).
- Castel (G.), *Rognac du XIVe au XVe siècle : géographie et histoire*, Berre l'Étang, 1979. (Cahiers de Berre, 2 hors série).
- Castelnuovo (E.), *Un pittore italiano alla corte di Avignone*, Torino, 1962.
- La Céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Xe-XVe siècles, actes du colloque international de Valbonne, septembre 1978, Paris, CNRS, 1980.
- La Chasse au Moyen Age, actes du colloque du centre d'études médiévales de Nice, Juin 1979, Nice, 1980.
- Contestin (M.), Fouilles du château de Beaucaire. *Congrès archéologique du pays d'Arles*, 1976.
- Coulet (N.), *Aix-en-Provence : espace et relations d'une capitale ; milieu XIVe-milieu XVe siècles*. Th. Lettres dactylographiée, Aix, 1979.
- Coulet (N.), La naissance de la bastide provençale. *Géographie historique du village et de la maison rurale*, Bordeaux, CNRS, 1980.
- Coulet (N.), La bastide provençale au bas Moyen Age : contribution à une histoire de l'habitat rural dispersé en Provence. *Archeologia medievale*, 7, 1980, pp. 55 à 72.
- Dainville (F. de), Un "pourtrait" inédit de Marseille à la fin du XVIe siècle. *Provence historique*, 19, 1969, pp. 366 à 368.
- Demians d'Archimbaud (G.), Un village féodal : Rougiers. *Archeologia*, 21, 1968, pp. 28 à 33.
- Demians d'Archimbaud (G.), Découvertes récentes de céramiques médiévales espagnoles en Provence : leur place dans l'évolution régionale. *Actes du 94e congrès des Sociétés savantes, Pau 1969*, Paris, 1971, pp. 129 à 164.
- Demians d'Archimbaud (G.), Les fouilles de Saint-Victor de Marseille. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1971, pp. 87 à 117.
- Demians d'Archimbaud (G.), Fouilles de La Gayole (Var) 1964-1969. *Revue d'études ligures*, 37, 1971 (1973), pp. 83 à 147.
- Demians d'Archimbaud (G.), Les fouilles de Saint-Victor de Marseille. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1974, pp. 313 à 346.
- Demians d'Archimbaud (G.), Céramiques médiévales en Provence. *Archeologia*, 72, juillet 1974, pp. 37 à 49.
- Demians d'Archimbaud (G.), Dagues et armes de chasse en Provence médiévale d'après les données archéologiques. *La chasse au Moyen Age... 1979, op. cit.*, pp. 133-147.
- Demians d'Archimbaud (G.), *Rougiers, village médiéval de Provence : approches archéologiques d'une société rurale méditerranéenne*. Th. Lettres dactylographiée, Paris I, 1978. (Ed. Lille, 1981).
- Demians d'Archimbaud (G.), Céramique et stratigraphie : l'évolution de la vaisselle commune en Provence aux XIIIe-XVe siècles d'après les fouilles de Rougiers. *La céramique médiévale... op. cit.*, 1980, pp. 441 à 456.
- Demians d'Archimbaud (G.), Allais (J.-M.), Fixot (M.), Découvertes récentes à Saint-Victor de Marseille. *Archeologia*, 44, 1972, pp. 14 à 23.
- Demians d'Archimbaud (G.), Lemoine (C.), Les importations valenciennes et andalouses en France méditerranéenne : essai de classification en laboratoire. *La céramique médiévale... op. cit.*, 1980, pp. 359 à 372.
- Demians d'Archimbaud (G.), Picon (M.), Les céramiques médiévales en France méditerranéenne : recherches archéologiques et de laboratoire. *La céramique médiévale... op. cit.*, 1980, pp. 16 à 41.
- Demians d'Archimbaud (G.), Vallauri (L.), Thiriot (J.), Foy (D.), *Céramiques d'Avignon : les fouilles de l'Hôtel de Brion et leur matériel*, Avignon, 1980. (Mémoires de l'académie de Vaucluse, 7e série, 1, 1979-1980).
- Didier (N.), Dubled (H.), Barruol (J.), *Cartulaire de l'église d'Apt*, Paris, 1967.
- Duby (G.), *Hommes et structures du Moyen Age*, Paris - La Haye, 1969.
- Duby (G.), (sous la direction de) *Histoire de la France urbaine, T.II : la ville médiévale des carolingiens à la Renaissance*, Paris, 1980.
- Dumeril (E.), Espinasse (P.), Une abbaye cistercienne en Comminges : Bonnefont. *Revue de Comminges*, 1925.
- Durlant (M.), *Arts anciens du Roussillon, peinture*, Conseil général des Pyrénées orientales, 1954.
- Enaud (F.), Peintures d'Avignon. *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France*, 1970, pp. 152 à 165.
- Enaud (F.), Découvertes fortuites de peintures murales du XIVe siècle à Avignon. *Monuments historiques de la France*, 17, 1971, pp. 196 à 202.
- Enlart (C.), *Manuel d'archéologie française depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Renaissance, 2e partie : architecture civile et militaire*, Paris, 1929.
- Esquieu (Y.), Tombes de pèlerins découvertes à Alba. *Revue du Vivarais*, 1968, pp. 67 à 69.
- Esquieu (Y.), *Les anciennes églises d'Alba : étude historique et archéologique*, Lyon, 1970.
- Esquieu (Y.), La basilique de Sainte-Aphrodise et les débuts de l'art roman à Béziers. *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques*, 11-12, 1974-1975, pp. 45 à 62.
- Esquieu (Y.), L'ancienne Alba à l'époque médiévale. *Archeologia*, 109, août 1977, pp. 26 à 31.
- Esquieu (Y.), Viviers : découvertes de peintures murales gothiques. *Archeologia*, 120, juillet 1978, pp. 72 à 73.
- Faure-Boucharlat (E.), Colardelle (M.), Fixot (M.), Pelletier (J.P.), La céramique commune du XIe siècle dans le sud-est de la France. *La céramique médiévale... op. cit.*, 1980, pp. 429 à 440.
- Feracci (F.), *Ameublement et cadre de la vie journalière à Arles au XVe siècle d'après les registres 405 E 69 et 402 E 123 des Archives des Bouches-du-Rhône*. Mémoire de maîtrise dactylographié, Aix, 1976.
- Fixot (M.), La construction des châteaux dans la région d'Apt et de Pélissanne du XIe au XIIe siècle. *Archéologie médiévale*, 3-4, 1973-1974, pp. 245 à 269.
- Fixot (M.), La motte et l'habitat fortifié en Provence médiévale. *Château-Gaillard* 7, 1974 (1975), pp. 67 à 93.
- Fixot (M.), Deux mottes féodales au XIe siècle en Provence. *Actes du 101e congrès de sociétés savantes, Lille 1976*, pp. 77 à 90.
- Fixot (M.), Nouvelles trouvailles de silos médiévaux en Provence. *Provence historique*, fasc. 118, 1980, pp. 387 à 404.
- Fixot (M.), A la recherche des formes archaïques de la fortification privée en Provence : l'enceinte du domaine de Cadrix. *Actes du 10e colloque international, Château-Gaillard, 1980*. (à paraître).
- Fixot (M.), Pelletier (J.-P.), Fouilles de sauvetage du prieuré de Ganagobie. *Archéologie médiévale*, 6, 1976, pp. 287 à 327.
- Fixot (M.), Pelletier (J.-P.), Mafart (B.), Prieuré de Ganagobie. *Bulletin archéologique*, 1975-1976, 1981.
- Foy (D.), L'artisanat de verre creux en Provence. *Archéologie médiévale*, 5, 1975, p. 104.
- Foy (D.), *Le verre médiéval et son artisanat en France méditerranéenne : état de la question*. Th. 3e cycle dactylographiée, Aix, 1981.

- Foy (D.), Fouilles de la verrerie médiévale de Cadrix (Var). *Annales du 7e congrès de l'association internationale pour l'histoire du verre* (à paraître).
- Gagnière (S.), *Le Palais des Papes d'Avignon*, 1965.
- Gagnière (S.), *Le Palais des Papes d'Avignon*, Paris, 1974.
- Gagnière (S.), Granier (J.), Contribution à l'étude du Palais des Papes I : les carrelages en terre cuite. *Guide illustré d'Avignon*, 1963.
- Gagnière (S.), Granier (J.), Le cimetière médiéval du plateau de Cancabeau. *Revue d'études ligures*, 37, 1971, pp. 172 à 188.
- Gagnière (S.), Granier (J.), Les carrelages en terre cuite au Palais des Papes d'Avignon. *Revue d'information de la mairie d'Avignon*, 1973.
- Gagnière (S.), Granier (J.), Voisin (L.), Contribution à l'étude du Palais des Papes, II : découverte d'un carrelage dans le Studium de Benoît XII. *Guide illustré d'Avignon*, 1964.
- Gagnière (S.), Granier (J.), Voisin (L.), Les carrelages du château de Jean XXII à Châteauneuf-du-Pape. *Mémoires de l'académie de Vaucluse*, 7, 1973-1974., pp. 29 à 69.
- Gilles (H.), Sceaux matrices trouvés dans la Garonne au Gué de Bazacle. *Mémoires de la société archéologique du Midi de la France*, 39, 1974-1975, pp. 9 à 21.
- Girard (A.), Une pendeloque de pèlerin. *Les cahiers du Gard rhodanien*, 14, 1979.
- Gonzalez Marti (M.), *Ceramica del Levante español : siglos medievales*, Barcelona, Madrid, 1944.
- Grava (Y.), Marchands, pêcheurs et gens de mer sur les bords de l'étang de Berre à la fin du Moyen Age. *Navigations et gens de mer en Méditerranée de la préhistoire à nos jours*, Paris, CNRS, 1980, pp. 48 à 58.
- Guillaume (P.), *Istoria Petri et Pauli : mystère en langue provençale du XVIe siècle*, Gap, Paris, 1887.
- Hubert (J.), Date d'une inscription du Musée d'Auxerre jadis attribuée au Xe siècle. *Bulletin de la société nationale des antiquaires de France*, 1967.
- Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France. Commission régionale de Provence-Alpes-Côte d'Azur, Vaucluse, canton Cadenet et Pertuis. *Pays d'Aigues*, Paris, 1981.
- Jamot (P.), Fresques de Sorgues. *Monuments et Mémoires Eugène Piot*, 36, 1938.
- Jouanaud (J.-L.), Les origines de Martigues ; Le trésor de l'île. *Martigues 1581-1981*, n° spécial du *Bulletin municipal*, Martigues, 1981.
- Jouanaud (J.-L.), Premières observations archéologiques sur les origines et l'évolution du site de Martigues. *Mélanges d'histoire et d'archéologie à l'occasion du IVe centenaire de Martigues*, Marseille, Martigues, 1981.
- Konate (D.), *Une étude urbaine : le secteur sud-ouest de la fouille du Petit Palais d'Avignon : approches méthodologique et archéologique*. Th. 3e cycle dactylographiée, Aix, 1981.
- Laclotte (M.), *L'école d'Avignon : la peinture en Provence aux XIVe et XVe siècles*, Paris, 1960.
- Lambert (N.), La Seube témoin de l'art du verre en France méridionale du Bas-empire à la fin du Moyen Age. *Journal of glass studies*, 1972 ; pp. 77 à 116.
- Lauxerois (R.), *Exposition architecture et décor : treize années d'archéologie à Alba, château d'Alba, juillet-août 1977*, 1977.
- Le Blant (E.), *Catalogue des monuments chrétiens du Musée de Marseille*, Paris 1894.
- Lombard (P.-A.), La verrerie de Peyra-Ficha à Ollières (Var) 1520-1550. *Bulletin de la société d'études scientifique et archéologique du Var*, 1963, pp. 51 à 63.
- Loye (G. de), Brève note sur un décor armorié dans une livrée cardinalice d'Avignon. *Bulletin de la société de l'histoire de l'art français*, 1978, pp. 11 à 27.
- Loye (G. de), Une frise armoriée dans la livrée du cardinal de Bayonne (1335). *Annuaire de la société des amis du Palais des Papes*, 55-56, 1978-1979, pp. 11 à 27.
- Montségur : 13 ans de recherches archéologiques, G.R.A.M.E., 1980.
- Morganstern (A. Mc G.), Pierre Morel master of work in Avignon. *The art bulletin*, 58, 1976.
- Nodier (C.), Taylor (J.), Cailleux (A. de), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France : Languedoc, II, 2e partie*, Paris, 1837.
- Pech (A.), Le vieux pont de Béziers. *Bulletin de la société archéologique de Béziers*, 5e série, 1, 1965, pp. 12 à 30.
- Les peintres du Vieux port de Marseille du XVIe siècle à aujourd'hui* : exposition Marseille, hôtel de la préfecture, 1963.
- Perrot (F.), Taupin (J.-L.), Enaud (F.), Le Roi René à Avignon. *Archeologia*, 73, août 1974, pp. 20 à 38.
- Peyron (J.), Des peintures médiévales ont été sauvées à la décharge à Roque-maure. *Les cahiers du Gard rhodanien*, 6, 1977, pp. 130 à 134.
- Peyron (J.), Les plafonds gothiques d'Albi. *Ménéstral*, 20, 1979, pp. 6 à 13.
- Piponnier (F.), *Costume et vie sociale : la cour d'Anjou XIVe-XVe siècles*, Paris, La Haye, 1970.
- Ribot (H.), Sondages archéologiques à Sainte-Madeleine, commune de La Môle, année 1975-1976. *Annales de la société des sciences naturelles et d'archéologie de Toulon*, 28, 1976, pp. 42 à 48.
- Ribot (H.), Les fouilles du castrum médiéval de Sainte-Madeleine (La Môle). *Archéologie médiévale*, (à paraître).
- Le Roi René en son temps*, exposition Aix-en-Provence, musée Granet, 1981.
- Saint-Victor de Marseille : site et monument*, Marseille, 1973.
- Schäfer (K. H.), *Die Ausgaben der Apostolischen Kammer unter Johann XXII*, Paderborn, 1911.
- Schäfer (K. H.), *Die Ausgaben der Apostolischen Kammer unter Benedikt XII, Klemens VI und Innocent VI*, Paderborn, 1914.
- Souron (N.), *Histoire de la ville de Pont-St-Esprit*, Nîmes, 1937.
- Stoddard (W. S.), *The façade of Saint-Gilles du Gard*, Middletown, 1973.
- Stouff (L.), *Ravitaillement et alimentation en Provence aux XIVe et XVe siècles*, Paris, 1970.
- Stouff (L.), *La ville d'Arles à la fin du Moyen Age*. Th. Lettres dactylographiée, Aix, 1979.
- Thiriot (J.), Avignon, le Petit-Palais : premier bilan des fouilles dans le jardin ouest. *Revue annuelle d'information, mairie d'Avignon*, 1978, pp. 51 à 67.
- Thiriot (J.), Notes sur les origines de la vaisselle des cuisines avignonnaises au Moyen Age. *Revue annuelle d'information, mairie d'Avignon*, 1979, pp. 37 à 47.
- Thiriot (J.), *Les fabriques de poterie médiévale en Uzège et dans le Bas-Rhône : première recherche sur les ateliers et les productions en cuisson réductrice*. Th. 3e cycle dactylographiée, Aix, 1980.
- Thoss (D.), *Französische Gotik und Renaissance in meisterwerken der buchmalerei*, exposition Vienne, 1978.
- Thuile (J.), Chompret (Dr.), La pharmacie de l'hôpital de Pont-Saint-Esprit (Gard). *Les amis de Sèvres*, novembre 1937, pp. 397 à 402.
- Ulysse (Jean), Nécropole du prieuré Saint-Pierre à Pelleautier (Hautes-Alpes). *Bulletin de la société d'études des Hautes-Alpes*, 1973, pp. 21 à 44.
- Valaison (M.-C.), *Céramique hispano-mauresque de Collioure*, exposition Perpignan, palais des Rois de Majorque, octobre 1977 - février 1978.
- Valaison (M.-C.), *Catalogue des œuvres exposées du musée H. Rigaud*, Perpignan, 1981.
- Vallauri (L.), Vichy (M.), Broecker (R.), Salvaire (M. C.), Les productions de majoliques archaïques dans le Bas-Rhône. *La céramique médiévale ... op cit.*, 1980, pp. 413 à 428.
- Viollet-Le-Duc (M.), *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carlovingienne à la Renaissance*, Paris, 1874.
- Wolff (P.), (sous la direction de) *Histoire du Languedoc*, Toulouse, 1967.

Provenance des photos (catalogue et exposition)

H. Amouric : 104, 111.
H. Aliquot : 34, 35, 40, 41.
Archives départementales des Alpes Maritimes : 14, 16.
Bibliothèque de Vienne : 83, 147, 320.
Bibliothèque Nationale : 540, 580, 581.
C.N.R.S. Centre Camille Jullian : **A. Chéné, P. Folliot, G. Réveillac** : 5, 9, 18, 38, 39, 43 à 45, 49, 64, 69, 71, 89, 91, 92, 105, 132 à 134, 137 à 139, 162, 163, 181, 188, 198, 201, 212, 226, 227, 229, 241 a-b, 244, 248, 249, 254, 255, 262, 265, 267 à 270, 278 à 280, 283, 284, 292, 299, 301, 306, 309, 315, 321, 327, 328, 356, 357, 373, 378, 381, 397, 398, 400, 405, 409, 424, 427, 431, 534, 547, 548, 569, 572, 573, 583, 597, 600, 601, 603, 610, 621, 624, 625 et pages 97 et 98.
C.N.R.S. L.A.M.M. : **J.M. Allais, G. Demians d'Archimbaud, Y. Esquieu, M. Fixot, D. Foy, J. Thiriot** : 6, 10, 23, 25, 26, 30, 31, 82, 85, 116, 121, 122, 275, 304, 311, 319, 518, 584, 627, 628. 431, 432, 434, 441, 444, 446, 456, 460, 464, 466, 467, 470, 514, 627, 628.
Ciné Photo Provence : 480.
Y. Codou : 20, 21.
Photo-Daspét : 40, 41, 533, 579.
Photo-Dieuzaide : 120.
Abbé Dumail : 124.
C. Hussy : 47, 55, 59, 60, 69, 76, 77, 79 à 81, 96, 97, 99, 100, 102, 105, 119, 123, 126, 127, 132 à 136, 142 à 144, 151, 153, 157, 161, 166, 170, 174, 176, 177, 179, 182, 185, 187, 189, 203, 204, 207, 231, 233, 234, 237, 240, 242, 243, 252, 258, 259, 263, 264, 266, 273, 276, 286, 302, 303, 317, 320, 321, 323, 326, 330 à 332, 340, 341, 344, 347, 351, 352, 358 à 361, 363, 365, 367, 373, 382 à 386, 388, 393, 416, 417, 425, 438, 443, 445, 448, 449, 452, 454, 464, 468, 478, 485, 486, 491, 493, 496, 505, 511, 512, 519 à 521, 527 à 530, 542 à 545, 552, 556, 558, 561, 564, 567, 576, 577, 588 à 590, 593, 596, 602, 604, 606, 608, 609, 611, 615, 620, 622, 623.
Inventaire général Provence, Alpes, Côte d'Azur : **M. Heller** : 118.
Inventaire général Rhône-Alpes : **J. M. Refflé** : 322, 379, 380.
J. L. Jouanaud : 324, 376.
R. Lauxerois : 42.
Metropolitan Museum New-York : 27.
Musée d'Art et d'Histoire de Provence, Grasse : 16.
Musée Calvet, Avignon : 51, 57, 585.
Musée Duplessis, Carpentras : 536, 598.
Musée Rigaud, Perpignan : 310.
Photo Perret : 33.
Réunion des Musées Nationaux : 465.
Y. Rigoir : 90, 150a, 190, 196, 257, 278, 549.
Société archéologique de Montpellier : 295.
H. Vincent : 532.

Dessins réalisés par :

I. Barbier : 12.
M. Borély : 9, 300, 313.
C.N.R.S. L.A.M.M. : **D. Foy, J. P. Pelletier, J. Thiriot, L. Vallauri** : 4, 7, 24, 75, 215, 217, 218, 224, 228, 235, 245, 250, 271, 291, 297, 305, 472, 483, 487, 502, 626.
M. Héracle : 2, 3, 8, 12, 22, 29, 103, 110, 112 à 114, 117, 209 à 211, 213, 246, 247, 298, 626.
J. M. Gassend : 11, 18.
G. Krier : 15, 28, 88, 582.
D. Konaté : 469.
N. Pegand : 117.
H. Ribot : 17.
S. Roucole : 22.

Maquettes de fouille réalisées par :

P. Juving : 9.
J.P. Pelletier et L. Renoud : 5.
P. Vallauri : 212, 248, 249.

Auteurs des textes et notices

H. Aliquot : n° 40, 41, 579.
H. Amouric : n° 103, 104, 110 à 115, 517.
G. Castel : n° 86-88.
Y. Codou : n° 20-21.
G. Démiens d'Archimbaud : pp. 9-10, 13-14, 23-24, 29-30, 34-36, 41-42, 45-46, 48-49, 70, 72, 74, 76-77, 79, 80, 81, 86-87, 105 ; n° 1, 8 à 11, 18, 19, 31, 44, 121, 178, 247, 298, 318, 323, 387, 398, 516, 536, 537, 587, 597, 618, 625, 627, 628.
Y. Esquieu : pp. 19-20, 28, 90, 95-98, 102-104, 109-110, 112-113 ; n° 13, 28 à 30, 42, 142, 319, 321, 322, 378 à 380, 397, 517, 518, 531 à 535, 585, 588, 589, 600, 601.
F. Feracci : n° 84.
M. Fixot : p. 115 ; n° 2 à 7, 12, 14, 22-23, 116, 583, 584, 624, 626.
D. Foy : p. 51 ; n° 209 à 213, 246, 620 à 622.
F. Fray : n° 117, 118.
J. L. Jouanaud : n° 324.
M. C. Léonelli : pp. 28-29 ; n° 27, 83, 147, 178, 315, 316, 320, 381, 399, 400, 465, 539, 540, 580, 581, 598.
H. Ribot : n° 17.
L. Stouff : n° 15, 85, 582.
J. Thirirot : n° 24 à 26, 122, 248, 249.
L. Vallauri : n° 64, 317, 514, 600.
G. Villeval : n° 119, 124.
G. Vindry : n° 16.

Maquette du catalogue : Y. Esquieu et L. Vallauri.

Photogravure noir et blanc
Composition et impression
Société Provençale de Reprographie
Aix-en-Provence

Imprimé sur :
Chromomat 110 et 135 grs pour l'intérieur
et 250 grs pour la couverture
des Papeteries Arjomari-Prioux

Photogravure couleur
Graphic Précision - Marseille
Reliure Société APIK - Marseille
Achévé d'imprimer en Juin 1981
Dépôt légal : 3e trimestre 1981

Couverture : carreau de pavement, XIVe siècle (cf. n° 288). Cliché A. Chéné.
P. Folliot (C.N.R.S., Centre Camille Jullian).